

**SAS T155 Le
jour de la
Tcheka**

De Villiers, Gérard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE JOUR DE LA TCHEKA

GERARD DE VILLIERS



LE JOUR DE LA TCHEKA

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



LE JOUR
DE LA TCHÉKA

Éditions Gérard de Villiers

COUVERTURE
maquillage, coiffure : Sarah Beaupou
casting : Casting Mag
armurerie : Courtine

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2004
ISBN 978-2-3605-3410-4

CHAPITRE PREMIER

– Que tous les tchékistes se lèvent !

Comme un seul homme, les douze convives de la plus grande table du restaurant *Izumi*, un des meilleurs japonais de Moscou, caché dans Spiridonovka Ulitza¹, une voie tranquille un peu à l'extérieur du Koltso, le périphérique intérieur, se levèrent, leur verre de saké au poing.

C'étaient des hommes dans la cinquantaine, vêtus à la soviétique de costumes ternes, plutôt mal coupés, et de cravates voyantes. Tous portaient les cheveux courts, beaucoup grisonnaient.

La même voix lança encore plus fort :

– *Na zdarovié*, Félix ².

Ils burent l'alcool tiède d'un trait, reposèrent leurs verres et se rassirent.

Macha Ivanovna Iakoushkine se sentit soudain mal à l'aise. À l'exception de cette table, elle était la seule cliente du restaurant. Pour la vingtième fois, elle consulta sa montre. Leonid Nosenko, celui qui lui avait donné rendez-vous ici, avait presque une heure de retard. Pourtant, le matin même, il lui avait fixé le lieu et l'heure, par SMS. Il ne pouvait pas y avoir d'erreur sur le restaurant. D'ailleurs, elle avait vérifié en arrivant qu'une table était bien réservée au nom de Nosenko.

Lorsqu'elle avait pénétré dans la salle, tous les convives de la grande table l'avaient suivie des yeux avec intérêt. Il faut dire que Macha Ivanovna était assez spectaculaire, avec ses cheveux blonds frisés, ses magnifiques yeux bleus et sa longue silhouette élancée.

Selon la coutume, elle avait laissé ses bottes dans l'entrée, mais, même pieds nus, avec son pull noir moulant, sa grosse ceinture de cuir retenant une longue jupe noire ajustée, elle faisait fantasmer les hommes. Pour tromper son attente, elle grignotait des sushis sans appétit, de plus en plus anxieuse. Le portable de Leonid Nosenko était sur messagerie et elle n'avait aucun autre moyen de le joindre. L'atmosphère de cet élégant restaurant presque vide ajoutait à son angoisse. Comme la présence des « tchékistes » de la table voisine.

Le toast qu'ils avaient porté lui avait rappelé qu'on était le 20 décembre, jour anniversaire de la création, en 1917, de la Tchéka, la redoutable police secrète des Soviets, par Félix Dzerjinski. Une répression féroce de tous les « contre-révolutionnaires » avait suivi, dans un bain de sang. Félix Dzerjinski, entre autres, était l'inventeur du goulag. À la Tchéka, avaient succédé la Guépéou, le NKVD³ puis le KGB. Évidemment, le Russe moyen ne célébrait pas « le Jour de la Tchéka », synonyme d'exécutions et de déportations. Donc, ses voisins de la grande table appartenaient forcément aux « organes », l'ensemble des agences de sécurité qui tenaient la toute jeune démocratie russe d'une main de fer. C'étaient des *siloviki*⁴.

C'était vraiment une coïncidence incroyable que Leonid Nosenko lui ait donné rendez-vous justement à cet endroit, ce jour-là. Depuis août 1991, la statue de Félix Dzerjinski n'ornait plus la place du même nom, en face du QG du KGB, à quelques centaines de mètres du Kremlin. Le 12 août 1991, entourée par une foule hurlant sa joie, une grue l'avait ôtée de son socle pour l'emmener vers une destination inconnue. En apparence, la fin d'une époque : soixante-quinze ans de communisme avec son cortège de millions de morts et de « zeks⁵ ».

Pourtant, quelques jours plus tard, une main anonyme avait tracé à la peinture noire, sur le socle de la statue, l'inscription suivante : « Cher Félix, nous sommes désolés de n'avoir pu te sauver, mais tu seras toujours à nos côtés. »

C'est apparemment ce que pensaient ses voisins de table, qui désormais ne lui prêtaient plus aucune attention. Elle regarda sa montre pour la millième fois, s'accordant encore un quart d'heure d'attente.

Cet ultime délai était presque écoulé lorsque la porte de la salle desservant l'étroite entrée donnant sur la rue s'ouvrit. Pendant quelques fractions de seconde, le pouls de Macha Ivanovna s'emballa. Leonid arrivait enfin !

Son excitation retomba instantanément, faisant place à la stupéfaction : l'homme qui venait de pénétrer dans le restaurant était Vladimir Vladimirovitch Poutine, le président de la Russie.



Il était, comme toujours, tiré à quatre épingles : chemise blanche et cravate, costume bleu aux épaules un peu tombantes, assorti au regard froid et presque vide. Derrière lui, se profilèrent quatre gorilles qui le dépassaient de vingt centimètres. Dès qu'ils l'aperçurent, les douze

convives de la grande table se levèrent d'un bloc.

Vladimir Poutine les rejoignit et leur adressa quelques mots avant de s'asseoir au bout de la table, glissant les jambes dans la fosse creusée sous la table très basse. Macha Ivanovna remarqua que, contrairement aux autres clients, y compris elle-même, il ne s'était pas déchaussé. Les quatre gorilles glissèrent tant bien que mal leurs longues jambes sous la table voisine. Un garçon vint aussitôt déposer devant eux un carafon de saké.

Macha Ivanovna n'arrivait pas à détacher les yeux de l'homme le plus puissant de Russie, qui lui faisait face. Certes, ce n'était pas la première fois qu'elle le rencontrait. Journaliste au quotidien *Kommerzant*, elle était une habituée du Kremlin et avait déjà rencontré Vladimir Poutine, en 1999, lorsqu'il n'était encore que le patron du FSB 6, à l'occasion de plusieurs points de presse. Cependant, c'était la première fois qu'elle le voyait « en privé », si on peut dire.

Ce rendez-vous à l'*Izumi* était une heureuse coïncidence. Ses lecteurs seraient sûrement ravis de savoir que leur président s'était spécialement déplacé pour venir fêter le « Jour de la Tchéka » avec une poignée de *siloviki*. Elle vit soudain Vladimir Poutine se pencher à l'oreille de son voisin. Aussitôt, ce dernier se leva et marcha droit sur la table occupée par la jeune femme.

– Vladimir Vladimirovitch vous invite à le rejoindre, annonça-t-il avec le ton d'un chef de gare annonçant l'entrée en gare d'un express.

Macha Ivanovna, gênée, intimidée et vaguement inquiète, parvint à s'arracher de sous la table basse et rejoignit celle des *siloviki*. Galamment, Vladimir Poutine se leva et lui baisa la main, l'invitant à prendre place à côté de lui. Dans un silence de mort, il lui adressa un sourire charmeur et dit :

– Macha Ivanovna, je ne pouvais laisser une aussi jolie femme seule à sa table ! Votre amoureux vous a posé un lapin ? ajouta-t-il avec un évident manque de tact.

La jeune journaliste se dit qu'il avait une sacrée mémoire : il croisait sans arrêt des dizaines de membres des médias. Bien sûr, il n'y avait pas beaucoup de grandes blondes de son espèce, mais quand même... Le regard bleu de Vladimir Poutine demeurait fixé sur elle, avec une expression malicieuse. Elle eut presque l'impression qu'il la draguait. Pourtant, le président n'était pas connu pour être un homme à femmes, à part la sienne, dont il avait deux enfants. Avec son teint pâle, son front un peu dégarni et son visage inexpressif, il ne dégageait pas beaucoup de sex-appeal.

Mais c'était l'homme le plus puissant de la Russie et elle se sentit secrètement flattée.

– J'avais un rendez-vous d'affaires, corrigea-t-elle, mais il y a eu un contretemps. Je m'apprêtais à partir.

– Donc, je suis arrivé à temps ! sourit Vladimir Poutine. Vous allez porter un toast avec nous.

Il se leva, son verre de saké à la main, imité par tous les assistants, et lança :

– *Na Rodina*⁷

Macha Ivanovna but comme les autres. Le temps de se rasseoir et de remplir les verres, un homme à l'autre bout de la table se dressa à son tour et cria : « À notre Président ! » Tous burent, y compris Macha Ivanovna. À peine s'étaient-ils rassis qu'un autre se leva et lança d'une voix de stentor :

– À notre estimé patron, Félix Dzerjinski !

Macha Ivanovna ne put faire autrement que de vider son verre de saké. Si on lui avait dit un jour qu'elle porterait un toast au fondateur de la Tchéka, un des hommes les plus haïs de Russie !

Les conversations avaient repris. Vladimir Poutine se tourna vers elle avec un sourire.

– Alors, comment marche *Kommerzant* ?

Comme s'il ne le savait pas... En plus, le journal appartenait à Boris Berezovski, l'oligarque, brouillé à mort avec le Kremlin, réfugié politique en Grande-Bretagne.

La journaliste bredouilla quelques banalités ; elle n'avait plus qu'une envie : filer. Mais le regard insistant du président ne la lâchait pas. Il se pencha encore plus près et demanda sur le ton de la confidence :

– Comment avance votre enquête ?

– Quelle enquête ? demanda Macha Ivanovna, surprise.

– L'enquête sur moi, voyons, enchaîna Vladimir Poutine avec un sourire complice. Vous avez appris des choses intéressantes ?

Son regard pétillait de malice bienveillante. Macha Ivanovna eut l'impression que son cœur s'arrêtait. Normalement, *personne* n'était au courant de l'enquête qu'elle menait sur le passé de Vladimir Poutine, à la demande de son amant américain, Martin Powers, officier de la CIA à Berlin. Évidemment, elle vivait en Russie où les écoutes

téléphoniques étaient monnaie courante et où le FSB, aux ordres du Kremlin, avait tissé une toile d'araignée dans les médias qui rappelait la plus belle époque de l'Union soviétique. Il n'y avait plus une station de télévision indépendante et la plupart des journaux avaient été mis au pas. Seule la vérité officielle avait cours. Le cerveau en capilotade, elle se demandait quoi répondre lorsque Vladimir Poutine lui effleura l'épaule d'un geste affectueux, presque tendre.

– Je comprends que vous vouliez garder vos petits secrets ! Je sais ce que sont les journalistes. Mais, quand vous aurez terminé, venez me voir au Kremlin.

– Entendu, je vous remercie, bredouilla la journaliste.

– Je dois repartir, annonça Vladimir Poutine. Puis-je vous déposer quelque part ?

– Non, merci, assura Macha Ivanovna, j'ai ma voiture.

Ils se levèrent ensemble et, de nouveau, il lui baisa la main. Encadré de ses gardes du corps, Vladimir Poutine gagna la sortie. La journaliste demanda l'addition et un Japonais souriant lui annonça qu'elle était réglée...

Horriblement gênée, Macha Ivanovna s'enfuit littéralement, remettant en hâte ses bottes, son manteau et sa chapka avant de sortir. Il faisait quand même moins douze. La rue Spiridonovka, totalement vide, lui parut soudain sinistre. Elle tremblait quand elle se mit au volant de sa Golf et ce n'est qu'en rattrapant le Koltso qu'elle se sentit mieux. Quelle coïncidence extraordinaire ! Elle avait hâte de tout raconter à Martin Powers qu'elle devait retrouver dans la soirée à l'hôtel *Kempinski*, de l'autre côté de la Moskova. Vingt minutes plus tard, enfin réchauffée, elle gara sa Golf sur le trottoir enneigé, en face de *Kommerzant*, et fonça vers les ascenseurs.



– Tu es superbe ! s'exclama Martin Powers en prenant dans ses bras Macha Ivanovna.

Lui était en bras de chemise. Il lui ôta sa chapka, défit les boutons de son manteau qu'il fit glisser à terre et poussa un petit cri d'admiration devant la silhouette tout de noir vêtue. D'un geste naturel, il attira la jeune Russe contre lui et celle-ci sentit presque aussitôt quelque chose de dur pousser contre son ventre. Leurs regards se croisèrent et elle vit que Martin Powers, pour l'instant, n'avait qu'une idée en tête : lui faire l'amour.

Elle leva le visage vers lui, émue par son désir, et il l'embrassa. Pendant un moment, ils se concentrèrent tous les deux sur leur étreinte. Les grandes mains de l'Américain couraient partout, caressant les seins, les hanches, la croupe de Macha qui se sentait fondre. Désormais, le sexe qu'elle sentait contre son ventre avait pris des proportions pharaoniques. Elle eut pourtant un ultime sursaut de conscience professionnelle.

– Tu sais qui j'ai vu au déjeuner ? demanda-t-elle.

– Tu me diras cela tout à l'heure, coupa Martin Powers. J'ai faim. Et j'ai pensé à toi.

Il lui désignait du regard une bouteille de champagne Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1995, au frais dans un seau de cristal posé sur une table ronde. À côté, il y avait une boîte de caviar ouverte, mais non entamée.

Macha Ivanovna se sentit fondre devant cette attention. Elle savait que Martin Powers repartait le lendemain matin pour Berlin. Il ne restait jamais longtemps à Moscou. Elle renonça provisoirement à lui parler de Vladimir Poutine et de leur étrange conversation. D'ailleurs, il avait repris sa bouche et elle eût été bien incapable de dire un mot...

Il l'avait appuyée à la table ronde, face à un grand miroir mural, et ses mains couraient partout sur elle. Quand elle sentit les doigts de son amant se poser sur son ventre et la masser doucement, elle crut défaillir et ferma les yeux pour mieux anticiper ce qu'elle allait ressentir. Martin était un bon amant. Il s'enfonçait toujours en elle avec lenteur pour qu'elle profite parfaitement de chaque centimètre de la lourde hampe qui écartait ses parois intimes. Ce n'est que plus tard qu'il se déchaînait.

On n'entendait plus que leurs deux souffles, puis le crissement du Zip que Macha venait de faire descendre. Elle glissa aussitôt des doigts avides à l'intérieur du pantalon pour y saisir à pleine main le membre tendu qui sortait du caleçon. Elle en eut le souffle coupé : ses doigts en faisaient à peine le tour. Elle était si excitée qu'elle esquissa le geste de se baisser pour le prendre dans sa bouche, mais Martin l'arrêta.

Une de ses mains était en train de remonter le long de sa jambe. Connaissant ses goûts, elle avait mis des bas *stay-up* au lieu de ses habituels collants. Il atteignit son sexe, glissant un doigt sous l'élastique de la culotte, au nylon moite d'émotion. Il ne s'y attarda pas. Relevant la longue jupe des deux mains, il fit glisser la culotte de dentelle noire le long des jambes de Macha Ivanovna, puis la poussa

en arrière.

– Je vais te baiser avec tes bottes, mon petit cosaque ! dit-il tendrement, en relevant les longues cuisses de la Russe avant de s'enfoncer posément dans son ventre, aussi loin qu'il le pouvait.

– *Davais* ! fit Macha Ivanovna d'une voix mourante.

Elle eut une pointe au cœur en se sentant remplie de cette façon, les bottes sur les épaules de son amant. Accrochée des deux mains au rebord de la table pour ne pas glisser, la tête renversée en arrière, ce qui lui permettait d'apercevoir les tours du Kremlin à l'envers, elle se concentra sur l'extraordinaire sensation de cette bielle chaude qui l'emmanchait avec une lenteur exaspérante.

– Tu aimes ? demanda Martin, penché sur elle.

– *Da ! Da !* Défonce-moi ! supplia Macha Ivanovna.

Après la douceur, elle aimait bien se sentir une femelle quasiment violée. Martin ne se retint plus, se lançant en elle à grands coups de reins. La table tremblait, un vase de fleurs tomba sur la moquette, le seau à champagne glissa dangereusement vers le bord et Macha Ivanovna poussa un cri sauvage en sentant son amant se répandre en elle. Juste au moment où elle jouissait. Ils restèrent emboîtés l'un dans l'autre le temps de récupérer puis Martin Powers se retira lentement, les jambes de Macha Ivanovna retombèrent, sa jupe recouvrit en partie les bottes qui avaient fait fantasmer Martin Powers. Encore éblouie de plaisir, la jeune femme vit son amant, à peu près rajusté, prendre la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne dans le seau. Le bouchon sauta avec un *plouf* joyeux et l'Américain commença à remplir les flutes.

– *Maintenant*, tu vas me raconter ce que tu as fait aujourd'hui, dit-il en souriant.



– Ce n'est *pas* une coïncidence, trancha d'une voix calme Martin Powers. Poutine *savait* que tu avais rendez-vous dans ce restaurant et il a tenu à te faire passer un message. Tu sais bien que toutes tes conversations sont écoutées.

– Oui, reconnut Macha. Mais pourquoi Leonid n'est-il pas venu ?

– Tu le lui demanderas quand tu le reverras, fit l'Américain. Il peut

y avoir des tas d'explications. Y compris qu'il a été interpellé par le FSB pour quelques heures, le temps de te laisser seule avec le président.

– C'est possible, admit la jeune Russe. Tiens, redonne-moi du champagne.

Elle était étendue sur le lit, toujours habillée, à l'exception de sa culotte restée par terre près de la table. Martin se leva pour vider ce qui restait de la bouteille de Taittinger dans leurs flûtes. Lorsqu'ils les eurent vidées, Martin Powers prit une cigarette dans le paquet de Marlboro posé sur la table de nuit, l'alluma avec son Zippo et dit d'un ton grave :

– Il va falloir que tu fasses *très* attention. Si toutefois tu es décidée à continuer cette enquête. Je ne voudrais pas te faire prendre des risques inutiles.

Macha reposa sa flûte. Les joues rosies par le champagne et le regard allumé par le plaisir, elle était encore plus belle que d'habitude.

– Bien sûr que je veux continuer ! protesta-t-elle. Leonid m'a dit qu'il avait retrouvé l'homme qui se trouvait au centre du système Poutine, celui qui est au cœur de toutes les opérations financières clandestines menées au profit du président. Évidemment, il ne voulait pas m'en parler au téléphone. Même si tu ne veux pas, je continuerai pour moi. Pour mon journal.

Martin Powers lui adressa un sourire indulgent.

– Tu sais bien que tu ne pourras jamais publier ça en Russie ! Continue, puisque tu en as envie, mais fais *très* attention. Poutine a tous les pouvoirs. La prochaine fois, c'est toi qui viendras me voir à Berlin, je ne veux pas venir trop souvent ici.

Officiellement, Martin Powers se trouvait à l'ambassade américaine de Berlin, comme second secrétaire. Sa liaison avec Macha Ivanovna s'était développée durant son séjour à Moscou, de 1998 à 2002, où il se trouvait également sous couverture diplomatique. Il avait rencontré la jeune journaliste à un cocktail de l'Association pour le développement du commerce entre la Russie et les États-Unis et cela avait été tout de suite le coup de foudre. Divorcé, il était libre et avait pu construire une relation solide avec la jeune Russe, encore célibataire. Trois mois plus tôt, lorsqu'il lui avait parlé de cette enquête sur la « face noire » de Vladimir Poutine, elle avait accepté sans réfléchir.

Martin Powers commença à déboutonner sa chemise en soupirant.

– Demain, je me lève à six heures ! Mon vol est à 8 h 35. Tu gardes tes bottes ? ajouta-t-il avec un clin d’œil coquin.

Macha se déshabilla en riant, pour se blottir ensuite contre son amant, serrant doucement son sexe apaisé entre ses doigts.

– *Ya loublou* 9, murmura-t-elle avant de s’endormir.



Martin Powers regarda les aiguilles lumineuses de sa Breitling : cinq heures et demie. Macha lui tournait le dos, profondément endormie. Tout doucement, il se rapprocha et logea son érection naissante entre les globes de ses fesses, s’y frottant tout doucement. La jeune femme soupira mais ne parut pas se réveiller. Quelques minutes plus tard, il bandait comme un cerf. Il se redressa, s’agenouilla et prit Macha par les hanches. Celle-ci, sans dire un mot, s’agenouilla à son tour, la croupe haute, le visage dans les draps, feignant toujours de dormir. L’Américain se plaça derrière elle, écarta ses cuisses et, délicatement, plongea son sexe raidi dans celui de la jeune femme. Miracle : en dépit de son supposé sommeil, il put s’enfoncer d’un trait dans un fourreau humide et ouvert. Macha poussa un long gémissement. Un jour, elle lui avait avoué que c’était sa position favorite. Les mains crochées dans ses hanches, Martin Powers se mit à la baiser lentement et puissamment. Ses coups étaient si forts qu’ils repoussaient chaque fois un peu plus Macha vers la tête de lit.

Il termina dans un galop effréné et cria sauvagement en se vidant en elle.

Un instant plus tard, il s’en arrachait pour foncer dans la salle de bains : il était six heures moins cinq.

Une demi-heure plus tard, il était rasé et habillé. Macha n’avait pas bougé, à plat ventre, les jambes encore ouvertes. Il se pencha et embrassa sa nuque.

– À bientôt, à Berlin ! murmura-t-il. *Take care* 10.

– *Dosvidanya, my love* 11, répondit Macha d’une voix endormie.

Elle entendit la porte claquer et se rendormit.



Macha Ivanovna paressait dans l'eau tiède. Les baignoires du *Kempiski* étaient merveilleusement grandes et elle n'était pas obligée de se recroqueviller comme chez elle. Elle chantonnait, sentant encore dans son ventre le pieu raide qui lui avait donné un magnifique orgasme, quelques heures plus tôt. Elle adorait se faire prendre presque endormie. Un moyen agréable de s'arracher au sommeil. Un grincement lui fit lever la tête. La porte de la salle de bains était en train de s'ouvrir doucement. Croyant à l'irruption d'une femme de ménage, elle lança aussitôt :

– Non, n'entrez pas !

La porte continua à s'ouvrir et Macha crut que son cœur s'arrêtait. Un homme massif s'encadrait dans le chambranle. Jeune, le cheveu blond ras, le regard froid, vêtu d'une veste de cuir et d'un jean. Sans un mot, il s'avança vers la baignoire. Macha hurla.

L'inconnu se pencha, la prit par les cheveux et lui appuya la nuque sur le rebord de la baignoire. Tandis qu'elle se débattait, la tête rejetée en arrière, le regard au plafond, elle vit son agresseur sortir quelque chose de sa poche. Elle aperçut furtivement une lame d'acier et ressentit une brûlure atroce à la gorge. Le cri qu'elle poussait se termina en gargouillis. Sa vue se brouilla et elle perdit connaissance en quelques secondes, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre.

Son assassin recula vivement pour éviter les jets de sang jaillissant de la carotide, essuya son poignard à une serviette et ressortit de la salle de bains.

-
1. Rue Spiridonovka.
 2. À ta santé, Félix.
 3. Narodnyĭ Komissariat Vnoutrennykh Del (commissariat du peuple aux Affaires intérieures).
 4. Membres de l'appareil de répression.
 5. Déportés au goulag.
 6. Federalnaya Slushba Bezopanosti, Service fédéral de la sécurité (ancien Deuxième Directorate du KGB, chargé de la sécurité intérieure).
 7. À la patrie !
 8. Vas-y !
 9. Je t'aime.
 10. Fais attention.

11. Au revoir, mon amour.

CHAPITRE II

– C’est la totale ! conclut sombrement Frank Capistrano, enfoncé dans le fauteuil de cuir rouge patiné du chef de station de la CIA à Londres. Non seulement ils ont arrêté notre opération, mais, désormais, Martin Powers doit répondre d’une accusation de meurtre sur la personne de Macha Ivanovna Iakoushchine ! S’il met les pieds en Russie, il est arrêté...

Il se tut, étouffé par la fureur, et but une gorgée de Defender à la belle couleur ambrée, puisé dans un des flacons en cristal de la table bar. Malko avait écouté le récit de l’« incident » de Moscou impliquant la journaliste russe et l’officier de la CIA, terminé tragiquement pour la jeune femme. Les bonnes habitudes n’avaient pas changé : du temps de la guerre froide, les traîtres soviétiques qui se faisaient prendre en compagnie de leur « traitant » américain n’étaient pas vraiment privilégiés. L’Américain de la CIA, sous couverture diplomatique, était relâché par le KGB au bout de quelques heures, après avoir partagé un thé avec ses interrogateurs, tandis que le « traître » soviétique, lui, était fusillé après un procès express et secret... Ce qui s’appelait des risques partagés.

Malko avait été surpris de recevoir un message de Frank Capistrano, *via* la station de la CIA de Vienne, lui demandant de le rejoindre à Londres. Depuis l’affaire colombienne¹, il n’avait plus eu de nouvelles du *Special Advisor for Security* de la Maison Blanche. Le soir même, il avait pris l’avion pour la capitale britannique. Le massif bâtiment gris de six étages dominant Grovenor Square n’avait pas changé, à l’exception d’une garde renforcée de Marines nets comme des soldats de plomb. Frank Capistrano l’attendait au quatrième étage, dans le bureau du chef de station, absent pour la journée. Malko l’avait trouvé fatigué, vieilli, épaissi aussi. Et toujours amateur de scotch. Le *early morning tea* n’était pas sa tasse de thé, si l’on peut dire. Mais après avoir servi sous cinq présidents successifs, il commençait à fatiguer. Venu à Londres pour rencontrer des gens de l’entourage de Tony Blair, il faisait d’une pierre deux coups en voyant Malko.

Celui-ci avait écouté son récit avec circonspection. Ce n’était pas la première fois que le gouvernement américain cherchait à se renseigner sur le postulant au Kremlin ou son occupant. Lui-même, en 1999,

avant l'élection de Vladimir Poutine, avait traqué, pour le compte de la CIA, des documents financiers secrets susceptibles de discréditer un candidat potentiel de l'entourage de Boris Eltsine². Cela pour éventuellement faciliter l'élection de Primakov, le favori des Américains. Son enquête avait réussi, après un certain nombre de morts, mais Primakov s'était retiré et Vladimir Poutine avait été élu. D'ici quelques semaines, il serait candidat à un deuxième mandat et le résultat des élections ne faisait aucun doute.

Jusqu'ici, Frank Capistrano s'était contenté de donner à Malko les grandes lignes de cette opération tragiquement avortée, mais il ne se faisait guère d'illusions : le *Special Advisor* n'avait pas l'habitude de perdre son temps en bavardages stériles. Mais, avant d'aller plus loin, il tenait à en savoir le plus possible.

– L'informateur que cette journaliste devait retrouver au restaurant japonais, qu'est-il devenu ? demanda-t-il.

Frank Capistrano poussa un barrissement d'éléphant blessé.

– On l'a retrouvé pendu chez lui, deux jours plus tard. La Milicija a conclu à un suicide. Ce qui est intéressant c'est que, d'après la rigidité du corps, il était mort depuis une bonne semaine.

Un ange passa avec un brassard de crêpe. La conclusion était facile à tirer.

– Donc, toute l'affaire du restaurant était montée, conclut Malko. Quelqu'un a laissé un message à cette Macha Ivanovna pour l'y faire venir. Alors que Leonid Nosenko était déjà mort.

– C'est plus que probable, approuva Frank Capistrano.

– Dans quel but ?

Le *Special Advisor* avala une gorgée de son Defender et soupira.

– J'ai bien réfléchi à cela. Liquidier Leonid Nosenko et la journaliste, c'était facile. Mais ceux qui sont derrière ces liquidations voulaient nous envoyer un message. C'est l'explication de cette mise en scène. Ils savaient que Macha Ivanovna en parlerait à Martin Powers, ce qui s'est effectivement produit. Et que nous en tirerions nos conclusions.

– Je vois, dit Malko. À propos, qui a lancé l'accusation contre Martin Powers ?

– Le procureur général de Russie. Deux membres du personnel de l'hôtel *Kempiski* ont prétendu avoir entendu les échos d'une violente

dispute avant son départ pour l'aéroport. Selon la Milicija, il aurait égorgé sa maîtresse dans une crise de jalousie et emporté avec lui l'arme du crime. Beau boulot, ricana-t-il.

- Et de qui dépend le procureur ?
- Du Kremlin.
- Vous pensez donc que c'est le président lui-même qui...

Frank Capistrano émit un grognement indistinct.

– Souvenez-vous de 1999. Les attentats à Moscou attribués aux Tchétchènes. La plupart des observateurs pensent qu'il s'agissait en réalité d'une manip du FSB pour faire élire Poutine. En Russie, on trouve tous les tueurs que l'on veut - ex-Spetnaz, groupe Alpha, déserteurs - pour des prix très raisonnables. Ils ne posent pas de questions et ignorent souvent les véritables commanditaires.

- Vous croyez donc à un double meurtre prémédité par le Kremlin ?

Frank Capistrano hocha la tête avec tristesse.

– Il n'y a pas que Poutine au Kremlin. Il est secondé par des *siloviki* aux yeux de qui la vie humaine n'a pas la même valeur que chez nous. Ceux qui ont froidement sacrifié des centaines d'innocents lors des attentats de 1999 n'en sont pas à deux morts près.

- C'était il y a quatre ans, objecta Malko.

L'Américain sortit une fiche bristol de sa poche et lut :

– Voilà ce que nous ont communiqué les « Cousins 3 ». Ils ont entre leurs mains un défecteur, Alexander Livienko. Ex du FSB. D'après lui, les attentats de 1999 auraient été organisés par le FSB, dirigé alors par Nicolai Patruchev, et leur planification confiée au vice-amiral Guerman Ougrioumov, à l'époque directeur adjoint du FSB.

- Que sont devenus ces deux hommes ?

– Le vice-amiral est mort dans des circonstances bizarres et Nicolai Patruchev est toujours à la tête du FSB. Notre transfuge a même donné le nom des exécutants : Timour Batchaiev et Youssouf Krimchamkalov.

- Où sont-ils ?

- Présumés morts.

– Cela fait beaucoup de cadavres, releva Malko avec une pointe d'ironie.

- On assassine énormément en Russie, dit froidement Frank

Capistrano. Hommes politiques, journalistes, financiers, oligarques. 1999 était une « bonne » année : trente-trois meurtres « ciblés », pas un seul élucidé... De la célèbre journaliste de Saint-Pétersbourg, Galina Starovoitova au responsable du parti Russie libérale, Serguei Youchenkov. Celui-là, c'était l'année dernière, en avril. Il n'y a plus aucun service de sécurité indépendant. Vladimir Poutine a tout verrouillé : le FSB, le FAPSI ⁴, les gardes-frontières, le MVD⁵. Le Kremlin contrôle tout. Quant aux médias, tous ceux qui pouvaient être dangereux ont été muselés ou menacés. Et, à Moscou, les menaces ne sont pas des paroles en l'air.

– C'est pire que du temps de l'Union soviétique, soupira Malko.

– Disons que c'est moins légal, corrigea l'Américain. Le goulag a fermé ses volets et les tribunaux sont moins dociles. Alors, on est passé à la liquidation brutale.

Il se tut et le silence se prolongea quelques instants, rompu par Malko.

– Frank, dit-il, je suppose que vous ne m'avez pas raconté tout ça pour me faire peur.

L'Américain émit un de ses rires grinçants habituels.

– Pour vous faire peur, non. Pour vous avertir, oui.

On y était.

– Vous souhaitez donc que je reprenne cette enquête ?

– Ce serait l'idéal, reconnu Frank Capistrano. Mais, honnêtement, je dois vous mettre en garde. C'est sûrement le job le plus dangereux que je vous aie jamais demandé. Il ne s'agit pas de lutter contre un groupe d'individus, aussi féroces soient-ils, mais contre un Etat qui dispose de tous les moyens légaux et illégaux. Et dont les dirigeants n'ont aucun scrupule.

– Vous pensez que Vladimir Poutine est impliqué directement ?

Frank Capistrano eut un geste évasif.

– Il donne les impulsions générales et ne fera rien pour désavouer ceux qui le protègent.

Malko était intrigué par autre chose.

– Si je dois reprendre cette enquête impossible, reprit-il, pourquoi est-ce vous qui m'en parlez et non l'Agence ?

– Parce que ce n'est pas une commande de l'Agence, répondit avec simplicité le *Special Advisor*. Avez-vous entendu parler d'un organisme qui se nomme Intelligence Support Activity ?

– Non, jamais. De quoi s'agit-il ?

– C'est une émanation du Pentagone, qui a pour patron Richard Perle. Donc l'oreille du Président. Une structure de réflexion qui n'a ni budget ni personnel. Seulement, comme Perle est le gourou préféré du Président, il vaut mieux l'écouter.

– Pourquoi s'intéresse-t-il maintenant à Vladimir Poutine ? Cela fait près de quatre ans qu'il est président de la Russie.

– Exact, reconnu Frank Capistrano. Seulement, ce n'est que récemment que nous avons réalisé la profondeur de la reprise en mains par Poutine. Le KGB a été dissous le 11 octobre 1991 par Boris Eltsine. Depuis, Vladimir Poutine en a patiemment réuni les morceaux - à l'exception du Premier Directorate - pour en faire une structure toute-puissante. Il a désormais plus de pouvoir que les anciens tsars ! Et c'est un dur, acharné à défendre les intérêts de son pays. Alors, Richard Perle s'est dit que si on pouvait trouver quelque chose d'embarrassant sur lui, cela pourrait éventuellement servir lors d'une négociation difficile.

Chantage et corruption étaient toujours les deux mamelles de la négociation.

Malko sourit.

– D'accord, mais pourquoi maintenant ?

– En fouillant dans de vieux rapports, on a découvert que Vladimir Poutine avait effectué en 1999 un curieux voyage en Autriche.

– Il était alors le patron du FSB.

– Oui, tout à fait. Seulement, il est arrivé incognito à bord d'un avion d'affaires immatriculé en Finlande, accompagné, paraît-il, d'une blonde à couper le souffle. Comme l'appareil venait d'un pays appartenant à l'espace Schengen, il n'y a eu aucun contrôle à son arrivée, ni à son départ quelques jours plus tard. Si un douanier ne l'avait pas reconnu, on n'aurait jamais rien su de ce voyage. Qui, en lui-même, n'avait pas un grand intérêt.

– Qu'est-ce qui vous a intéressé, alors ?

– Le fait que Poutine soit pris en charge par une compagnie finlandaise, IPP. Une rapide enquête a permis de découvrir que celle-ci avait une filiale à Saint-Pétersbourg, la ville de Poutine. Nous

voudrions bien connaître les liens qui existent entre Poutine et IPP.

– C'est un peu fragile comme point de départ, remarqua Malko. Un voyage vieux de cinq ans, une blonde non identifiée et un avion immatriculé en Finlande.

Frank Capistrano but une gorgée de son Defender « Success » et laissa tomber de sa voix rocailleuse :

– C'est en partant de ce fragile point de départ que deux personnes ont été assassinées.

Pendant quelques instants, on n'entendit que le bruit du vol lourd de l'ange qui traversa la pièce pour s'enfuir vers la pelouse de Grovenor Square. Frank Capistrano avait marqué un point. Il poussa un lourd soupir, comme s'il s'endormait, et demanda :

– Vous en savez assez ? Je n'ai pas beaucoup de temps, j'ai rendez-vous dans une demi-heure. Si vous n'avez pas envie de reprendre le flambeau, je ne vous en voudrai pas. Mais...

– Mais quoi ?

Le *Special Advisor* s'ébroua.

– Vous parlez russe, vous avez déjà remarquablement travaillé là-bas, et vous avez des couilles.

– Dont je ne souhaite pas me séparer immédiatement, répliqua Malko, mi-figue mi-raisin.

Il avait beau mesurer le danger d'une telle enquête, son démon intérieur le poussait à l'affronter. Cette pulsion quasi génétique qui le menait vers le risque, vers le flirt avec la mort. Lui qui aimait tellement la vie. Il éprouvait ce que doivent éprouver les grands pilotes de Formule 1 qui, à force de risquer la mort plusieurs fois par an, ne réalisent même plus le danger.

On n'entendait plus que le souffle lourd de Frank Capistrano. Comme les bons joueurs de poker, il attendait que l'autre « aille voir ».

– Frank, dit Malko, nous nous connaissons depuis un certain temps. Vous savez très bien que je vais accepter. Un peu, parce que c'est vous qui me le demandez. Et beaucoup parce que j'ai ce fichu virus dans le sang. Cependant, il y a un problème *pratique*. La filière Martin Powers est morte. Les informations sur la Finlande trop floues. Par où vais-je commencer ?

L'Américain fit un bruit de baudruche qui se dégonfle en

marmonnant quelques affectueuses obscénités.

– Je ne voulais pas vous en parler avant, précisa-t-il, mais vous ne partez pas sans biscuits. En dehors de Macha Iakoushkine, nous avons un plan B. Il est toujours en place et comporte deux volets.

– Lesquels ?

– Une filière « vierge » dont je vais vous parler, qui est, à mon avis, la meilleure, si elle fonctionne. Et une autre, qui est sûrement bonne mais comporte des risques élevés. Un peu comme si je vous envoyais dans un champ de mines, les yeux bandés.

Belle allégorie.

– Expliquez-vous, demanda Malko.

Frank Capistrano se gratta la gorge.

– Vous savez que Londres est le refuge d'un certain nombre d'oligarques russes qui ont fui leur pays pour échapper à la main de fer de Vladimir Poutine. Le plus important d'entre eux est Boris Berezovski, mais il n'est pas le seul. Cette ville est devenue une base pour tous les ennemis de Poutine.

– Donc des gens susceptibles de nous intéresser, souligna Malko.

L'Américain ricana.

– Il a fallu pas mal de temps à George Bush pour prendre la mesure de Poutine. Il avait été enthousiasmé par ses premiers contacts. Comme s'il avait découvert un croisement de Jeanne d'Arc et de Mahatma Gandhi. Poutine lui a fait le grand numéro du *newborn democrat* et notre Président a marché. Avant de comprendre que Poutine est comme un caméléon : il s'adapte à ses interlocuteurs avec beaucoup d'habileté. Nous avons étudié des centaines de photos : il s'habille même comme eux ! Du grand travail de désinformation.

– Ils avaient un département *dezinformatzia*, le 4, dans l'ancien KGB, remarqua Malko.

– Bref, conclut Frank Capistrano, notre station de Londres a pris certains contacts. Vous avez entendu parler de la société Ioukos, un des plus grands consortiums pétroliers de Russie ?

– Bien sûr.

– Vous savez que le patron, Mikhaïl Khodorkovski, un des hommes les plus riches du monde, est en prison à Moscou, sur les ordres de Vladimir Poutine. Pour fraude fiscale.

– J'en ai entendu parler.

– Khodorkovski a des amis ici. Dont un avocat britannique qui représente ses intérêts, John Morgan, lequel sait beaucoup de choses et ne porte pas Vladimir Poutine dans son cœur. La station l'a contacté et il a accepté de communiquer certaines informations.

– Je vais le rencontrer ?

– Non, ce serait trop dangereux, pour vous comme pour lui. Mais vous serez contacté par un de ses amis qui vous communiquera, paraît-il, certaines informations très intéressantes sur le dossier secret de Vladimir Poutine.

– Je vais donc rester à Londres ?

– Quelques jours. La station vous a retenu une chambre à l'hôtel *Lanesborough*, sur Hyde Park Corner.

– Pourquoi là ?

– L'hôtel, un ancien hôpital géré par Lord Westminster, a été racheté par un groupe d'investisseurs russes, dont Berezovski. Tous les oligarques de passage s'y retrouvent. Le bar fourmille tous les soirs de milliardaires et de putes. Qui parlent beaucoup. Il suffit d'ouvrir les oreilles. Comme vous parlez russe... C'est là qu'un ami de John Morgan vous contactera. Il s'appelle Alexandre Kalinine.

– C'est un magnat ?

Frank Capistrano eut un sourire énigmatique.

– Il sert d'intermédiaire, de détective privé, d'escorte pour leurs femmes. Bref, il connaît pas mal de secrets. Il est censé vous communiquer ceux de John Morgan. Évidemment, soupira-t-il, il y a un hic...

– Lequel ?

– On ne sait pas vraiment pour *qui* il travaille. Le FSB est très actif à Londres. Les services russes ont toujours été excellents dans le domaine des écoutes. Et les Russes, quand ils ont bu un peu trop de vodka, ont du mal à garder un secret... Le *Lanesborough* est un sacré aquarium où il y a des poissons de toutes les espèces. Surtout des requins. Beaucoup de ces immigrés, tout en fustigeant Poutine, ont gardé un pied en Russie et balancent un peu aux services russes. C'est là le danger. Mais nous devons le prendre.

Malko apprécia l'ironie involontaire du « nous ». Cela lui rappelait l'avocat annonçant à son client : « *Nous* avons été condamnés à mort. »

Il parvint à en sourire.

– Je vais donc m’installer au *Lanesborough*.

– J’espère que cet avocat a de bons tuyaux... Il n’y aura plus qu’à les exploiter. En priant pour que cette filière soit étanche. De toute façon, vous irez à Moscou. Où le deuxième volet du plan B vous attend.

– Un autre informateur russe ?

– Peut-être, fit mystérieusement Frank Capistrano. C’est une idée de Langley que je trouve bonne. Depuis que nous nous intéressons à Vladimir Poutine, ils ont fouillé leurs dossiers et déniché une histoire qui remonte à l’époque de la guerre froide. Au centre se trouve un personnage qui pourrait se révéler utile. Le KGB et l’Agence essayaient de débaucher des gens dans le camp adverse. Un de nos officiers du C.-E. 6, Jack Pratt, avait ciblé un officier du KGB en poste à Washington qui paraissait plus ouvert que ses collègues. Un certain Leonid Georgievitch Chevrnikov. Il s’est arrangé pour nouer des relations amicales avec lui et, pendant plus de quatre ans, a tenté de le faire changer de camp, sans y parvenir. De son côté, Chevrnikov essayait d’en faire autant avec notre agent. Sans y parvenir non plus. C’étaient deux hommes loyaux qui n’avaient pas envie de trahir. Aussi, finalement, ils sont devenus réellement amis ! Ils chassaient ensemble, allaient au théâtre ou à la campagne. Leonid Chevrnikov est reparti à Moscou, pour être nommé quelques mois plus tard en Guyana, près du Brésil. Son copain Jack Pratt l’a su et a décidé d’aller le voir. Avec, évidemment, la vague arrière-pensée de le recruter. Les deux hommes ont passé une semaine ensemble. Puis, Pratt, qui lui avait apporté un fusil de chasse, est reparti pour Washington bredouille, et l’affaire aurait pu s’arrêter là. Seulement, Leonid Chevrnikov n’avait pas signalé à sa Centrale sa rencontre « privée » avec un membre de la CIA. Or, à l’époque, les Soviétiques avaient une taupe à Langley : Aldrich Ames, qui a trahi pendant près de vingt ans. Par son intermédiaire, le KGB a appris la visite de Pratt à Chevrnikov, et catalogué immédiatement celui-ci comme traître. Il fut rappelé à Moscou et emmené directement à la prison de Lefortovo, accusé de haute trahison. C’était en janvier 1988. Dans ce cas-là, on ne sortait de Lefortovo que fusillé... Seulement, Leonid Chevrnikov n’avoua pas et il n’y avait aucune preuve de sa trahison. Or, le KGB, à cette époque, était devenu très légaliste. En juin 1988, Leonid Chevrnikov sortit donc de Lefortovo, viré du KGB sans pension, mais libre et vivant...

– Et ensuite ?

– Ensuite, après la fin du régime soviétique, les deux hommes reprirent contact. Jack Pratt avait quitté l’Agence. Ils se revirent et

chassèrent de nouveau ensemble.

- Que fait Chevrikov maintenant ?
- Il dirige la sécurité d'une chaîne de télé, à Moscou.
- Et en quoi peut-il m'aider ?

– Il connaît beaucoup de gens au FSB. S'il acceptait de coopérer, il pourrait nous donner un sérieux coup de main.

- Il est au courant de ce qu'on veut lui demander ?

– Non, mais il sait qu'un ami de Jack Pratt, de passage à Moscou, va le contacter.

- S'il a déjà refusé une fois de trahir...

Frank Capistrano eut un geste évasif.

- *You can't blame a man for trying*⁷.

- Si, par miracle, il acceptait, combien puis-je lui offrir ?

– Ce qu'il veut, fit simplement Frank Capistrano. Il va risquer sa peau. On ne négocie pas. C'est *moi* qui gère ce budget, sur une ligne spéciale.

- Parfait, fit Malko. Comment vais-je contacter Chevrikov ?

Frank Capistrano s'arracha de son fauteuil avec une grimace et prit un papier froissé dans sa poche.

– Voilà le numéro de son bureau. Lorsque vous l'appellerez, dites simplement que vous voulez le saluer de la part de son ami Jack Pratt.

- Je dois lui dire qui je suis ?

– Bien sûr. Et citez-lui le pseudo qu'on lui avait attribué à l'époque : Monolithe. Il saura que vous faites partie de la maison. *Anything else* ⁸ ?

– Si, fit Malko. Je ne vais pas passer inaperçu en arrivant à Moscou. Le FSB va se demander ce que je viens y faire. Cela serait fâcheux qu'ils s'intéressent trop à moi.

– *Right !* reconnut Frank Capistrano. Vous êtes connu comme le loup blanc. J'ai réfléchi à une solution. Le FSB connaît le rôle que vous avez joué à Istanbul dans l'affaire des attentats ⁹. Ils n'ignore pas que vous traitiez cette Tchétchène. Je pense que le mieux serait que le chef de station, Brian King, prévienne Patruchev que vous êtes venu

explorer des contacts qu'elle vous a donnés et que vous leur communiquerez ensuite le résultat. Ils sont si heureux qu'on ait éliminé cette terroriste tchétchène qu'ils ne poseront pas de questions.

– Ils risquent *quand même* de s'intéresser à moi...

Frank Capistrano émit un barrissement joyeux.

– Pendant la guerre froide, les *case-officers* en poste à Moscou réussissaient toujours à semer les gens du KGB qui les suivaient. On va reprendre les bonnes vieilles méthodes. Ruptures de filature, désilhouettage... La station vous donnera un coup de main.

– Ils savent ce que je viens faire ?

– Non. Seulement qu'il faut vous aider et que vous êtes couvert par un *president finding*.

Malko remarqua :

– Si les Russes n'ont pas hésité à assassiner deux personnes pour stopper cette enquête, c'est qu'il y a *vraiment* quelque chose à trouver.

Frank Capistrano le fixa d'un air grave.

– *You beat 10 !* Seulement, gardez toujours présent à l'esprit une chose : dès que vous vous rapprocherez de ce secret, vous serez en danger de mort immédiat. Or, vous êtes un NOC 11. Officiellement, nous ne pourrons rien faire pour vous.

– À part me réserver une tombe au soleil au cimetière d'Arlington, conclut Malko. Si on retrouve mon corps.

– Ne soyez pas si pessimiste, reprocha Frank Capistrano. Je vous envoie dans un des plus luxueux hôtels de Londres, où, paraît-il, les plus belles Russes de la ville traînent au bar tous les soirs. Je connais votre goût pour les jolies femmes.

– Pas pour les putes, corrigea Malko. Je n'aime que la chasse. Sinon, c'est trop facile et pas excitant. Et puis, vous oubliez qu'au milieu de ces créatures de rêve, se cachent sûrement quelques envoyées des « organes » de Vladimir Poutine.

1. Voir SAS n° 153, *Ramenez-les vivants*.

2. Voir SAS n°137, *La Piste du Kremlin*.

3. Services britanniques.
4. Agence chargée de la surveillance des télécommunications.
5. Ministère de l'Intérieur.
6. Contre-espionnage.
7. On peut toujours essayer.
8. Rien d'autre ?
9. Voir SAS n° 154, *Le Réseau Istanbul*.
10. Bien sûr !
11. Non Official Cover : sans couverture officielle.

CHAPITRE III

Une créature blonde au regard impérial - pull collant noir, pantalon Lastex collant assorti, enfoncé dans des bottes - frôla Malko, laissant derrière elle une traînée de parfum capiteux, pour aller s'asseoir à une table où l'attendaient trois athlètes à l'allure patibulaire. Ce qu'à Moscou on aurait appelé des « bandits », mais qui, à Londres, n'étaient que des businessmen ordinaires, présumés, à tort, honnêtes.

The Library, le grand bar de l'hôtel *Lanesborough*, était très britannique par ses boiseries sombres, ses étagères de livres, son immense comptoir et son feu de cheminée, mais beaucoup moins par sa clientèle. Pour la plupart, des Russes, autour desquels tournaient les prédatrices habituelles, putes de haut vol et de toutes les couleurs. Les murs couverts de rayonnages de livres, l'énorme coffret à cigares transparent posé entre les deux pièces composant le bar et les garçons impeccables apportaient une touche de traditionalisme. Le champagne, le scotch et la vodka coulaient comme de l'eau, absorbée par cette meute assoiffée, où on parlait autant russe qu'anglais.

Malko s'était installé le matin, accueilli par un *doorman* en haut-de-forme directement sorti du XVIII^e siècle. Les chambres étaient d'un confort raffiné, habillées d'un flot de tentures, enrichies d'innombrables petites attentions, comme des cartes au nom du visiteur. Quatre étages d'un luxe comme on n'en trouvait plus qu'en Grande-Bretagne. L'ensemble eût été assez conformiste et plutôt sinistre sans l'oasis du bar.

Installé dans un profond fauteuil, près de l'âtre, une vodka glacée devant lui, Malko observait ses voisins, attendant le contact promis par Frank Capistrano, quand son portable grelotta dans sa poche.

- Monsieur Linge ? demanda une voix à l'accent indéfinissable.
- Oui.
- Je suis Alexandre Kalinine, l'ami de John Morgan.
- Je vous attends, répondit Malko. Je suis à *The Library*.
- J'ai un empêchement et je ne pourrai venir ce soir. Pouvons-nous nous rencontrer demain à mon club ?

- Avec plaisir, accepta Malko.
 - C’est au 27 Curzon Street, pas très loin de votre hôtel. J’y serai à une heure. Bien entendu, vous ne mentionnez ce rendez-vous à personne...
 - Bien évidemment...
 - Vous êtes donc au *Lanesborough* ?
 - Oui.
 - Merveilleux hôtel, n’est-ce pas ?
- Ce Russe était vraiment très british. Malko approuva. Sincèrement.
- Serez-vous encore à *The Library* dans une heure environ ?
 - Je pense m’y trouver. Pourquoi ?
 - Parfait, conclut Alexandre Kalinine. Je vais donc transmettre le message à une personne qui va vous y retrouver. Elle s’appelle Zara et connaît une jeune femme qui accompagnait, il y a quatre ans, la personne qui vous intéresse.
 - Comment vais-je la reconnaître ?
 - Elle est noire et très belle.
 - Et elle ?
 - Prévenez le barman. Il la connaît sûrement. Je vous dis donc à demain.



Plus la soirée avançait, plus l’atmosphère de *The Library* était irrespirable : c’était à qui fumerait le plus gros cigare. Dans un va-et-vient de filles, toutes plus superbes les unes que les autres, qui se vautraient dans les profonds fauteuils de cuir avec des « businessmen » au teint fleuri. Le voisin de Malko, énorme moustachu au crâne rasé, en était à sa seconde bouteille de Taittinger Comtes de Champagne. Une main posée sur la cuisse de sa voisine, moulée de faille bleue, il tirait béatement sur son cigare, en attendant l’inévitable fellation du soir. Soudain, une nouvelle venue s’encadra dans la porte. Noire comme de l’anthracite, les cheveux courts, la bouche énorme. Elle portait une veste en léopard et un pantalon de cuir, enfoncé dans des bottes en crocodile noir rehaussées d’applications en argent. Arrêtée à

l'entrée du bar, elle promena un regard hautain sur l'assistance. Malko était déjà debout.

– Zara ? demanda-t-il en s'approchant d'elle.

La Noire le toisa comme s'il était un animal de compagnie.

– Malko Linge ?

– Oui.

Elle le rejoignit près de la cheminée et commanda au garçon un Defender «5 ans d'âge » avec beaucoup de glace. Malko renouvela sa vodka. Zara ôta sa veste, découvrant un T-shirt blanc orné d'une tête de tigre, et lança :

– Alors, vous êtes un ami de ce petit rat d'Alexandre Kalinine ?

Malko corrigea prudemment, avec un sourire diplomatique :

– Un ami, c'est beaucoup dire. Je ne l'ai encore jamais vu. Mais c'est grâce à lui que je vous rencontre...

– Vous verrez, insista-t-elle, il a vraiment l'air d'un rat... D'ailleurs, il vit comme un rat. Il se cache tout le temps. Il paraît qu'il y a pas mal de gens qui le cherchent pour l'écraser.

– Pourquoi ?

Zara haussa les épaules.

– Le fric. Il en a toujours besoin, alors il fait un peu n'importe quoi. Un jour, on le trouvera dans un caniveau... Bon, vous connaissez Boris aussi ?

– Boris qui ?

Zara eut un rire grinçant et trempa ses lèvres dans le scotch qu'on venait de lui apporter.

– Boris. Peu importe. Alexandre m'a dit que vous étiez à la recherche de quelqu'un.

– Je suis à la recherche de plusieurs personnes, en fait.

Zara sortit une cigarette d'un porte-cigarettes en or et Malko la lui alluma aussitôt avec son Zippo armorié qu'il laissa sur la table.

– Celle que je connais est une grande blonde, précisa Zara. Très mince. On l'appelle « l'araignée », mais son vrai nom, c'est Ludmilla.

– Pourquoi ?

– Elle était acrobate dans un cirque quand elle était pauvre, et ça lui

permet de baiser dans des positions incroyables. Il y a des mecs qui sont dingues de cela. Surtout les gros.

– Pourquoi les gros ? interrogea Malko, toujours avide de s'instruire.

Zara approcha sa grosse bouche de son oreille. Le brouhaha était tel qu'on avait du mal à s'entendre.

– Parce que cela n'est pas fatigant. Le type s'allonge sur le dos. Ludmilla croise ses jambes et se repose uniquement sur les mains. Ensuite, elle se laisse tomber tout doucement sur le mec puis remonte. Évidemment, il faut qu'il bande...

Malko écoutait, intéressé.

– C'est elle qui était avec Vladimir Poutine en 1999, quand il est venu en Europe ?

– Tout à fait. C'est là que je l'ai connue. J'étais installée chez une des personnes qu'il venait rencontrer.

– Boris ?

– Si vous voulez.

– Vous l'avez revue depuis ?

– Non. Elle est repartie en Russie. Elle ne parlait même pas anglais.

Un athlète aux traits brutaux, en polo marron sous une veste de cuir assortie, pénétra dans le bar et Zara sauta aussitôt sur ses pieds. S'enroulant aussitôt autour de lui comme un boa. Malko, qui la voyait pour la première fois de dos, découvrit une incroyable croupe callipyge sur laquelle on aurait pu poser un plateau. Le nouveau venu, un bras noué autour de la taille de la Black, échangea quelques mots avec elle avant de s'éloigner vers le fond du bar. Zara revint s'asseoir près de Malko.

– O.K., lança-t-elle, je n'ai pas beaucoup de temps. Oleg est venu de Moscou spécialement pour moi...

Ce n'était sûrement pas vrai, bien qu'une telle chute de reins puisse justifier un long voyage.

– Vous parlez russe ? demanda-t-il.

– Non. Anglais, ça suffit.

– Vous êtes née où ?

– Au Ghana. Comme Kofi Annan. Donc, vous êtes à la recherche de

Ludmilla ?

- C'est exact.
- J'ai le numéro de son portable russe. Elle me l'avait laissé.
- Cela me sera utile.
- C'est cinq cents livres, annonça calmement la Ghanéenne.
- Je n'ai pas cette somme sur moi, précisa Malko.

Voyant qu'il ne discutait pas, Zara lui adressa un sourire éblouissant.

- O.K., vous êtes à quelle chambre ?
- 101, au rez-de-chaussée.

Elle était déjà debout.

- Quand j'ai fini avec Oleg, je viens.
- Vers quelle heure ?

Zara, un peu déhanchée, lui lança un regard complice.

- À mon avis, assez tard... Oleg, c'est un vrai bûcheron.



On devait sonner depuis un moment, mais Malko n'avait rien entendu. Il s'était endormi dans son peignoir en éponge, la veilleuse du lit allumée. Il jeta un coup d'œil à sa Breitling. Cinq heures dix. Il alla ouvrir.

Zara se tenait dans l'embrasement, le maquillage défait, la veste en léopard à bout de bras, les yeux marqués. Elle le bouscula presque pour entrer et demanda :

- Vous avez de l'eau ?

Debout, elle vida presque une bouteille d'eau minérale à la régéade, avant de se laisser tomber dans un fauteuil avec un soupir épuisé.

- Le chien ! Un vrai marteau-piqueur. J'ai cru qu'il allait me faire exploser le cul ! Bon, vous avez l'argent ?
- Voilà, fit Malko, tendant cinq billets de cent livres.

Zara les fourra aussitôt dans son sac et y prit un papier plié qu'elle tendit à Malko.

- Appelez-la de ma part. Dites-lui que vous voulez faire l'araignée.
- Vous savez où elle habite ?
- Non. Et, en quatre ans, elle a pu déménager.

Il regarda le numéro inscrit sur le papier : Ludmilla, 9035348812. Un portable moscovite. Zara bâilla.

– Ça vous ennuie que je couche là ? J'habite loin et je crois que je vais m'endormir dans le taxi.

– Ce sera un plaisir, assura Malko.

Zara se déshabilla en trente secondes, ne gardant qu'un string noir. De profil, on aurait dit une merveille de l'art premier, avec sa modeste poitrine, sa croupe proéminente et ses longues cuisses musclées.

Trente secondes plus tard, allongée sur le ventre, elle dormait.



Malko se réveilla en sursaut. En s'habillant, Zara venait de faire tomber une chaise. Il regarda sa Breitling : huit heures dix.

– Faut que j'aille au boulot, lança la Ghanéenne. Si vous revenez à Londres, appelez-moi.

Vingt secondes plus tard, elle claquait la porte, après lui avoir laissé sa carte : elle était *broker* dans une agence de Real Estate. Malko regarda pensivement le numéro de Ludmilla, « l'araignée ». Cinq cents livres sterling pour le numéro de la blonde qui avait accompagné Vladimir Poutine lors de son voyage secret de 1999, ce n'était pas cher. À condition que le numéro soit encore bon... En tout cas, il progressait. Peut-être qu'Alexandre Kalinine, le « rat », lui apporterait des informations plus brûlantes.



Zara la Ghanéenne avait raison : Alexandre Kalinine avait *vraiment* l'air d'un rat. De petite taille, le cheveu ras et rare, des dents pourries qui apparaissaient timidement dans de rares sourires, le regard fuyant, sans cesse en mouvement, il n'inspirait pas vraiment confiance. Il

avait abandonné au vestiaire du vénérable et très sélect club *Aspinals* un vieil imperméable qui paraissait aussi mité que lui. Pourtant, il était indiscutablement membre de ce club ultrachic, accueillant de nombreux richissimes aristocrates britanniques. Un grand aquarium où s'ébattaient des poissons tropicaux multicolores faisait face, à droite de l'entrée, à une vitrine de perroquets empaillés aux couleurs aussi vives. Ils suivirent un couloir à la décoration surchargée et vieillotte, plein de tentures, de bibelots, de gravures.

– La salle à manger est au premier, annonça d'une voix fluette Alexandre Kalinine à Malko.

Ils empruntèrent un escalier en colimaçon, tendu de velours rouge, qui débouchait sur la *dining-room* pleine de niches remplies de perroquets et d'éléphants en porcelaine. Une grande verrière apportait un peu de lumière. Quelques hommes seuls étaient déjà en train de déjeuner. A gauche, Malko aperçut une salle de jeu avec des croupières en veste rouge.

Avant tout, *l'Aspinals* était un club de jeu.

Alexandre Kalinine, avec son allure négligée, tranchait dans ce décor sophistiqué. Comme s'il en avait conscience, il expliqua à Malko :

– Sans John Morgan, je ne pourrais pas venir ici. C'est lui qui m'a servi de parrain et qui règle mes cotisations.

– Il vous aime beaucoup, remarqua Malko, pince-sans-rire.

– Je lui rends pas mal de services, reconnut le Russe avec une modestie de violette.

– Il est impossible de le rencontrer ?

L'intermédiaire russe découvrit ses dents gâtées.

– Ce serait un risque inutile. Il est extrêmement surveillé par les gens de « là-bas ». À cause de son rôle dans l'affaire Ioukos. C'est un de leurs conseils et il a le droit de signer pas mal de papiers.

Un ange passa, les ailes dégoulinantes de pétrole. Ioukos était une énorme compagnie pétrolière russe dont s'étaient emparés quelques oligarques en conflit ouvert avec Vladimir Poutine. Un de ses associés, réfugié en Israël, ne communiquait plus avec personne, et le président de la compagnie, Khodorkovski, était en prison à Moscou...

– Ils le surveillent *ici*, en Angleterre ? s'étonna Malko.

– Ils ont beaucoup de moyens, soupira Alexandre Kalinine. C'est la

raison pour laquelle je ne suis pas venu vous voir hier soir au *Lanesborough*.

Ils firent leur choix dans un menu très britannique, présenté par un maître d'hôtel compassé. Prudent, Malko se contenta d'agneau et de terrine.

– Alors, demanda-t-il après avoir choisi le vin, avez-vous des informations intéressantes sur le sujet qui me concerne ?

De nouveau, Malko entrevit les dents gâtées. Alexandre Kalinine baissa la voix et souffla dans une haleine fétide :

– Oui. John Morgan connaît un homme qui sait beaucoup de choses sur le passé de Vladimir Poutine à Saint-Pétersbourg. Comment il s'est constitué un réseau de relations *très* intéressantes dans cette ville, lorsqu'il était l'adjoint du maire, Anatoli Sobtchak. Cet homme n'a jamais parlé à personne mais je pense que si vous venez de la part de M. Morgan, il vous fera des révélations passionnantes. Même s'il faut lui offrir une petite compensation.

Malko ne tiqua pas. On apportait les entrées. Pour le Russe, d'énormes huîtres enrobées d'une sorte de croûte fumante et peu ragoûtante. Même Alexandre Kalinine, pourtant accoutumé à la cuisine anglaise, sembla surpris.

– J'aurais dû prendre comme vous ! remarqua-t-il.

Malko, qui avait entamé sa terrine, le rassura :

– Ce pâté est vraisemblablement composé des restes d'un animal disparu depuis des millions d'années.

Bref, tout était immonde, à part le vin français. La salle de jeu commençait à se remplir. Malko revint à la charge :

– Comment vais-je trouver cet homme, et d'abord, comment s'appelle-t-il ?

La voix d'Alexandre Kalinine devint imperceptible et Malko fut presque obligé de lire sur ses lèvres.

– Nicolaï Constantinovitch Gregorov, fit-il. Il travaille dans une agence d'investigations à Saint-Pétersbourg. Voilà l'adresse.

Il griffonna sur une feuille de papier qu'il tendit à Malko : Zotchevo Rossi UI.65/I. 3^e étage.

– Soyez extrêmement prudent en le contactant, recommanda-t-il. *Surtout*, ne téléphonez pas. Et donnez-lui bien le nom de Morgan.

– Il le connaît ?

– Pas personnellement. Mais ainsi il saura que vous êtes du bon côté.

Malko regarda pensivement son interlocuteur, hésitant entre le rat et la fouine, se demandant de quel côté il était, lui. Ce genre d'intermédiaire mangeait d'habitude à tous les râteliers. Ce qui n'avait rien de rassurant dans la conjoncture présente. Le déjeuner se terminait. Alexandre Kalinine demanda timidement :

– Vous avez du cash ? Ici, ils ne prennent pas les cartes de crédit.

Malko se retint de lui demander pourquoi il ne signait pas comme membre du club et régla une addition monstrueuse.

– Quand vous reviendrez à Londres, suggéra le Russe, j'aurai peut-être d'autres informations. À propos, vous avez rencontré Zara hier ?

– Absolument, confirma Malko. Et elle m'a communiqué un numéro de téléphone. À propos, dans la conversation, elle a mentionné un certain Boris. Il s'agit de Boris Berezovski, n'est-ce pas ?

Alexandre Kalinine sembla rentrer sous terre.

– Oui, fit-il dans un souffle. Je sais qu'elle le connaît bien. C'est un homme délicieux, se hâta-t-il d'ajouter.

Ils se séparèrent sur le trottoir de Curzon Street et Malko repartit à pied vers le *Lanesborough*. Tous les gens qu'il voyait semblaient liés de près ou de loin à Boris Berezovski, l'oligarque qui, pour fuir Poutine, avait demandé l'asile politique à la Grande-Bretagne. Évidemment, ils avaient intérêt à aider Malko. Mais ils pouvaient aussi l'enfumer...



Installé dans le taxi filant à l'aéroport, Malko parcourait le *Daily Express*. Il avait passé une journée supplémentaire à Londres, revoyant Frank Capistrano, flânant un peu dans Bond Street et se documentant sur la Russie.

Une manchette retint son regard. « Key Iukos man killed in aircrash
1. »

Son poulx grimpa vertigineusement et il lut attentivement l'article. Un hélicoptère Bell Agusta occupé par un pilote et le célèbre avocat d'affaires londonien John Morgan s'était écrasé au sol, juste avant son atterrissage à Bournemouth. Il n'y avait pas de survivant. On se

perdait en conjectures sur les causes de cet accident. Le temps était parfait, le pilote expérimenté et l'appareil pratiquement neuf.

La principale victime était l'homme qui avait recommandé Malko à la « source » de Saint-Pétersbourg. Malko replia le journal, mal à l'aise. Cela ressemblait furieusement à un attentat. Or, quelques semaines plus tôt, les services russes avaient revendiqué le meurtre d'un opposant tchétchène au Qatar, assassiné sur l'ordre direct de Vladimir Poutine. Évidemment, les deux affaires étaient différentes, mais c'était quand même une coïncidence troublante.

Cependant, cet étrange accident d'hélicoptère pouvait être un attentat. La question que se posait Malko était simple : dans ce cas, John Morgan avait-il été liquidé à cause de l'affaire Ioukos, ou en raison de l'aide qu'il apportait à Malko dans ses recherches sur le « dossier secret » de Vladimir Poutine ? Si c'était le cas, son voyage en Russie s'annonçait sous de sombres auspices.

1. Un homme clé de Ioukos tué dans un accident aérien.

CHAPITRE IV

– Leonid Georgievitch Chevrikov ?

– Da.

– Je suis un ami de Jack Pratt. Mon nom est Malko Linge.

– Ah, Malko ! Jack m’a prévenu que vous alliez m’appeler. Vous êtes à Moscou ?

– Oui. Au *Kempinsky*. Vous voulez venir y boire un verre ?

Le Russe marqua une courte hésitation.

– Non, aujourd’hui ma voiture est en réparation. Je me déplace en métro. On pourrait se retrouver dans Loubianka Ulitza, au *Chit y Metch* 1, juste en face du siège du FSB de Moscou. Vous connaissez un peu notre ville ?

– Un peu, confirma sobrement Malko.

Jadis, les Moscovites ne passaient dans la rue Loubianka qu’en tremblant : c’était le siège du sinistre Deuxième Directorate du KGB, pourvoyeur du goulag pendant des années. Dissous par Eltsine en 1991, il avait été remplacé par le FSB. La rue Loubianka partait d’une grande place où trônait jadis la statue de Félix Dzerjinski, face à l’ancien QG du KGB, désormais partiellement abandonné. La place Dzerjinski, depuis 1991, s’appelait place Loubianskaya.

– Alors, à cinq heures au *Chit y Metch*, conclut Leonid Chevrikov. Vous me reconnaîtrez facilement : je porte un grand chapeau.

Malko, après avoir raccroché, regarda par la fenêtre de sa chambre les tours et les murailles ocre du Kremlin, flanquées de l’étonnante cathédrale Saint-Basile qui, avec ses bulbes multicolores, ressemblait à une création de Walt Disney. Du *Kempinski*, situé juste en face, sur l’autre rive de la Moskova, la vue était magnifique. Les hôtels poussaient comme des champignons, à Moscou, mais le *Kempinski* restait le plus agréable.

Sa mission venait de commencer sous un ciel bleu et une

température clémente pour la saison : -1°C. C'était la Fête des femmes et les rues étaient vides : personne ne travaillait.

Il fit une prière silencieuse pour que l'ancien officier du KGB confirme les espoirs que la CIA avait placés en lui. Et qu'il ne se sauve pas en courant lorsque Malko prononcerait le nom de Vladimir Poutine. En quatre ans de pouvoir présidentiel, ce dernier avait recréé un système sécuritaire qui n'avait rien à envier à l'Union soviétique d'autrefois. Les rares politiques qui auraient pu incarner l'opposition avaient été grassement achetés ou étaient tombés sous les balles de tueurs jamais identifiés.

La reprise en main s'étendait à tout le pays. Désormais, auprès de chaque gouverneur de province élu, le Kremlin avait placé un « commissaire politique » chargé de le surveiller.

Le gouvernement et les administrations étaient truffés de *siloviki*, ex-kagébistes qui grillaient de prendre leur revanche sur 1991, lorsque Boris Eltsine avait coupé les ailes du KGB, le privant des gardes-frontières et du FAPSI, et réduisant ses effectifs des deux tiers. Cette triste période était désormais terminée. L'ancien KGB avait été rebaptisé FSB et le Kremlin lui avait de nouveau rattaché les gardes-frontières - 100000 hommes - et le FAPSI. Bien sûr, le goulag n'avait pas rouvert, mais les camps à régime sévère existaient toujours et le Kremlin n'hésitait pas à faire arrêter les hommes qui s'opposaient à lui, même s'ils étaient les plus puissants de Russie. Boris Berezovski, un des oligarques les plus en cour au Kremlin du temps de Eltsine, avait dû demander l'asile politique à la Grande-Bretagne, et l'homme le plus riche de Russie, Mikhaïl Khodorkovski, avait été arrêté et jeté en prison comme un vulgaire malfaiteur, inculpé de fraude fiscale, alors qu'il pesait plusieurs milliards de dollars. Il n'avait eu qu'un tort : s'opposer à Vladimir Poutine, en voulant faire entrer l'Américain Exxon dans le capital de Ioukos.

Malko, arrivé la veille, se demanda si le Kremlin connaissait déjà sa présence en Russie. En débarquant, il avait eu l'impression que rien n'avait changé en quatre ans. Cheremetievo II ressemblait toujours à un aéroport de province avec son unique bâtiment décrépi, grisâtre et exigü. Dans l'unique hall d'arrivée, les passagers étaient harcelés par d'innombrables chauffeurs de taxis qui offraient leurs services à des tarifs de folie. Humour très russe : l'organisme officiel, censé empêcher les étrangers de se faire voler, était encore plus cher. La même règle d'or perdurait en Russie : voler l'étranger était un devoir sacré. Malgré les privatisations qui avaient enrichi une poignée d'oligarques, les Russes continuaient à vivre très mal, avec des salaires et des retraites de misère. D'un côté, on subsistait avec quelques

milliers de roubles par mois, de l'autre, Ferrari, Rolls-Royce ou Patek-Philip n'arrivaient pas à fournir.

Malko avait été accueilli à l'aéroport par un jeune Américain, *deputy* du chef de station, qui l'avait amené au *Kempinski*.

Le paysage non plus n'avait pas changé : les monticules de neige sale, les voitures, russes ou étrangères, disparaissant sous une couche de boue, les trams brinquebalants, l'absence de vitrines attrayantes. Tout respirait la tristesse, le laisser-aller. Malko savait pourtant que derrière cette façade miteuse fonctionnait un appareil sécuritaire bien huilé, dont il devait se méfier. La station de Moscou ignorait ce qu'il venait faire en Russie. Elle était pour l'instant chargée de lui organiser un contact officiel avec le patron du FSB moscovite, le colonel Boris Piotrovski, afin de le prévenir de la mission déclarée de Malko : tenter de nouer des contacts avec certains Tchétchènes, censés avoir été identifiés lors de sa mission à Istanbul². La CIA lui avait fourni la liste de militants tchétchènes, recherchés mais en fuite, avec leurs adresses, ce qui donnerait une certaine crédibilité à sa couverture. À condition que le FSB ne creuse pas trop.



De gros tas de neige durcie et noirâtre rétrécissaient les trottoirs, empiétant même sur la chaussée, se transformant parfois en immonde gadoue. L'hiver n'était pas vraiment terminé, même si un soleil radieux brillait sur Moscou et que la température oscillait autour de zéro degré. Malko était venu à pied du *Kempinski*, longeant la place Rouge, bizarrement fermée au public pour sa plus grande partie. Du coup, il avait été obligé de traverser l'ancien Goum³ transformé en centre commercial pour toutes les marques occidentales, à l'exception de quelques stands de *matriochkas*.

La Russie ne fabriquait toujours rien, à part des satellites et du matériel militaire. Les nouvelles Volga et Lada ressemblaient toujours à des voitures d'avant-guerre et les montres *made in Russia* avaient la taille de petits réveils... Passant devant l'hôtel *Metropole* et le théâtre Bolchoï, il était monté jusqu'à la place Loubianskaya pour s'engager dans Loubianka Ulitza. Il repéra très vite sur sa gauche le café *Chit y Metch*. Ses deux vitrines étaient décorées par d'énormes blasons du KGB et du MVD.

L'endroit idéal pour un rendez-vous d'espions.

D'ailleurs, l'immeuble de béton gris du FSB-Moscou se dressait juste en face et le quartier grouillait de miliciens empêchant les véhicules

de stationner devant.

Malko poussa la porte du café. Presque toutes les tables étaient déjà occupées, uniquement par des hommes. Même un aveugle aurait reconnu des *siloviki*... Tout le FSB était là, buvant de la bière ou du thé, grignotant des zakouskis, dans une atmosphère enfumée et bruyante. Il s'installa à une table et baissa les yeux sur sa Breitling. Cinq heures vingt. Leonid Chevrnikov avait-il changé d'avis ? Il ne quittait pas la porte des yeux. À cinq heures vingt-cinq, elle s'ouvrit sur un homme de haute taille, au visage énergique, en canadienne de cuir, coiffé d'un feutre inattendu. Les Russes ne portaient jamais de chapeau, seulement des chapkas ou d'affreuses casquettes de cuir. L'homme s'immobilisa et regarda autour de lui. Malko lui adressa un signe discret et il se dirigea aussitôt sur sa table, la main tendue.

Malko se leva.

– Leonid Georgievitch ?

– *Da*.

Le Russe se débarrassa de sa veste et s'assit en face de lui. Le visage un peu allongé, les cheveux gris, il dégageait une impression de force et ses yeux gris ardoise étaient sans cesse en mouvement. Un polo bordeaux moulait un torse puissant.

Le garçon s'approcha et il commanda un Defender tandis que Malko réclamait une vodka. C'était le monde à l'envers. Quand le garçon revint, Leonid Chevrnikov leva son verre.

– *Na zdarovié* 4 !

Ils choquèrent leur verre à la russe et Chevrnikov demanda aussitôt :

– Comment va mon ami Jack ?

– Très bien, assura Malko.

Pendant un moment, ils parlèrent des États-Unis, puis Malko demanda prudemment :

– Que pensez-vous de l'élection de Poutine comme président ?

Leonid Chevrnikov se pencha sur la table et lança à voix basse :

– C'est une honte ! Nous faisons comme les nègres qui mettent un simple sergent à la tête de leur pays. Mais eux, au moins, c'est par un coup d'État. J'ai connu Vladimir Vladimirovitch à Iesinovo⁵. Nous faisons du sport ensemble. Si on l'a envoyé en Allemagne de l'Est,

c'est qu'il n'était pas brillant. Les « bons » allaient ailleurs.

Lui avait été en poste à Washington et à New York. L'air dégouté, l'ex-KGB ajouta :

– On m'a dit que, récemment, il s'est rapproché d'Evgueni Primakov. J'espère que c'est vrai, parce que Primakov peut lui donner de bons conseils.

Il adressa un signe joyeux à un groupe installé à une table voisine. Ici, on était en famille. Malko lui recommanda un scotch. Il n'y avait plus une table libre et le brouhaha était assourdissant. Leonid Chevrikov fixa ses yeux gris sur lui et demanda :

– Qu'êtes-vous venu faire à Moscou, monsieur Linge ? En quoi puis-je vous aider ?

Le ton avait changé. Toujours amical mais presque sévère. Leonid Chevrikov n'était pas tombé de la dernière pluie. Malko avait décidé d'aller droit au but. Dans cet environnement, cela lui faisait un drôle d'effet. Autour de lui, il n'y avait que des spécialistes du contre-espionnage. Des gens de métier. Posément, il entreprit d'expliquer à son vis-à-vis ce qu'il était venu chercher en Russie. Ne lui dissimulant rien, même pas la fin tragique de Macha Iakoushchine, la journaliste russe qui avait voulu enquêter sur le passé de Vladimir Poutine.

L'ex-officier du KGB sirotait son Defender en l'écoutant. Il hocha la tête.

– J'ai entendu parler de cette affaire, mais j'ignorais ce qu'il y avait derrière.

– Qui a pu commettre ce meurtre ?

Le Russe eut un sourire ironique.

– Je connais des dizaines d'anciens d'Afghanistan ou de Tchétchénie qui tuent pour 10000 roubles, sans poser de questions. Ils l'ont fait pendant des années pour une solde de misère.

– Pensez-vous que le président Poutine ait pu donner lui-même l'ordre de cette élimination ?

Leonid Chevrikov sembla embarrassé. Déchiré même. La question ne le laissait visiblement pas indifférent, et il n'avait pas envie de mentir à Malko.

– Je ne pense pas, finit-il par dire. Vladimir Poutine a reçu la même formation que moi : ce n'est pas un assassin et il est plutôt légaliste. À

de rares exceptions, nous sommes tous légalistes au KGB ou dans l'armée. Mais il a aussi le sens de l'État. S'il pense que celui-ci est menacé, il peut devenir féroce... Je sais qu'il est très attaché à une présidence forte. Donc, prêt à combattre tout ce qui peut l'affaiblir.

– Comme un *kompromat*⁶, répliqua Malko, utilisant un mot russe.

L'ancien KGB dissimula sa gêne sous un grand rire.

– Il y a beaucoup de *kompromat* qui circulent, assura-t-il et leurs auteurs ne sont pas assassinés. Je pense qu'il faudrait plutôt chercher du côté d'un homme dont peu de gens soupçonnent l'existence : Rem Stalievitch Tolkatchev.

– Je n'en ai jamais entendu parler, avoua Malko. Qui est-ce ?

– Celui qui est chargé des *osobskié papski*⁷ au Kremlin. Un ancien du Deuxième Directorate. Fils d'un général du NKVD. Vladimir Poutine l'a fait venir au Kremlin il y a déjà plusieurs années pour le charger de toutes les tâches délicates. Il occupe un petit bureau, non loin de la porte Boroviski. Il n'a même pas de secrétaire, mais le bras très long. Je pense que si Poutine veut stopper une investigation sur lui, c'est à Tolkatchev qu'il s'adressera. Sans lui demander les détails opérationnels. Rem Tolkatchev fait partie des gens décidés à le protéger à tout prix. Disons qu'il a pu commettre un excès de zèle. La vie du président est protégée d'une façon incroyable. Même son ancienne institutrice n'a le droit de parler à des journalistes qu'après accord du Kremlin ! Et pourtant, elle ne peut parler que de son enfance...

On était en Russie où le secret est une seconde nature. Que Vladimir Poutine veuille dissimuler certaines choses de son passé n'avait rien d'étonnant. Malko posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres :

– Pensez-vous qu'il y ait des faits compromettants à découvrir ?

Leonid Chevrikov eut un sourire froid.

– Souvenez-vous de ce que disait Félix Dzerjinski : « Si vous êtes toujours en liberté, cela ne veut pas dire que vous soyez innocent mais que nous n'avons pas bien fait notre travail. »

Un vent glacial traversa la pièce. Un ange passa, les ailes alourdies de glace, venant du fin fond de la Sibérie. Leonid Chevrikov termina son Defender et regarda sa montre.

– J'habite loin, à Sokol, dit-il. Et je dois passer au marché avant de rentrer.

C'était une fin de non-recevoir. Malko n'avait plus qu'à regagner

l'Autriche... Il décida de tenter un dernier effort. Dans le brouhaha assourdissant, il cria presque :

– Cette affaire ne vous intéresse pas, donc ?

Leonid Chevrikov lui jeta un long regard soudain inexpressif.

– Je n'ai pas dit cela.

– Vous imaginez bien, continua Malko, que l'argent n'est pas un problème pour une affaire semblable.

L'ex-KGB se pencha à travers la table avec un sourire froid.

– Il n'y a pas que l'argent... Pendant les six mois où je suis resté à Lefortovo, huit de mes camarades ont été fusillés. Chaque fois que je montais au deuxième étage pour un interrogatoire, je pensais que ça allait être mon tour. Alors, je ne risquerai pas de nouveau ma vie uniquement pour de l'argent...

– C'est-à-dire ?

Le Russe eut un léger haussement d'épaules.

– Si nous nous revoyons, je vous l'expliquerai. J'ai besoin de réfléchir.

Il se leva et enfila sa canadienne, puis remit son feutre. Malko n'eut que le temps de déposer deux billets de cinq cents roubles sur la table et sortit derrière le Russe. Sur le trottoir de la rue Loubianka, celui-ci lui fit face avec un drôle de sourire.

– Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, remarqua-t-il. Vous êtes là pour la CIA afin d'essayer de me recruter, comme il y a quinze ans. Et le danger rôde autour de nous. Car mes collègues du FSB sont toujours excellents...

– L'époque où vous étiez « Monolithe » pour la CIA, lui rappela Malko. Pourquoi alors m'avoir donné rendez-vous ici ?

Leonid Chevrikov lui adressa un large sourire.

– Je me doutais bien que vous ne veniez pas *seulement* m'apporter des nouvelles de Jack Pratt. J'ignore si vous avez été pris en charge par nos Services à votre arrivée. J'ignore aussi si je vais accepter votre proposition. Alors, quoi qu'il arrive, ce rendez-vous ne peut pas m'attirer d'ennuis. Tous mes anciens collègues ont vu que je ne me cachais pas...

« Bien joué », pensa Malko.

Il frissonna sous le vent glacial. Le ciel s'était couvert. Le Russe

enfonça son feutre sur sa tête et répéta :

– Je vais réfléchir. Quand j'aurais pris une décision, je vous appellerai. À votre hôtel, pour savoir si votre séjour se passe bien. Je ne veux pas de votre portable. Cela signifiera que nous avons rendez-vous entre cinq et six heures au *Leningradsky rinog*⁸, à Sokol, dans mon quartier. Vous trouverez facilement.

– Et si vous ne m'appellez pas ?

Leonid Chevrikov se retourna avec un large sourire.

– Dans ce cas, je vous souhaite bonne chance. Cela signifiera que j'ai oublié notre rencontre et ce que vous m'avez dit.

Il lui serra longuement la main et disparut dans l'entrée du métro de la place Loubianskaya.



– Nous avons rendez-vous dans une heure avec le colonel Piotrovski, qui dirige le FSB de Moscou, annonça au téléphone Brian King, le chef de station de la CIA à Moscou. Il est enchanté de vous rencontrer. Je passe vous prendre dans une demi-heure.

Malko n'avait rencontré l'Américain que la veille, au cinquième étage de l'ambassade américaine, dans les locaux sécurisés de la station de la CIA. Grand, brun, beau garçon, les cheveux plaqués comme un danseur de tango, Brian King parlait parfaitement russe et s'intéressait beaucoup à l'art contemporain. Malko accueillit ce rendez-vous avec plaisir. Depuis deux jours, il tournait en rond, sans nouvelles de Leonid Chevrikov. Cela ne servirait à rien de relancer l'ancien du KGB qui avait tous les éléments en main. Ce que lui proposait Malko était si risqué qu'on ne pouvait vraiment pas lui forcer la main. Pour tuer le temps, il était allé traîner dans le Goum, puis à la galerie Tretiakov, et avait plongé dans le métro pour se rendre à un appartement occupé jadis par des Tchétchènes et qu'il savait être vide... Il fallait assurer sa couverture. En même temps, il essayait de voir s'il était suivi. Il n'avait rien remarqué de suspect jusque-là.

Il enfila son manteau de vigogne et descendit. La Mercedes en plaques diplomatiques de l'Américain venait juste de stopper sous le porche du *Kempinski*. Brian King serra vigoureusement la main de Malko et précisa :

– Ici, l'épilogue d'Istanbul a fait très bon effet. Le FSB a crié victoire.

Ils connaissent le rôle crucial que vous avez joué dans cette manip' et apprécient. Les Tchétchènes les rendent fous... La dernière bombe dans le métro n'a pas arrangé les choses. Quand on pense qu'ils sont tout juste un million...

Ils empruntèrent le pont Kammeny, longeant la place du Manège, la Douma, pour monter vers la rue Loubianka. Ils avaient rendez-vous en face du café où Malko avait rencontré Leonid Chevrnikov. On les attendait et une secrétaire vint les chercher pour les conduire au sixième étage.

Le colonel Piotrovski était jeune, blond et massif. Il vint vers Malko, la main tendue, et lui broya les phalanges.

– Hurrah ! lança-t-il, vous avez fait du bon travail. Cette Tchétchène était extrêmement dangereuse. Sa famille aussi d'ailleurs. Ils ont tenté de s'évader et leurs gardes ont été obligés de les abattre.

Malko ne releva pas l'énorme mensonge et s'assit de l'autre côté du bureau. Le colonel du FSB disposait d'un pupitre avec une demi-douzaine de téléphones, en plus de son standard. Au fond de la pièce, un homme était installé à une grande table, silencieux. Le « contrôleur ». Visiblement, le colonel Piotrovski connaissait très bien les activités passées de Malko en Russie et en pensait le plus grand bien.

– J'espère que vous allez débusquer quelques Tchétchènes, dit-il. Il faudrait écraser cette race maudite. Ce sont tous des criminels. Des *zveris* 9.

– C'est possible, reconnut Malko. En dépouillant les papiers de cette Tchétchène, nous avons relevé certaines adresses.

Le colonel Piotrovski hocha la tête, approbateur.

– Tenez-moi au courant, dit-il simplement. Les Tchétchènes sont très dangereux. Et faites attention, il paraît que cette terroriste voulait se suicider avec vous...

– Exact, confirma Malko. Il s'en est fallu de très peu...

Un des téléphones sonna. Le colonel décrocha, dit quelques mots et se leva.

– Je suis désolé. Il y a une alerte à Gorki Park. Des Caucasiens suspects qui ont tiré sur un homme. Nous allons descendre ensemble.

Il se sangla dans une veste de cuir noir et ils s'entassèrent dans

l'ascenseur. Une Honda noire, hérissée de trois antennes, était garée devant l'entrée et le colonel s'y engouffra. Priant pour qu'il ait « acheté » son histoire, Malko la regarda s'éloigner.

– Ce soir, je vais dîner chez des amis russes, annonça Brian King. Un peintre à qui j'achète parfois des tableaux et sa femme. C'est toujours sympa. Vous voulez être des nôtres ?

– Pourquoi pas ? dit Malko.



– *Na mir* 10 !

Tout le monde se leva et vida son verre.

Alexandra, la femme du peintre, une ravissante jeune femme aux cheveux blonds relevés en nattes, vêtue d'une très sage robe descendant jusqu'aux chevilles, cogna le sien contre celui de Malko un peu plus fort que les autres. Depuis le début du dîner, elle le couvait du regard. Son mari, le peintre Alexei Partanski, légèrement hirsute, ne semblait pas s'en formaliser, enchaînant les toasts et remplissant lui-même les verres pour être sûr qu'il n'y aurait pas de défecteur. Débraillé, beaucoup plus vieux que sa femme, il paraissait vivre dans un monde à part.

Ils étaient une douzaine, hommes et femmes, autour d'une grande table couverte de zakouskis : saumon, harengs, caviar rouge, anguille fumée, *pirajoks*, salade de pommes de terre, saucisses. Les bouteilles de vodka se vidaient à toute vitesse et un vieil homme, en face de Malko, commençait à dodeliner de la tête. Depuis plus de trois heures, ils buvaient, regroupés dans la pièce principale du vieil appartement. Celui-ci datait d'un siècle, avec des murs noirs de crasse, des fils électriques pendant partout, des tableaux couvrant les murs, des plafonds écaillés, des planchers gondolés. Personne ne l'avait vraiment entretenu depuis soixante-dix ans. Assis sur une chaise dans un coin, un jeune homme se remit à jouer du *baian* 11 et deux ou trois invités se mirent à chanter. Alexandra sauta sur ses pieds, entraînant Malko dans une danse endiablée.

Brian King semblait s'amuser beaucoup et buvait autant que les autres. Sa femme, qui ne parlait pas russe, s'ennuyait visiblement. Malko se rassit au moment où le peintre réclamait un nouveau toast. Aussitôt, l'Américain annonça :

– Je crois qu'on va rentrer, j'ai une réunion tôt, demain. Je vous ramène ?

Officiellement, c'était un diplomate « ordinaire ».

Alexandra avait entendu. Elle s'accrocha aussitôt à Malko avec un cri de louve blessée.

– Il s'amuse bien ! Laissez-le rester. Je le raccompagnerai.

Elle avait saisi le poignet de Malko et le tenait fermement. Lorsqu'il croisa le regard de la jeune Russe, il eut moins envie de partir.

– Ne vous en faites pas, Brian, je me débrouillerai, promit-il.

Les deux Américains partis, les agapes reprirent. Puis, peu à peu, les autres invités s'éclipsèrent. Les survivants attaquèrent la dernière bouteille de vodka. Celle-ci fut fatale au peintre, qui s'esquiva pour ne pas réapparaître. Puis ce fut le tour du joueur de *baian*. Alexandra avait le regard de plus en plus allumé.

– Si vous avez encore soif, dit-elle à Malko, il me reste une bouteille de vodka, mais de celle à 40 roubles. Je m'en sers pour nettoyer les vitres, l'hiver...

– Je vais rentrer, décida Malko.

Il n'y avait quasiment pas de taxis à Moscou, mais chaque Moscovite arrondissait son salaire en le faisant. Il suffisait de lever la main.

– Je vous raccompagne, proposa aussitôt Alexandra. La voiture est en bas.

Malko l'aida à enfiler un manteau de lainage bleu qu'elle ne boutonna pas. L'ascenseur était là. À peine la porte claquée, Alexandra s'appuya sur lui de tout son long et lui vrilla une langue décidée jusqu'aux amygdales. Elle ne s'interrompit plusieurs minutes plus tard que pour soupirer :

– *Bolchelmoi !* J'en avais tellement envie.

Elle replongea sur lui, qui commençait à réagir à cette fougue. Il la caressa à travers sa longue robe, découvrant une poitrine modeste mais ferme et une croupe aux courbes agréables. Ce n'est qu'à la seconde joute qu'il réalisa que l'ascenseur n'avait pas bougé : ils étaient toujours au cinquième... Il appuya sur le bouton du rez-de-chaussée et la cabine commença à descendre avec une sage lenteur, sans qu'Alexandra interrompe son étreinte.

Enfin, ils sortirent de l'immeuble et la jeune femme conduisit Malko jusqu'à une petite Jigouli verdâtre, garée entre deux tas de neige aussi gros qu'elle. On aurait juré que le froid l'avait fait rétrécir. À peine installée, Alexandra prit le poignet de Malko et posa sa main sur les

boutons qui fermaient sa robe sur toute sa longueur. Le message était limpide. Tandis que le moteur tournait, il en défit assez pour glisser une main sous le tissu, effleurant la peau tiède du ventre, puis le nylon d'une toute petite culotte. Alexandra poussa un petit gloussement d'aise au moment où elle démarrait, puis écarta les jambes autant que sa robe le lui permettait pour que Malko puisse accéder à son intimité. Tandis qu'ils filaient dans les rues désertes, il se mit à la masser doucement. Alexandra ronronnait. Soudain, elle eut un sursaut et lui saisit le poignet, écartant violemment la main.

Comme Malko, surpris, s'en étonnait, elle lui désigna l'église devant laquelle ils passaient.

– Pas devant une église, il ne faut pas ! dit-elle.

Le communisme n'avait pas réussi à tuer l'esprit religieux en Russie.

L'église fut avalée par la nuit et Malko put reprendre sa caresse là où il l'avait laissée. Pour le plus grand plaisir d'Alexandra, visiblement en manque d'affection. Elle commença à haleter et à soupirer de plus en plus fort tandis qu'ils contournaient la cathédrale Saint-Basile. Puis, elle s'engagea sur le pont Moskvoreki et c'est au-dessus de la Moskova qu'elle cria, donnant involontairement un brusque coup de volant juste comme ils passaient devant une voiture du DPS [12](#) en embuscade au milieu du pont. Le plaisir de la jeune femme fut de courte durée. Alertés par l'écart de la petite voiture, les policiers venaient de se lancer à leur poursuite, gyrophare allumé. Alexandra jura entre ses dents et s'immobilisa à la sortie du pont.

– J'espère qu'ils ne vont pas me faire trop de problèmes, dit-elle.

Après avoir reboutonné sa robe, elle prit ses papiers, sortit de la voiture et rejoignit celle du DPS, arrêtée derrière.

La discussion avec les policiers se prolongea jusqu'à ce qu'Alexandra, visiblement bouleversée, revienne annoncer à Malko :

– Ils veulent 200 dollars, sinon, ils m'emmènent à la Milicija. Ils prétendent que j'ai bu...

– C'est énorme ! dit Malko, mais je vais vous les donner.

Alexandra repartit avec les billets. Lorsqu'elle se remit au volant, elle écumait.

– Vous savez ce qu'ils m'ont dit ? C'est l'anniversaire du chef du DPS à la fin du mois, et ses hommes ont décidé de lui faire un beau cadeau. Une Mercedes 600 ! Alors, ils doivent trouver l'argent !

Dans la poche des automobilistes. Décidément, la Russie ne

changeait pas. Alexandra repartit mais s'arrêta avant le *Kempinski*, le long d'une palissade. Elle se tourna vers Malko, l'air confus.

- Je suis désolée de vous avoir coûté si cher...
- C'était un peu de ma faute, remarqua Malko en souriant.
- Vous m'avez fait très bien jouir, dit Alexandra à voix basse.

Elle posa la main entre les jambes de Malko et, sans rien dire, se mit à masser son sexe à travers son pantalon. Jusqu'à ce qu'il durcisse sous ses doigts. Elle sembla hésiter, puis descendit le Zip, libérant le membre raidi.

– Je ne veux pas aller à l'hôtel, dit-elle d'une voix enfantine, je n'aurais pas le courage de repartir. Je vais vous prendre dans ma bouche.

Aussitôt, elle joignit le geste à la parole, avec une douceur incroyable, un mélange de dévotion et de technique. Très vite, il se sentit partir et jouit avec un cri sauvage. Heureusement que les policiers du DPS avaient disparu...

Alexandra vint ensuite se blottir contre Malko.

– J'aimerais dormir avec vous maintenant. J'adore Alexei, mais il ne me fait plus l'amour. Il boit trop.

Cela aussi, c'était la Russie.

Ils demeurèrent enlacés quelques instants, puis Alexandra se remit au volant. L'innocence même.

– Appelez-moi si vous restez à Moscou, demanda-t-elle en déposant Malko devant le *Kempinski*. Voilà mon portable.



Malko sortait de la douche lorsque le téléphone sonna. La voix joviale de Leonid Chevrikov expédia une puissante giclée d'adrénaline dans ses artères.

- *Everything all right, my friend ?* lança-t-il en anglais.
- Tout va bien, affirma Malko.
- *Karacho, karacho*, fit le Russe, revenant à sa langue maternelle. Si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi.

Il raccrocha sans un mot de plus. Malko avait envie de crier de joie. L'ancien officier du KGB acceptait de l'aider. Ce qui le faisait entrer dans une zone hautement dangereuse. Déjà, deux personnes étaient mortes brutalement pour avoir voulu s'attaquer au dossier secret de Vladimir Poutine.

1. Bouclier et Sabre.
2. Voir SAS n°154, *Le Réseau Istanbul*.
3. Célèbre magasin de l'époque soviétique.
4. À votre santé !
5. Siège du Premier Directorate du KGB.
6. Révélation compromettante.
7. Dossiers spéciaux.
8. Marché de Léninegrad.
9. Bêtes sauvages.
10. À la paix !
11. Accordéon russe.
12. Police de la route.

CHAPITRE V

Malko émergea de la station de métro Sokol et regarda autour de lui. Il se trouvait au bord de l'énorme Leningradski Prospekt, continuation de Tverskaya, un axe qui partait de la place du Manège et allait jusqu'à Cheremetievo, l'aéroport principal de Moscou, à plus de dix kilomètres du centre. D'après sa carte, le marché Leningradski se trouvait de l'autre côté de la grande avenue, à côté de la rue Chasovaya. Depuis son départ du *Kempinski*, il avait fait tout son possible pour éviter d'être suivi, par principe. Traversant d'abord à pied le pont Moskvoreky pour gagner le Goum. Il s'y était promené pendant près d'une heure, au milieu des dizaines de boutiques offrant toutes les marques occidentales, réparties sur quatre niveaux. Grâce aux passages reliant les différents étages à certains magasins donnant sur deux coursives, ce qui permettait de les traverser, il avait acquis la quasi-certitude de ne pas être suivi. Cependant, il se méfiait. Aussi, il avait encore tourné dans les passages souterrains s'étendant sous la place du Manège, avant de prendre le métro à la station Téatralnaya, où trois lignes se croisaient. Plusieurs ruptures de filature supplémentaires constituaient sa seule protection. Travail fastidieux qu'il exécutait sans état d'âme. C'était sa peau qui était en jeu.

Il fit quelques pas le long de Leningradski Prospekt et aussitôt, une voiture ralentit. Malko se pencha à la glace.

– Je vais au village de Sokol, Levitana Ulitza.

– *Dobre* 1, fit simplement le conducteur, en lui faisant signe de monter.

Ils bavardèrent un peu. Le conducteur habitait Sokol, un quartier agréable, précisa-t-il à Malko, bien desservi par le métro et avec pas mal de verdure, qui s'étendait des deux côtés de la grande avenue.

Comme ils passaient devant un imposant bâtiment en construction sur le modèle des immeubles staliniens de l'entre-deux-guerres, l'homme fit la grimace.

– Bientôt, ce quartier ne ressemblera plus à rien ! soupira-t-il. Les promoteurs veulent raser le village pour faire des immeubles comme

ça. Que Dieu les maudisse !

Il déposa Malko au coin de Levitana Ulitza et empocha ses cent roubles. On se serait cru à la campagne. La rue était bordée de petites datchas de bois en piteux état, entourées de jardins pas entretenus et enneigés. Des dizaines d'années plus tôt, Staline avait fait construire ce village pour les artistes, à la lisière de Moscou, mais, depuis, la ville avait grandi et les promoteurs rachetaient les datchas une à une pour construire de grands immeubles. Malko s'engagea à pied dans la rue Levitana, la parcourant jusqu'au bout. Il était venu là parce que la circulation y était très réduite. Arrivé au croisement avec Aero Ulitza, il se retourna. La rue était vide. Il ne pouvait pas avoir été suivi jusque-là... Il attendit qu'une voiture passe et lui demanda si on pouvait le conduire à Usetevicha, de l'autre côté de Leningradski Prospekt. Cela prit un peu plus de temps et cent cinquante roubles. Ce n'était pas évident de traverser Leningradski Prospekt. En Russie, il était formellement interdit de tourner à gauche en coupant une file. En cas d'infraction, c'était le goulag ou deux cents roubles.

Il se retrouva dans un quartier de grands immeubles plutôt bien construits, alignés comme des cubes. Une *babouchka* lui indiqua le *Leningradski rinog*. Un bâtiment vert d'un étage tout en longueur, le long d'une petite voie aux trottoirs encore couverts d'une épaisse couche de neige solidifiée. À l'intérieur, il découvrit un marché russe classique, sans beaucoup de clients. On y vendait de tout : caviar, fruits, viande, poissons, fleurs, charcuterie, conserves de toutes sortes et surtout de champignons. Happé par les vendeurs, la plupart des gens du Caucase, Malko dut goûter des échantillons variés, du caviar à la confiture de framboises, en passant par la charcuterie et le fromage.

Il faisait le tour du petit marché pour la troisième fois lorsqu'il vit surgir à l'entrée la haute silhouette et le feutre de Leonid Chevrikov. Il se garda bien d'aller vers lui, se contentant de l'observer. L'ex-officier du KGB acheta d'abord du caviar rouge, puis de la confiture, des champignons et enfin des fleurs qu'il enfourna dans un cabas en plastique transparent où se trouvait déjà une bouteille de Defender « Success ». Il ressortit du marché, Malko sur les talons, et gagna une petite voiture si sale qu'on ne pouvait en identifier la marque. La plaque, recouverte de boue, était illisible. Il sembla à Malko qu'il s'agissait d'une Lada, à cause de ses formes carrées. Il laissa le Russe y prendre place avant de se glisser à côté de lui. Leonid Chevrikov tourna vers lui un regard rieur au fond duquel Malko décela quand même une pointe d'inquiétude.

– Vous avez été prudent ? demanda Chevrikov.

– Je pense.

Le Russe démarra et dit, comme pour lui-même :

– Je viens ici presque tous les jours. Aujourd’hui, j’ai pris ma voiture, puisque je savais vous rencontrer.

Il roulait doucement dans une rue presque vide, bordée de sinistres immeubles de quinze étages en béton nu, jetant de fréquents coups d’œil dans le rétroviseur. On se serait cru revenu au temps de la guerre froide. Comme s’il avait deviné les pensées de Malko, Leonid Chevrikov laissa tomber :

– On ne fusille plus à Lefortovo, mais les camps à régime sévère existent toujours.

– Si vous êtes ici, c’est que vous avez décidé de m’aider, remarqua calmement Malko.

L’ex-officier du KGB inclina affirmativement la tête.

– Da. Pour deux raisons, dont l’une est essentielle. Je veux que mon fils Guennadi fasse des études en Amérique. Il est doué. Ce n’est pas avec ma pension de 8 000 roubles et mon salaire à la télé que je pourrai les lui payer. Cela coûte des dizaines de milliers de dollars.

– Je sais, dit Malko. Je ne pense pas que cela pose un problème.

Le Russe ralentit et se gara en face d’un mur aveugle.

– *Dobre*. Mon fils se trouve en ce moment à Londres. Il s’appelle Guennadi Leonidovitch Chevrikov. Il travaille à notre ambassade comme interprète. Jusqu’en juin. Je ne veux pas qu’il rentre en Russie. On ne sait jamais. Si j’accepte de travailler pour vous, je veux qu’à partir d’aujourd’hui, votre Agence assure sa vie matérielle jusqu’à la fin de ses études. C’est un garçon sérieux, il n’abusera pas de la situation. Ensuite, mon ami Jack Pratt l’aidera à trouver du travail.

– Je peux m’engager à cela, dit Malko.

Le Russe sortit de sa poche un papier et le lui glissa dans la main.

– Voilà ses coordonnées. Je veux que tout soit calé *maintenant*. Sans possibilité de retour en arrière. Est-ce que c’est en votre pouvoir ?

– Oui, répondit Malko sans hésiter. L’homme qui a demandé cette enquête est à la Maison Blanche. Il ne m’a jamais trahi.

Leonid Chevrikov alluma une cigarette et souffla longuement la fumée, silencieux pendant un temps qui parut très long à Malko, puis il reprit :

– Nous ne reparlerons *jamais* de ce problème. J’ai votre parole d’officier que si les choses tournent mal, tout sera fait. Même si je ne suis plus là pour le vérifier. Ou si vous n’êtes plus là non plus.

– Je ne suis pas officier, objecta Malko.

Leonid Chevrikov esquissa un léger sourire.

– Je sais, mais vous avez la réputation d’être un homme d’honneur. C’est comme si vous l’étiez.

Malko se crut obligé de préciser :

– Dès demain matin, j’irai à notre ambassade et je communiquerai par un moyen sécurisé avec mon « commanditaire ». Lui aussi est un homme d’honneur et il a le pouvoir de monter une fondation pour votre fils. L’Amérique est un pays riche.

– Vous allez utiliser votre fameux « yellow submarine », remarqua le Russe en souriant. Votre pièce sécurisée.

– Ce problème réglé, quelle est votre seconde raison de m’aider ? interrogea Malko.

Leonid Chevrikov se tourna vers lui, ses yeux gris ardoise emprunts de gravité.

– Je ne suis pas certain que Vladimir Poutine soit capable de diriger la Russie, dit-il. Il est possible qu’il se laisse griser par sa puissance, qu’il n’écoute plus personne. Dans ce cas, ce sera utile de posséder un levier pour le ramener à la raison.

Il sourit.

– Vous voyez, je travaille aussi pour mon pays. J’ai *toujours* travaillé pour mon pays.

Il se tut et le silence régna quelques instants dans la petite voiture pleine de buée. L’ancien officier du KGB le rompit.

– J’ai commencé mon enquête, annonça-t-il. C’est extrêmement difficile. Les gens ont peur. Les *siloviki* sont partout. Vladimir Poutine n’accepte aucune opposition et encore moins qu’on le mette en cause. Une de ses clefs, c’est qu’il veut être respecté, faire partie du « club des Grands ». Il joue très bien de son charme et de son intelligence. Il envoie ses filles passer leurs vacances chez Berlusconi en Italie. Il a honte de sa femme parce qu’elle croit qu’on peut aller dans un restaurant en y apportant sa nourriture. Il veut être le « chevalier blanc » de la Russie : le dirigeant intègre, désintéressé et pauvre que

les Russes attendent depuis des siècles.

– Et il l'est ?

– *Niet.*

C'était tombé comme un couperet.

– Vladimir Poutine est un nationaliste, enchaîna le Russe. Il aime l'ordre, mais aussi l'argent. Je ne crois pas qu'il modifie la Constitution pour obtenir un troisième mandat, mais il pense à sa retraite. Il a été pauvre et il ne veut plus l'être. Quand il est revenu d'Allemagne de l'Est en 1990, il n'avait qu'une voiture d'occasion et une machine à laver. Il a dû habiter chez ses parents, un appartement communautaire, dans un immeuble lépreux. C'était l'époque où les oligarques commençaient à piller la Russie, établissant des fortunes colossales en quelques mois grâce à des montages financiers ahurissants et à la complicité ou la stupidité des gens. Alors, Vladimir Poutine s'est dit qu'il devait avoir une part du gâteau. Mais personne ne devait le savoir. Il a trop fait de la lutte contre les oligarques comme Berezovski, Khodorkovski ou Jumachev son cheval de bataille, pour qu'on puisse le soupçonner sans qu'il perde son aura. Les Russes l'apprécient parce qu'il a une bonne image de marque à l'étranger, qu'il tue des Tchétchènes et qu'il met les oligarques en prison. Seulement, il ne met pas les siens derrière les barreaux... Donc, si quelqu'un possède un dossier secret sur lui, il fera tout pour que cela ne sorte pas.

– Et avant, remarqua Malko, tout pour qu'il ne se constitue pas...

Leonid Chevrikov se tourna vers lui, avec un sourire teinté d'amertume.

– *Tovaritch* Malko, vous êtes un homme plein de sagesse.

Le silence de nouveau. Tout cela était passionnant, mais Malko restait encore sur sa faim. L'ex-officier du KGB ne l'y laissa pas longtemps.

– Vous avez entendu parler d'un homme qui se nomme Guennadi Sevchenko ?

– Non, avoua Malko.

– C'est le meilleur ami de Vladimir Vladimirovitch, dit simplement le Russe. Peu de gens le connaissent : ce n'est pas un oligarque flamboyant, mais il tire beaucoup de ficelles et jouit maintenant d'une fortune considérable. Il a rendu et continue à rendre beaucoup de

services à Poutine. C'est dans son avion personnel que l'ex-maire de Saint-Pétersbourg, Anatoli Sobtchak, s'est enfui de Russie pour ne pas être arrêté pour corruption en 1996 par le procureur Skouratov. C'est dans le même avion que se trouvait Poutine lors du voyage à Vienne que vous avez mentionné.

– Vous en êtes certain ?

L'ex-officier du KGB sortit un papier de sa poche et le tendit à Malko.

– Voilà l'immatriculation de l'avion. Finlandaise, au nom de la société IPP - International Petroleum Products -, dont le responsable est Guennadi Sevchenko : L3550 H.

– Comment avez-vous obtenu cette information ?

L'ex-KGB eut un sourire ironique.

– Moi aussi, je suis un *silovik*, même si j'ai été chassé du KGB en 1988. J'ai depuis été réhabilité et j'y ai gardé beaucoup d'amis. Tous n'apprécient pas l'ascension fulgurante de Vladimir Poutine.

– Vous en savez plus sur ce Sevchenko ?

– Je vais en savoir beaucoup plus, mais pour cela, je dois aller à Saint-Pétersbourg. Il est au cœur d'un complexe de sociétés off-shore par lesquelles transite beaucoup d'argent. Il faut du temps.

– Je comprends, admit Malko.

– J'ai quand même appris comment Vladimir Poutine a connu Sevchenko, continua le Russe. C'était en 1992. Poutine était adjoint du maire de Saint-Pétersbourg, Anatoli Sobtchak. Chargé du commerce extérieur et de nombreuses autres tâches. À l'époque, le groupe de Sevchenko avait acheté des appartements rue Majakowska. Ils voulaient les transformer en bureaux, ce qui était pratiquement impossible. C'est devenu possible grâce à la signature de Vladimir Poutine autorisant cette dérogation. Peu de temps après, celui-ci a acheté un terrain en bordure du lac Komsomoletz, en Carélie, pour faire construire une datcha.

– Où a-t-il trouvé l'argent ?

Leonid Chevrikov sourit enjoignant ses grandes mains.

– Poutine était revenu d'Allemagne de l'Est avec quelques économies. Là-bas, il gagnait environ 1500 dollars par mois. À l'époque, c'était beaucoup d'argent. En Russie, les salaires étaient de 200 roubles, au cours officiel, 800 dollars. Personne ne savait ce que

c'était que l'argent. Nous étions encore dans le communisme. Mais ce qu'il avait épargné n'était pas assez pour construire une datcha... Donc, l'argent venait d'ailleurs.

Il regarda soudain sa grosse montre épaisse de près d'un centimètre.

– Ma femme va s'inquiéter. Je vais vous rapprocher du métro.

Ils repartirent.

– Il y a une autre personne qu'il faudrait retrouver, dit soudain Chevrnikov. C'était la plus proche collaboratrice de Vladimir Poutine, à la mairie de Saint-Petersbourg, Larissa Nester. Il avait une totale confiance en elle. On m'a dit qu'il l'utilisait chaque fois qu'il y avait des versements à faire en liquide. Elle a travaillé avec lui de 1992 à 1996.

– Elle travaille toujours à la mairie ?

– Non, elle a pris sa retraite, mais je devrais pouvoir la retrouver par la mairie. Elle touche sûrement une pension. Je verrai cela quand j'irai à Saint-Petersbourg.

Ils avaient rejoint Leningradski Prospekt. Leonid Chevrnikov s'arrêta au bord du trottoir.

– Quand vais-je vous revoir ? demanda Malko.

– Dès que j'ai du nouveau, je vous appelle. Pour prendre de vos nouvelles. Nous nous retrouverons au *Leningradski rinog* comme aujourd'hui. *Karacho* ?

– *Karacho*, fit Malko en écho.

Le Russe lui broya les phalanges. Dans cette petite voiture, il semblait encore plus imposant. Malko descendit et s'éloigna en direction du métro, résistant à l'envie de se retourner. Même si on les avait suivis, il ne s'en rendrait pas compte. Les gens du FSB étaient des professionnels qui avaient souvent piégé les *case-officers* de la CIA contactant leurs « sources ».

Or, rien qu'à la façon dont il était habillé, on repérait en lui un étranger. Il pria pour que Leonid Chevrakov ait pris, lui aussi, toutes les précautions nécessaires pour ne pas être suivi.

La seule chance de réussir cette mission était de parvenir à ne pas alerter les hommes chargés de la protection de Vladimir Poutine. Sinon, il avait très peu de chances de quitter Moscou autrement que dans un cercueil.

1. Bien.

CHAPITRE VI

Malko pénétra dans le « yellow submarine » et un jeune agent de la CIA referma la porte derrière lui. Le « yellow submarine » était une survivance de la guerre froide, à l'époque où l'obsession des Américains de la CIA à Moscou était de ne pas être écoutés par les Soviétiques. Il faut dire que ceux-ci avaient tout essayé : truffer les murs de micros, introduire des micro-émetteurs dans les machines à écrire importées des États-Unis par l'ambassade, soudoyer des Marines, grâce à de pulpeuses « hirondelles ». Les équipes de la CIA avaient développé une véritable paranoïa. Le cinquième étage, qui leur était réservé, était défendu comme Fort-Knox. Trois portes blindées successives, avec des codes digitaux à compteur qui enregistraient le nombre d'entrées, des caméras partout et surtout, le « yellow submarine », une boîte métallique de 30 m², sur coussin d'air, sans aucun appareil électronique susceptible d'avoir été « infecté ». L'ameublement était réduit au strict minimum : une table, quelques chaises et un téléphone hyper sécurisé.

Malko composa directement le numéro direct de Frank Capistrano et bascula sur sa secrétaire. Le *Special Advisor* terminait un meeting dans l'*Oval Room*. Malko décida d'attendre et quelques instants plus tard, la voix rocailleuse de Frank Capistrano fit vibrer ses tympans, aussi nette que s'il avait été dans la pièce voisine.

– Alors, vous êtes sous la neige ? Quelles nouvelles ?

– Il n'y a pas de neige, répondit Malko, mais j'ai établi le contact avec la personne désignée.

Même dans cet environnement hyper protégé, on restait prudent.

– *Well done* ! Approuva Frank Capistrano. C'est positif ?

– Très.

Il résuma avec précision ses rencontres avec Leonid Chevrikov, détaillant ensuite ses exigences, puis les éléments déjà communiqués à Malko. Frank Capistrano n'hésita pas une seconde.

– Ses demandes me semblent parfaitement justifiées, dit-il. Je vais

immédiatement mettre en place ce qu'il a demandé. Sous la forme d'une ligne budgétaire noyée dans d'autres dépenses de sécurité. C'est ainsi que nous subvenons aux besoins des défecteurs. Cette ligne est reconduite automatiquement d'année en année, sur instructions venant d'ici. Le mémo la justifiant sera mis à l'abri dans mon coffre, au cas où... Vous allez me communiquer les coordonnées du jeune homme. Quand vous reverrez notre ami, dites-lui qu'il n'a plus à se faire de souci pour les études de son fils. Il va très vite recevoir les coordonnées d'un compte à son nom sur lequel il pourra tirer jusqu'à la fin de ses études.

– Je le lui ferai savoir dès que possible.

– Précisez bien, insista Frank Capistrano, que, même si nous disparaissions tous les trois dans les quarante-huit heures, ce sera irréversible. Notre ami va prendre des risques incroyables. *He deserves it* 2. Et ce n'est qu'une goutte d'eau par rapport à ce qu'il peut apporter.

– Heureusement que vous êtes là, remarqua Malko. Je ne me suis engagé qu'à cause de vous...

Frank Capistrano eut un soupir qui parut si proche à Malko qu'il crut en percevoir le souffle.

– Merci ! fit-il. Je ne fais que mon job. Tenez-moi au courant et faites attention.

Malko ressortit du « yellow submarine » ragaillard. Heureusement qu'il y avait dans le Renseignement des gens comme Frank Capistrano, avec une parole et les moyens de la tenir. Il n'avait plus qu'à attendre que Leonid Chevrikov se manifeste à nouveau. En attendant, il allait tisser sa couverture en essayant d'entrer en contact avec les Tchétchènes dont la liste lui avait été fournie par la CIA. Si le FSB le surveillait, cela pourrait les rassurer.



Malko émergea de la station de métro Kalushkaya après quarante minutes de trajet. Il se trouvait au sud-ouest de Moscou, entre le Koltso et le MK 3, dans un quartier neuf composé essentiellement de barres d'immeubles de quinze étages, construits dans les années 1950 et tombant en ruines. C'est là qu'était censé habiter un activiste tchétchène depuis longtemps évaporé.

Malko longea une rangée de « kiosques » offrant divers produits, alignés devant la façade lépreuse de béton gris, et qui tenaient lieu de magasins. Ici, il n'y avait pas de code aux portes d'entrée et uniquement des voitures de marques russes dans les parkings. Il trouva l'entrée qu'il cherchait et pénétra dans un hall crasseux qui sentait le chou aigre. Une rangée de boîtes aux lettres bleues n'offrait que des numéros d'appartement. Heureusement, il savait où il allait. Le vieil ascenseur grinçant le hissa jusqu'au douzième étage. Le cuir des portes traditionnellement matelassées partait en lambeaux. L'escalier était d'une saleté repoussante. Il sonna à la porte 624.

– Sto 4 ? demanda une voix de femme à travers la porte.

– Je cherche Andrei Doudaïev, cria Malko en russe, à travers le battant.

– Il a été arrêté il y a deux mois, ce salaud de Tchétchène, répliqua la voix de femme.

Malko allait partir quand la porte s'ouvrit sur une *babouchka* aux cheveux gris et au nez en trompette, avec des petits yeux gris pleins de méchanceté. Elle examina Malko avec méfiance et, constatant qu'il n'avait pas le type caucasien, lui jeta :

– Qu'est-ce que vous lui vouliez, à Doudaïev ?

– Il me devait de l'argent, improvisa Malko. Pour une voiture.

La *babouchka* le toisa, méprisante.

– Vous ne le reverrez jamais, votre argent ! Doudaïev est à Lefortovo. Il a participé à l'affaire du Nord-Ost 5. J'espère qu'il vont le fusiller. On devrait tous les tuer, ces Tchétchènes de malheur.

Malko préféra ne pas lui demander comment elle avait récupéré l'appartement et prit congé poliment.

En tout cas, la liste fournie par la CIA était bonne... Il redescendit, fuyant l'odeur persistante de chou aigre, et marcha jusqu'à ce qu'un jeune homme au volant d'une Subaru s'arrête à sa hauteur et accepte de le ramener au *Kempinski* pour 200 roubles. Tandis qu'ils se traînaient dans les embouteillages, Malko eut soudain une idée. Alexandra Portanski, la femme du peintre, répondit tout de suite à son coup de fil.

– Je voudrais vous demander un petit service, demanda Malko. Quand pourrais-je vous voir ?

- Venez dîner ce soir, proposa-t-elle. Mais avant, je voudrais vous montrer les tableaux de mon mari. Lui, il n'osera pas.
- Avec plaisir, accepta Malko.
- Je viens vous prendre à l'hôtel, à six heures.



Malko, installé dans un des fauteuils du hall du *Kempinski*, guettait Alexandra. Au *Kempinski*, il fallait la carte magnétique des chambres pour mettre en route l'ascenseur. Il vit soudain une grande blonde jaillir de la porte tournante. Sculpturale, le portable collé à l'oreille, en veste de fourrure s'ouvrant sur un haut blanc moulant assorti à une jupe ultracourte blanche, comme ses bottes. Entre les deux, on apercevait des collants ou des bas noirs.

Elle passa près de Malko, téléphonant toujours, jeta un oeil au café *Kranzler* et s'engagea dans l'escalier menant au bar du premier. Malko fut frappé par ses yeux d'un bleu cobalt incroyable. Il la suivit du regard. Sûrement une pute, mais une belle.

Cinq minutes plus tard, Alexandra Portanski apparut à son tour, silhouette toute frêle, serrée dans un manteau de lainage bleu, avec les inévitables bottes, la tête nue, les cheveux nattés. Malko vint à sa rencontre.

- Vous voulez boire quelque chose ?
- Oh non, nous n'avons pas le temps ! fit-elle. Je voudrais vous montrer les tableaux, à l'atelier de mon mari.
- *Dobre. Davai.*

Il la suivit jusqu'à la petite Jigouli verdâtre, encombrée d'un incroyable bric-à-brac à l'arrière, et ils repartirent, repassant la Moskova. Alexandra Portanski conduisait avec application, n'oubliant jamais de mettre son clignotant. Nettement plus réservée qu'à leur première rencontre. Ils s'arrêtèrent devant un vieil immeuble de deux étages, non loin de Petrovski Bulvar. La jeune femme ouvrit une porte en bois surmontée d'un haut-parleur. Un escalier de bois commençait juste derrière, menant à deux pièces en désordre avec des dizaines de tableaux entassés le long des murs. Alexandra désigna à Malko un canapé défoncé qui semblait avoir été ramassé dans une décharge publique.

– Asseyez-vous là, je vais vous montrer les tableaux de mon mari.

Elle ôta son manteau. Elle portait la même robe boutonnée de haut en bas, ajustée comme un gant, et Malko réprima une flambée de désir.

Une par une, elle lui présenta les toiles. Un style curieux, un peu fantastique, des femmes torturées, déformées, mais de belles couleurs.

– Vous aimez ? demanda-t-elle.

– Beaucoup ! assura Malko. Je voudrais même en acheter quelques-uns.

Alexandra battit des mains.

– Oh, c'est merveilleux ! Lesquels ?

Malko en choisit cinq qu'elle déposa devant lui. Comme il se levait pour les admirer de plus près, elle se jeta dans ses bras comme une enfant. Malko ne put s'empêcher de refermer les bras sur elle et il sentit aussitôt la jeune femme presser son ventre contre le sien. Pour cesser très vite, rougissante, désignant du doigt une très belle icône pendue au mur.

– C'est péché ! dit-elle. Elle nous regarde. Et puis, l'autre soir, j'avais trop bu de vodka.

Même réticente, elle était fichtrement appétissante. Il lui effleura la poitrine et elle rougit encore plus, puis lui prit la main et la posa sur son sein gauche, à la hauteur du cœur.

– Vous sentez comme mon cœur bat ! Il ne faut pas me donner envie. Il y a longtemps que je n'ai pas fait l'amour. Alexei ne pense qu'à peindre et à boire de la vodka. Après, il a envie mais il ne peut pas.

Malko l'aurait bien culbutée sur le vieux canapé mais elle demanda :

– Vous m'avez parlé d'un service que je pouvais vous rendre. Qu'est-ce que c'est ?

Prudemment, elle s'était écartée de lui, mais son regard dérapa quand même sur Malko dont le sexe tendu ne pouvait pas être ignoré. Il se dit qu'Alexandra Portanski ne perdait rien pour attendre, mais que le travail passait avant le plaisir.

– Je cherche à retrouver une femme qui habite Saint-Pétersbourg, explique-t-il.

Alexandra eut une grimace comique.

– Une femme ! Elle est belle ?

– Elle a sûrement plus de soixante ans, précisa Malko. C'est un de ses parents qui habite Londres qui veut la retrouver. Tout ce qu'il sait, c'est qu'elle a travaillé à la mairie de Saint-Pétersbourg.

– Vous connaissez son nom ?

– Bien sûr. Larissa Nester. Vous pourriez téléphoner là-bas ? Si je le fais, moi, ils vont se méfier d'un étranger. Vous savez comment sont les Russes...

– Mais vous parlez très bien.

– Pas comme un Russe...

Elle opina de ses nattes blondes.

– *Dobre*. Vous me donnerez le numéro de la mairie. J'appellerai demain. Venez, on va acheter du vin. Alexei adore ça. Et il sera si content pour les tableaux.

Malko l'aida à remettre son manteau et elle se retourna pour un baiser bref mais passionné.



Malko avait la tête lourde. Entre le vin et la vodka, la soirée avait été dure. Alexei Portanski, lorsqu'il lui avait appris son intention de lui acheter des tableaux, l'avait embrassé trois fois - à la russe - et étreint contre son cœur. Sous l'œil attendri de son épouse qui se trouvait dans la même position quelques heures plus tôt. Cette fois, elle n'avait pas proposé de raccompagner Malko et il avait pris un « taxi ». Le hall du *Kempinski* était désert, mais de la musique filtrait du premier. Il n'avait pas sommeil et décida d'aller voir. Le bar était plein et le pianiste avait du mal à se faire entendre. Malko était sur le point de s'en aller quand un bras émergea d'un fauteuil et s'agita dans sa direction. Il reconnut dans la pénombre la blonde aperçue la veille quand il attendait Alexandra. Elle se trouvait au milieu d'un groupe de mafieux patibulaires, en compagnie d'une autre fille, en face d'une table couverte de verres et de bouteilles. Surtout du whisky Defender, plus « tendance » que la vodka chez les Russes. Poliment, Malko lui rendit son salut et s'éloigna en direction des ascenseurs.

Quelques instants plus tard, la blonde aux yeux cobalt surgit, traînant un homme des bois au visage plat et à la carrure de bûcheron,

visiblement ivre mort. Le regard vitreux, il titubait, accroché à sa conquête. De près, celle-ci était véritablement sublime. Un visage aux hautes pommettes, avec ce regard profond comme seules les Russes peuvent en avoir. Sans parler d'une bouche magnifique. Une bête de sexe.

– Où est ta clef, Igor ? demanda-t-elle.

Le dénommé Igor grogna et entreprit de fouiller ses poches. En vain. Elle s'y mit aussi, avec un sourire complice pour Malko. Sans plus de succès. L'ascenseur était là. Malko s'y engouffra et la blonde poussa Igor dans la cabine.

Malko venait de passer sa carte dans la fente et d'appuyer sur le bouton du cinquième. La blonde soupira.

– *Spassiba, spassiba bolchoi*. On va au cinquième aussi.

Igor, tassé contre la paroi, éructa et caressa machinalement les fesses de sa cavalière. Ils étaient arrivés. Dans le long couloir, Igor fouilla encore ses poches et sortit enfin sa carte magnétique avec un grognement de joie.

– *Davai ! Davai !* grogna la blonde en le poussant.

Malko les vit s'engouffrer dans une chambre, un peu plus loin.



Il n'y a rien de pire que l'angoisse. Malko regardait le Kremlin à travers la baie de la *breakfast room*. Étreint par l'anxiété. Pourtant, en apparence, tout se passait bien. Il allait encore partir à la « chasse » aux Tchétchènes, puis se rendre à l'ambassade pour y récupérer le numéro de la mairie de Saint-Pétersbourg. Et surtout, attendre que Leonid Chevrkov se manifeste. Il faisait toujours beau, mais la météo annonçait de la neige.

Il sursauta. Une silhouette venait de se matérialiser devant lui. La blonde aux yeux cobalt. Toujours en jupe, bottes blanches et collants noirs, plus sexy que jamais, même à l'heure du petit déjeuner. Elle adressa à Malko un sourire à réduire en cendres une icône et demanda :

– Je peux m'asseoir avec vous ?

– Pourquoi pas ! dit Malko.

Elle se glissa en face de lui. À la lumière, le bleu de ses yeux

ressortait encore plus. Elle était *vraiment* très belle, avec un regard vif, pas l'habituelle expression dure et absente des putes.

– Votre ami n'est pas là ? demanda poliment Malko.

La blonde lui adressa un sourire carnassier.

– Igor ? Il est reparti pour le Kazakhstan. Hier soir, il était tellement souï qu'il ne m'a pas touchée. À propos, je m'appelle Irina. Et vous ?

– Malko.

– Vous n'êtes pas russe ?

– Non. Autrichien.

– Vous parlez bien. Votre mère est russe ?

– Non. J'ai appris.

– Qu'est-ce que vous faites à Moscou ?

– De l'immobilier. Pour un fonds d'investissement.

Irina eut un hochement de tête entendu.

– L'immobilier, ici, c'est dangereux... Vous restez longtemps ?

– Je ne sais pas encore.

Elle se leva pour aller au buffet et il la suivit des yeux. La croupe cambrée était aussi appétissante que le devant et le contraste entre les bas noirs et les bottes blanches plutôt réussi. Irina revint avec assez de nourriture pour rassasier un ours affamé et, tout en mangeant, entreprit de raconter sa vie à Malko, un peu surpris.

– J'habitais Krasnoïarsk, expliqua-t-elle. Un trou perdu en Sibérie, au carrefour de l'Ienisseï et du Transsibérien. L'Ienisseï ne mène nulle part. Alors, un jour, j'ai pris le Transsibérien pour Moscou.

Elle avala un gros morceau de hareng et risqua sur Malko son regard bleu cobalt, avant d'enchaîner :

– Vous êtes seul à Moscou ?

– Oui.

– Je vous plais ?

Malko fut surpris par la brutalité de la question et s'en sortit par une pirouette. On arrivait aux choses sérieuses.

– Je ne pense qu'il y ait beaucoup d'hommes à qui vous ne plaisiez pas... Pourquoi me posez-vous cette question ?

Irina, son assiette vidée, se pencha en avant.

– *Dobre*. Igor a payé la chambre jusqu'à après-demain, il a été obligé de repartir plus vite que prévu. Cela me plaît de rester ici. Si vous voulez m'emmener dîner, vous promener, cela me fera plaisir, et cela ne vous coûtera pas un kopeck...

Malko scruta les grands yeux cobalt.

– Vous n'avez pas mieux à faire ? demanda-t-il ; ce ne sont pas les clients potentiels qui manquent, dans cet hôtel.

Irina eut un soupir qui gonfla encore plus sa magnifique poitrine qui, elle, ne venait pas de Sibérie.

– *Da, pravda* 6. Mais j'ai envie d'une récréation. Je vous ai repéré hier. Vous n'avez pas l'air d'un *niekulturny* 7 comme ce porc d'Igor. Vous connaissez sûrement des choses. Si vous n'avez pas envie de baiser, je m'en moque. Mais, par exemple, ce soir j'aimerais que vous m'emmeniez dîner au *Café Pouchkine*. Je n'y suis jamais allé depuis que je suis à Moscou.

Malko ne répondit pas immédiatement à cette proposition inattendue.

– D'accord, dit-il finalement. Je vais réserver.

Une soirée avec une telle bombe, ça ne pouvait pas être désagréable. Même s'il ne la touchait pas.

– Quel est votre numéro de chambre ? demanda Irina.

– 512.

– Je serai là à huit heures.

Elle se glissa hors du bar avec un déhanchement sensuel et s'éloigna. Malko la regarda s'éloigner, pensif. Une splendide prédatrice. Pourquoi avait-elle jeté son dévolu sur lui ? Tout à coup, il réalisa d'où venait son angoisse. Son sixième sens hurlait silencieusement au fond de sa conscience, lui disant qu'il était en danger. Le manège de la somptueuse Irina lui rappelait les « hirondelles » du KGB qui « tamponnaient » systématiquement les businessmen occidentaux. Brutalement, il fut certain que la pute sibérienne l'avait dragué en sachant qui il était. Il la revit franchissant la porte tournante, arrivant au *Kempinski* juste après lui. Comme si elle était descendue d'un véhicule attendant devant l'hôtel. Igor, l'ivrogne, pouvait très bien être un figurant.

Soudain, l'attrance qu'il éprouvait à son égard s'évanouit. Comme les créatures de rêve qui, dans les films d'horreur, se transforment en vampires sous vos yeux. C'était évident : le FSB venait de lui coller une « contrôlease ». Il se reversa du café, cherchant à se rassurer. Cela n'était pas forcément alarmant : une simple mesure de routine. Après tout, le FSB connaissait son statut de chef de mission à la CIA, et les Russes étaient toujours aussi paranos. Hélas, cela pouvait également être lié au dossier Poutine. Si c'était le cas, il réalisa qu'il devait, coûte que coûte, prévenir Leonid Chevrnikov. Qu'il « démonte » sur-le-champ. Une question de vie ou de mort.

Il remonta dans sa chambre, hésitant sur la conduite à tenir. Si l'ex-KGB était déjà surveillé, en l'appelant, il ne ferait que l'enfoncer davantage. Après avoir mûrement réfléchi, il décida de l'appeler là où il l'avait joint la première fois : à son bureau de NTV. Le prétexte était tout trouvé. Une invitation au Bolchoï pour une représentation exceptionnelle de ballets. Il venait de voir l'annonce dans le *Moscow Times*.

Une secrétaire lui répondit.

– Leonid Georgievitch n'est pas là, annonça-t-elle. Puis-je prendre un message ?

Malko expliqua qu'il voulait inviter le Russe au Bolchoï le soir même, et demanda à être rappelé avant la fin de la journée, laissant, en plus de celui de l'hôtel, le numéro de son portable. Ensuite, il enfila son manteau et descendit acheter les places pour le Bolchoï. Il ne fallait rien laisser au hasard, s'il était sous surveillance.



Bizarrement, depuis quelque temps, la place Rouge était fermée au public par des barrières surveillées par des miliciens. Les vendeurs de chapkas, de matriochkas et autres produits folkloriques avaient dû se replier devant le Goum, face au Musée historique, devant lequel des figurants déguisés en cosaques d'opérette se faisaient photographier avec les rares touristes. Malko acheta les *Izvestia* à un kiosque, puis reprit à pied le chemin de l'hôtel. Enfonçant sa main dans sa poche, il eut la surprise de ne pas sentir les pièces qu'il venait d'y mettre. Étonné, il explora le fond de sa poche et découvrit sous ses doigts un trou assez large pour laisser passer des pièces. Ce qui éveilla immédiatement sa suspicion : il mettait souvent les mains dans ses poches et aurait remarqué un trou aussi important. De plus, la fidèle Ilse, à Liezen, vérifiait tous ses vêtements avant chaque départ en

voyage. Intrigué, il entra dans le Goum et gagna les toilettes. Enfermé dans une cabine, il ôta son manteau de vigogne et examina attentivement la poche, découvrant aussitôt que le fond avait été ouvert, d'une coupure franche, comme au rasoir... Tâtant toute la doublure du manteau, il sentit très vite sous ses doigts plusieurs objets tombés au fond. Les pièces, bien sûr, puis un objet oblong de la longueur et de l'épaisseur d'un doigt. Agrandissant volontairement le trou de la poche, il réussit à le récupérer et son pouls sauta au plafond.

C'était un sachet en plastique transparent rempli d'une poudre blanche avec des reflets roses. Avec les dents, il l'éventra à un bout, plaça un peu de poudre sur son index et lécha. Le goût amer et caractéristique lui envoya une giclée d'adrénaline à lui faire exploser les artères.

C'était de l'héroïne.

Il y en avait au moins cinquante grammes. En Russie, cela valait trois ans de camp à régime sévère, que vous soyez étranger ou russe.

Il déchira le sachet, faisant tomber la poudre dans la cuvette des waters, puis le plastique, et tira la chasse. Ce fut seulement quand l'eau fut redevenue claire qu'il sentit les battements de son cœur se calmer. Il remit son manteau et ressortit, s'attendant presque à être arrêté sur-le-champ. Mais il ne vit que quelques rares clients arpentant la courative. Il se remit en marche, le cerveau en ébullition. Certain que, la veille au soir, sa poche n'était pas trouée. Son manteau n'était resté dans sa chambre qu'à un seul moment : lorsqu'il prenait le *breakfast* en compagnie de la pulpeuse Irina. Laquelle devait avoir pour objectif de le « fixer », tandis qu'on piégeait son manteau. Cette manip' signifiait une chose : le FSB avait décidé de le neutraliser. D'où l'irruption d'Irina dans sa vie et cette provocation, sûrement destinée à le mettre hors circuit.

Pas rassurant. Seule consolation : son coup de fil à Leonid Chevrnikov n'avait joué aucun rôle dans la manip'. Il ressortait du Goum, passant devant la boutique La Perla, lorsque son portable sonna.

– *Gospodine Linge ?*

C'était la voix de la secrétaire de Leonid Chevrnikov.

– *Da*, répondit Malko.

– Je suis Dimitrova, vous m'avez parlé ce matin. J'ai pu joindre Leonid Chevrnikov. Il vous remercie pour votre invitation au Bolchoï et vous donne rendez-vous à six heures pour manger quelque chose.

Vous connaissez le parc des Statues, à côté de la Maison des Artistes, en face de Gorki Park ?

– Oui, je vois, dit Malko. J’y serai.

La communication fut coupée. Il hâta le pas, cinglé par le vent glacial qui faisait claquer les oriflammes du pont Moskvoreki. Tout cela sentait extrêmement mauvais. La solution sage consistait à prendre un taxi et à se réfugier à l’ambassade américaine, le seul endroit de Moscou où il serait en sécurité. Mais, dans ce cas, il ne saurait jamais ce qui était arrivé à Leonid Chevrikov. L’idée l’effleura que ce dernier pouvait avoir été retourné par le FSB, puis il écarta cette éventualité déplaisante. Le rendez-vous du parc des Statues lui semblait de plus en plus étrange. Mais il ne pouvait pas ne pas s’y rendre. Il dégringola l’escalier de pierre menant à Baltchouk Ulitza et sauta dans un taxi qui attendait devant le *Kempinski*.

– Novinski Bulvar, lança-t-il au chauffeur. *Amerikanski posolstro* 8

Il n’avait pas l’intention de se réfugier dans la légation, mais avant d’aller à cet inquiétant rendez-vous, il tenait à alerter la CIA. Qu’elle ait au moins une idée de son sort s’il disparaissait.



Le parc des Statues abritait jadis les dernières créations des sculpteurs contemporains, égayées au milieu de pelouses, en bordure de la Moskova, juste en face de l’immense Gorki Park. Dominé par un hôtel sinistre, le *Président*, jadis réservé aux apparatchiks de province. Depuis 1991, le parc servait de dépotoir pour les diverses statues retirées de différents lieux de Moscou pour cause de fin de l’Union soviétique. Un Lénine de marbre blanc au nez cassé côtoyait un majestueux Maxime Gorki de quatre mètres de haut en bronze verdâtre, et Swerdlosk, l’homme qui avait donné l’ordre d’assassiner la famille impériale et le dernier tsar, trônait au milieu d’une pelouse gelée comme un sinistre épouvantail.

Malko, entré par la porte du quai Krimskaya, avançait avec précaution dans les allées encore verglacées. Le parc était désert, à part quelques femmes poussant des landaus. Il atteignit la zone où se trouvaient les anciennes idoles du communisme et aperçut un peu plus loin sur sa gauche l’immense statue de Félix Dzerjinski, qui trônait jadis face au quartier général du KGB. Plus de huit mètres de haut avec le socle, fondue jadis dans l’acier des canons allemands. Dans l’allée qui longeait la statue, il y avait un banc, occupé par un homme que Malko aperçut de dos. Son poulx grimpa à toute vitesse en

reconnaissant le feutre caractéristique de l'ancien officier du KGB.

L'angoisse tempéra tout de suite la joie de le voir là. Il faisait quand même très froid et c'était une curieuse idée de s'installer ainsi, sans bouger, en plein air. L'estomac noué, il hâta le pas et appela :

– Leonid.

L'homme assit sur le banc ne réagit pas. Les mains dans les poches de sa veste de cuir, il semblait assoupi, le chapeau sur les yeux.

Malko arriva en face de lui et s'arrêta, regardant alentour. Personne. Mais on pouvait très bien l'observer des fenêtres de l'*Hôtel Président*. Il devait absolument avoir une attitude *normale*.

En trois enjambées, il atteignit le banc et repoussa le feutre en arrière. L'ex-officier du KGB semblait dormir, le menton sur la poitrine, les yeux clos. Il ne répondit pas à l'appel de Malko. Celui-ci s'approcha encore et posa la main sur son visage : il était glacé, ce qui n'avait rien d'étonnant, étant donné la température. Il examina attentivement Leonid Chevrikov et vit que sa poitrine se soulevait imperceptiblement...

Il était vivant.

Cependant, il eut beau l'appeler, le secouer, il n'obtint aucune réaction. Il comprit : le Russe était drogué. Il glissa lentement sur le côté et son chapeau tomba à terre. Désormais, Malko n'avait plus aucun doute : pour une raison qu'il ne connaîtrait peut-être jamais, le FSB ou une autre agence de sécurité russe avait détecté sa mission et lui avait tendu un piège. Il fixa la façade du *Président*. Un *sniper* du KGB était peut-être en train de le mettre en joue. Il se força à rester droit, face au danger. En se tournant, son regard tomba sur la statue de Félix Dzerjinski, juste en face du banc et il fut *certain* que tout avait été soigneusement mis en scène.

Quel meilleur clin d'œil macabre que cette proximité du fondateur de la Tchéka ?

Que faire ? Il ne pouvait abandonner Leonid Chevrikov qui vivait encore. Encore moins le transporter, seul. Pendant qu'il réfléchissait, il aperçut soudain des hommes qui s'approchaient par les trois allées convergeant vers l'endroit où il se trouvait. Une douzaine en tout, en veste ou manteau de cuir.

Il demeura cloué sur place. Cette fois, c'était la fin.

1. Bien joué !
2. Il le mérite.
3. Périphérique extérieur.
4. Qu'est-ce que c'est ?
5. Prise d'otages par un commando tchétchène d'un théâtre moscovite, le Nord-Ost.
6. Oui, c'est vrai.
7. Inculte.
8. Ambassade américaine.

CHAPITRE VII

Cinq hommes se jetèrent en même temps sur Malko. Deux saisirent les revers de son manteau et l'en dépouillèrent violemment. Un autre, passé derrière lui, lui immobilisa la tête avec une clef de judo. Les autres maintinrent ses jambes et lui relevèrent ensuite les bras en arrière, dans la position des « ailes de poulet », vieille méthode du KGB. Sans un mot, calmement, avec une brutalité calculée.

– Qu'est-ce que c'est ? Qui êtes-vous ? demanda Malko en anglais.

On le jeta sur le banc, à côté du corps inanimé de Leonid Chevrikov, tandis que d'autres policiers du FSB palpaient fiévreusement son manteau. Ce fut sa première petite joie, devant leurs expressions dépitées. Il leur fallut cinq bonnes minutes pour vérifier qu'il n'y avait absolument rien dans les poches et la doublure du manteau. Ils se redressèrent et deux d'entre eux eurent un bref conciliabule avant de se planter devant lui. Le plus âgé brandit brièvement sous son nez une carte rouge avec le blason du FSB et demanda en russe :

– Que faites-vous ici ?

Comme Malko ne répondait pas, il continua d'un ton furibond.

– Ne faites pas l'imbécile, *gospodine* Linge, nous savons très bien qui vous êtes et que vous parlez notre langue...

Un autre agent était en train de fouiller son porte-cartes et il s'approcha de son chef, tenant entre ses doigts celle du colonel Boris Piotrovski, le patron du FSB de Moscou. Malko sauta sur l'occasion.

– Je vous prie de contacter immédiatement le colonel Piotrovski, dit-il, qui est mon *kricha* à Moscou. Afin de dissiper ce malentendu.

Il avait volontairement employé le mot argotique signifiant « protection » et vit flotter le regard de celui qui menait l'opération. Ce qui le rassura : ces hommes ne dépendaient pas du responsable qu'il avait rencontré avec le chef de poste de la CIA. Leur opération dérapait. Ils n'avaient rien trouvé de compromettant sur Malko et, maintenant, celui-ci prétendait être sous la protection du FSB de Moscou... Nouveau conciliabule, à l'écart. Puis le chef revint et lança sèchement :

– Nous vous emmenons à la Loubianka.

C'est-à-dire au siège du FSB fédéral.

Un des hommes lui jeta son manteau qu'il remit. Il grelottait.

– Et lui ? demanda-t-il en désignant Leonid Chevrikov. On ne peut pas le laisser là.

Le chef jeta un regard méprisant à Leonid Chevrikov et dit sèchement :

– Nous n'avons pas d'instructions le concernant. C'est un drogué, un déchet.

– C'était *aussi* un brillant officier du Premier Directorate de chez *vous*, répliqua Malko, glacial. Je ne l'abandonnerai pas ici pour qu'il meure de froid.

Sans attendre, il prit son portable et appela le concierge du *Kempinski*, expliquant qu'il avait besoin d'une ambulance pour un ami victime d'un malaise. On lui donna le numéro de l'American Médical Center. Là, cela se passa très vite. Il expliqua la situation au permanencier et demanda une ambulance dans les plus brefs délais.

Les hommes, autour de lui, écoutaient en trépignant. Finalement, ils l'entraînèrent sans ménagement. Il eut quand même le temps de donner son numéro de carte American Express et son interlocuteur lui assura que Leonid Chevrikov serait secouru dans le quart d'heure suivant.

Cinq minutes plus tard, on le poussait dans une vieille Volga stationnée quai Krimskaya, qui démarra aussitôt.



Le colonel Boris Piotrovski dégoulinait d'amabilité. Il retint la main de Malko dans la sienne si longtemps que ce dernier eut l'impression qu'il voulait la lui voler...

– *Gospodine* Linge, assura-t-il, il s'agit d'une stupide erreur ! Les hommes qui vous ont interpellé n'appartiennent pas à mon service.

– Ils avaient pourtant des cartes du FSB, rétorqua Malko, et ils semblaient très bien me connaître.

– Ils appartiennent au FSB fédéral, expliqua le colonel Piotrovski. Leur enquête ne vous concernait pas au départ mais quand votre nom est apparu, ils se sont renseignés, évidemment. Le temps de me

prévenir par la voie hiérarchique, ils ont été obligés de vous garder dans leurs locaux.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling : huit heures dix. Il était resté presque deux heures dans une pièce vide, après qu'on lui eut vidé les poches. Ensuite, sans un mot d'explication, on l'avait remis dans une Volga pour le conduire au FSB-Moscou, à une centaine de mètres de là. Où le colonel Piotrovski l'avait accueilli, visiblement très embarrassé.

– Puis-je savoir ce qui s'est passé ? demanda Malko.

– Bien sûr, fit le chef du FSB-Moscou. Un regrettable concours de circonstances. Bien sûr, ce service ignorait que nous étions en contact. Voulez-vous un peu de thé ?

– Avec plaisir, dit Malko. Et dites-moi donc pourquoi j'ai été interpellé avec cette brutalité.

– C'est une triste histoire, soupira le colonel Piotrovski. L'homme qui se trouvait sur ce banc a été un élément brillant du Premier Directorate, en poste à Washington.

– Je sais, coupa Malko. Je lui avais téléphoné dès mon arrivée pour lui donner des nouvelles d'un de ses amis américains. Nous devions aller au Bolchoï ce soir.

– Leonid Chevrikov a mal tourné depuis, affirma d'une voix pleine de tristesse le colonel du FSB. Il ne s'est jamais remis de son départ controversé du KGB, même si on lui a rendu sa pension. Il s'est mis à boire et, ensuite, à se droguer. Il était surveillé pour cela. Mes estimés collègues du FSB avaient eu un tuyau selon lequel il devait rencontrer dans ce parc son fournisseur de drogue. Ils vous ont pris pour lui...

– Je comprends, fit Malko. C'est en effet une triste histoire. J'espère qu'il s'en tirera. C'était seulement la seconde fois que je le voyais. Je ne connais rien de sa vie.

Trois des téléphones se mirent à sonner en même temps et le colonel Piotrovski sursauta. Malko profita de ce break pour se lever.

– Puis-je prendre congé ? demanda-t-il. Continuer mes recherches sur les Tchétchènes ?

Déjà au téléphone, l'officier du FSB lui écrasa de nouveau les phalanges.

– *Dosvidanya, gospodine* Linge. Et acceptez mes excuses.

Malko se retrouva rue Loubianka, avec des sentiments mitigés. L'air

glacé qu'il respira lui sembla délicieux. Il aurait pu se retrouver dans la salle d'interrogatoire au second étage de la prison de Lefortovo... En même temps, il était furieux et amer. Toute la manip' de la CIA n'avait pas tenu devant les professionnels russes de la sécurité. Il ne croyait pas une seconde au conte de fées raconté par le colonel Piotrovski. Les Russes avaient tout simplement voulu le piéger, après avoir liquidé Leonid Chevrikov. Vladimir Poutine et ses secrets étaient bien protégés.

Il héla une voiture, une Volga comme celle qu'il venait d'emprunter, et se fit conduire à l'American Médical Center.



Le médecin en blouse blanche, stéthoscope autour du cou, surgit d'une chambre, le visage sombre, et fit entrer Malko dans son bureau.

– Je suis le docteur Patrick Matthews, annonça-t-il. C'est vous qui avez téléphoné pour cet homme pris de malaise dans le parc des Statues ?

– Oui, dit Malko. Il a repris connaissance ?

– Non. Et je ne suis pas sûr qu'il s'en sorte, avoua le docteur Matthews.

– Qu'est-ce qu'il a ? demanda Malko, qui connaissait déjà la réponse.

L'Américain lui jeta un coup d'œil bizarre.

– C'est quelqu'un que vous connaissez depuis longtemps ?

– Non, avoua Malko, pourquoi ?

– Il a pris une overdose d'héroïne. Il est dans le coma.

– D'héroïne ! Vous êtes certain ?

– Venez voir vous-même.

Il entraîna Malko dans la chambre où se trouvait l'ex-officier du KGB. Sur un lit, une perfusion dans le bras gauche. Le médecin désigna à Malko plusieurs points rouges sur son bras. Le long d'une veine.

– Voilà. Il s'est piqué plusieurs fois. De sacrées doses. On dirait presque qu'il a voulu se suicider... D'ailleurs, il y a presque réussi. Il avait des problèmes ?

Malko avait l'impression d'avoir des semelles de plomb. Il grillait de crier à ce médecin que ce n'était pas un suicide mais un meurtre. Les hommes du FSB fédéral avaient sciemment drogué l'ex-officier du KGB pour les besoins de leur mise en scène.

– Vous pensez qu'il peut nous entendre ? demanda-t-il.

Le médecin secoua la tête.

– Sûrement pas.

Ainsi, Malko ne pourrait même pas rassurer Leonid Chevrikov sur le sort de son fils, qu'il risquait fort de ne jamais revoir. Ils ressortirent de la chambre et le praticien avertit Malko.

– Cet homme n'avait aucun papier. Je suis obligé de prévenir la Milicija. Je ne peux pas garder un inconnu drogué sans le déclarer. Vous savez son nom, au moins ?

– Oui. Leonid Chevrikov. Il travaille à NTV.

– Bien, je vais les prévenir. Appelez-moi demain matin, voilà ma carte.

Malko sortit du centre médical sonné, le cœur serré. Il ne reverrait jamais Leonid Chevrikov vivant, il en était sûr. Le Russe mériterait d'avoir une étoile noire sur le « Wall of Honor » du hall de la CIA, dédié aux agents tués en mission. Pour l'amour de son fils. Comme un automate, il marcha jusqu'à l'hôtel *Mesdunaya-Rodnaya*, tout proche, et, au bar du rez-de-chaussée, sous le grand coq de bronze, se fit servir une vodka. Puis il ressortit et monta dans un des rares taxis jaunes présents. Maintenant, il savait qu'il ne serait plus inquiété, du moins dans l'immédiat.

Mais il était « grillé », carbonisé même. Il se demanda pourquoi Leonid Chevrikov n'avait pas été assassiné, comme la journaliste. Peut-être que sa qualité d'ancien Kagébiste l'avait partiellement protégé. En cherchant des billets pour payer le taxi, il tomba sur les deux billets du Bolchoï et faillit les jeter. Puis, dans un réflexe d'orgueil, il décida de les utiliser. D'une part pour conforter la fiction de son invitation à Leonid Chevrikov, ce qui le protégerait, s'il y avait encore quelque chose à protéger. Et puis pour ne pas donner à ses adversaires la satisfaction de le voir s'effondrer. Il avait besoin de réfléchir, de voir s'il pouvait élaborer une nouvelle stratégie. Même si la situation paraissait désespérée.

Il s'apprêtait à se faire conduire directement au Bolchoï lorsqu'il se

souvint d'Irina. La pute sibérienne devait théoriquement l'attendre au *Kempinski* pour aller dîner ! Si elle n'était pas là, ce serait une preuve supplémentaire qu'elle était mouillée dans la manip'. À moins qu'elle n'ait pas eu le courage d'attendre. Il était presque neuf heures...



À peine Malko eut-il poussé la porte tournante du *Kempinski* qu'une silhouette jaillit d'un des fauteuils du hall. Irina, moulée dans un long fourreau noir descendant jusqu' à ses bottes et fendu sur le côté, les cheveux cascading sur les épaules, le regard plus bleu que jamais.

– *Bolchemoi !* lança-t-elle. J'ai cru que tu m'avais oubliée ! Moi qui te prenais pour un galant homme ! J'allais partir.

Du coup, elle s'était mise à le tutoyer, à la russe. Malko lui baisa la main.

– J'ai eu un empêchement, expliqua-t-il. Un de mes amis a eu un malaise, j'ai dû le conduire à l'American Médical Center. Et je n'avais pas ton portable.

– Ça ne fait rien, dit-elle. Je te pardonne.

– Pour me faire pardonner, renchérit Malko, je t'emmène au Bolchoï.

Les yeux bleu cobalt étincelèrent.

– Au Bolchoï ! Hurrah ! Je n'y suis jamais allée.

Devant sa joie enfantine, Malko se demanda soudain s'il ne l'avait pas soupçonnée à tort. Cela n'en rendrait la soirée que plus agréable. Il avait besoin de récupérer.



Assis au troisième rang de l'orchestre, Malko n'arrivait pas à s'intéresser au ballet, pourtant excellent. Ils étaient arrivés très en retard, la représentation ayant déjà commencé. Il lorgna le profil parfait d'Irina. Elle était vraiment d'une beauté rare, et fascinée par le spectacle. Se sentant observée, elle tourna la tête vers lui, extasiée, et lui prit la main, soufflant à son oreille :

– C'est merveilleux. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

Elle en avait les larmes aux yeux, ce qui la rendait encore plus éblouissante.

Pourtant, Malko n'arrivait pas à effacer de sa mémoire le visage blafard de Leonid Chevrikov. Sachant qu'il était en grande partie responsable de ce qui était arrivé. Le spectacle terminé, ils fendirent la foule et gagnèrent la sortie. Par confort, il avait pris une limousine de l'hôtel.

– Où allons-nous dîner ? demanda-t-elle.

– Comme prévu, au *Café Pouchkine*, dit Malko.

Le *Café Pouchkine* était bondé mais on les installa au premier étage, dans le décor de bibliothèque, avec l'éclairage aux chandelles. Irina rayonnait. Malko commanda une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, à l'émerveillement de la jeune femme. Il avait failli mourir comme un seigneur, autant vivre comme un seigneur.

Ils trinquèrent.

Silencieusement, Malko porta un toast à Leonid Chevrikov, en train de mourir de son overdose administrée. Irina enroula sa jambe autour de la sienne, sous la table.

– Je suis si heureuse ! fit-elle.

En plus, c'était peut-être vrai. Ils vidèrent la bouteille de Taittinger, arrosant un carré d'agneau convenable. Irina ronronnait comme une chatte amoureuse. Au dessert, elle lui glissa à l'oreille, espiègle :

– Tu me ramènes ?



Avec son sourire dévastateur de salope venue du grand froid, Irina, appuyée au bureau, remonta lentement sa longue robe, découvrant des jambes superbes, puis le triangle noir d'une culotte, dont elle se débarrassa prestement, révélant une fourrure blonde peu fournie. Puis, elle s'approcha de Malko et se frotta contre lui.

– J'ai envie que tu me fasses jouir, dit-elle, mutine.

Elle se hissa sur le bureau, les jambes largement écartées, frottant son sexe blond à l'alpaga de Malko.

Inexplicablement, celui-ci n'éprouvait aucun désir. Sans se démonter, Irina se débarrassa de sa robe et apparut entièrement nue, à l'exception de ses longs bas noirs *stay-up*.

– Caresse-moi, demanda-t-elle à Malko, avec ta main.

Elle gagna le lit et s'y allongea sur le dos. Malko s'exécuta et, très vite, Irina manifesta sa satisfaction. Son bassin montait et descendait de plus en plus vite. Elle poussa sur son poignet pour enfoncer encore plus ses doigts en elle. Il se prit au jeu et s'appliqua. Très vite, Irina se mit à gémir, les yeux fermés, les traits crispés. Une de ses mains se posa sur celle de Malko, comme pour le guider. Son souffle s'accéléra.

Se soulevant comme si elle chevauchait un invisible destrier, elle jouit soudain avec un cri aigu. Puis elle retomba, sa main droite nouée autour du membre toujours endormi de Malko. Sans le moindre commentaire, elle se pencha et le prit dans sa bouche, ne se formalisant pas de son peu de désir. Malko n'arrivait pas à décrocher de ce qu'il venait de vivre. Il sentit, comme dans un rêve, une bouche chaude l'envelopper. Irina était diaboliquement douée. Sans même qu'il soit vraiment dur, il sentit le plaisir monter de ses reins et jouit à son tour avec un cri sauvage. Ensuite, elle vint se lover contre lui et demanda d'une voix timide :

– Est-ce que je peux dormir avec toi ? J'ai passé une merveilleuse soirée.

Malko demeura longtemps les yeux ouverts, Irina collée à lui comme un petit animal familier. Il avait presque honte d'avoir joui.



Le soleil brillait sur Moscou. Irina était repartie dans sa chambre. Malko appela l'Américan Médical Center, demanda le docteur Matthews.

– Comment va mon ami ?

– Il n'est plus ici, annonça le médecin américain. Après votre départ, des gens sont venus le chercher, en ambulance. Ils avaient des cartes du FSB et n'ont pas donné d'explications.

– Vous savez où il a été transporté ?

– Non.

Malko raccrocha sans insister. Même s'il survivait, on ne reverrait jamais Leonid Chevrnikov. Malko espérait que là où il se trouvait, il saurait que son fils réussissait. Mais il avait un goût de cendre dans la bouche. L'ex-officier du KGB était la dernière victime de la guerre froide, comme ses camarades, jadis fusillés dans la cour de la prison de Lefortovo ou dans les caves de la Loubianka.

Vladimir Poutine avait beau partager un T-Bone steak avec George W. Bush, l'affrontement n'avait pas cessé chez les soldats de l'ombre.

Son portable sonna. La voix mélodieuse et timide d'Alexandra Portanski.

– J'ai retrouvé ton amie de Saint-Pétersbourg, annonça-t-elle.

Noyé d'adrénaline, Malko la coupa vivement. Si son portable était écouté, Alexandra Portanski se condamnait à mort.

– Tu es chez toi ?

– *Da.*

– Je peux passer ?

– Bien sûr.

– Alors j'arrive.

Il coupa la communication, en proie à des sentiments contradictoires. Les services russes savaient ce qu'il cherchait. Ils ne le lâcheraient pas. La sagesse était de reprendre l'avion et surtout de ne pas aller à Saint-Pétersbourg. En même temps, il vibrait d'une rage froide. Déjà trois morts pour rien ! Dans ce combat de David contre Goliath, il n'avait tout à coup plus envie de décrocher, même si c'était fou. Le coup de fil d'Alexandra était le clin d'œil du destin. Même si c'était le Diable qui lui envoyait ce signal.

En même temps, il avait envie de relever le défi et de faire comme au judo : retourner contre ses adversaires leurs propres armes.



Alexandra Portanski se serra brièvement contre lui et tira de la poche de sa robe un papier plié, avec un sourire ravi.

– Voilà ce que tu m'as demandé ! Ils ont été très gentils à la mairie. J'ai dit que j'étais une cousine de passage à Saint-Pétersbourg et que j'avais perdu l'adresse de Larissa. Elle habite Tallinskaya Ulitza 22, appartement 129, avec son chien. Elle est veuve. J'espère qu'elle a vraiment soixante ans, ajouta-t-elle, feignant la jalousie.

– Tu est un ange, dit-il.

Alexandra soupira.

– Tu as de la chance d'aller là-bas, il y a tant de belles choses à voir.

– Viens avec moi, suggéra Malko, tout en sachant que c'était impossible pour la jeune femme.

Alexandra lui jeta un long regard par en dessous, puis se serra contre lui en murmurant :

– Ce serait trop dangereux.

Sans savoir à quel point c'était vrai...

– Comment puis-je te remercier, alors ?

– Offre-moi une bouteille de whisky pour Alexei. Maintenant, il préfère cela à la vodka. Il y en a au marché de Loubianka Ulitza.

– *Davai*, fit simplement Malko.



Alexandra avait entassé à l'arrière de la Jigouli trois bouteilles de Defender «5 ans d'âge» avant de déposer Malko au *Kempinski*, ravie. Le scotch allait sûrement fouetter le talent d'Alexei.

La Jigouli repartie, Malko demanda une voiture pour se faire conduire à l'ambassade américaine. Il avait repris un moral d'acier. Sa décision était prise : il allait à Saint-Pétersbourg. Cependant, avant de partir, il avait quelques détails à régler. Il voulait mettre toutes les chances de son côté. Au cours des années de guerre froide, les gens de la CIA avaient répertorié toutes les astuces pour être « noir », c'est-à-dire débarrassé d'une surveillance éventuelle. Il devait bien y avoir quelques recettes pour Saint-Pétersbourg.



En ressortant de l'ambassade, Malko était encore plus optimiste. Bien briefé, il partait avec le nom du responsable de l'antenne locale, Ray Benson, qui serait à sa disposition. Comme il attendait qu'une voiture s'arrête au bord du boulevard Novinski, il avisa un « Taxiphon », ce qui lui donna une idée. Il avait noté le numéro de portable de Ludmilla, dite « l'araignée », la prostituée qui se trouvait avec Vladimir Poutine lors de son voyage en 1999. L'acrobate aux jambes de deux mètres de long. Autant l'appeler avant de partir.

Il dut s'y reprendre à cinq fois, ça ne passait pas. Enfin, il entendit une sonnerie grêle, inhabituelle, et une voix de femme presque inaudible fit :

– Allô ?

– Ludmilla ?

– *Da*. Qui est-ce ?

Il essaya d'abord l'anglais.

– Un copain de votre ami Zara.

Ludmilla n'eut pas l'air de comprendre et il passa aussitôt au russe.

– Je suis un ami de Zara, qui m'a donné votre numéro, expliqua-t-il.
Je serais ravi de vous rencontrer.

Cette fois, elle avait compris.

– Vous êtes à Moscou ? demanda-t-elle.

– Oui.

Elle éclata de rire.

– Alors, il va falloir attendre un peu. Je suis à Alma-Ata. Je reviens dans une semaine.

Alma-Ata. Au Kazakhstan. À des milliers de kilomètres de Moscou.

– Bien. J'attendrai, conclut Malko.

– Donnez-moi votre portable, demanda Ludmilla. Je vous appelle quand je suis de retour.

– Je préfère vous appeler, moi.

Elle n'insista pas.

– *Dobre*. On se voit la semaine prochaine.

Il raccrocha, de plus en plus euphorique. Il avait retrouvé Ludmilla. Il ne resterait plus qu'à la confesser. À son retour de Saint-Pétersbourg.

S'il en revenait.

Bizarrement, le sort horrible de Leonid Chevrikov avait fait à Malko l'effet d'une piqure d'adrénaline, qui s'ajoutait à la satisfaction d'avoir déjoué un piège de ses adversaires. Il aurait dû se retrouver en prison, accusé de trafic de drogue, ce qui entraînait, en Russie, quelques années de camp à régime sévère.

En dépit de cette épée de Damoclès, il avait envie de continuer sa folle enquête. Toujours l'odeur douceâtre et fascinante de la Mort. Il se

sentait comme un alpiniste en train d'escalader une paroi particulièrement raide et glacée, où le moindre faux pas peut vous précipiter dans un précipice. Mais, si on arrive au sommet, quelle satisfaction ! Il ne travaillait plus pour la CIA ou Frank Capistrano, mais, comme disent les Britanniques, *for the kick of it*. Le défi, pur et dur. Comme lorsqu'on s'assoit à une table de jeu, en face d'un joueur meilleur que vous, bien décidé à vous battre.

Et que *vous* avez décidé de gagner.

Revenu à l'hôtel, il composa sur son téléphone le 6 puis le 524.

– Irina, demanda-t-il, ça te dirait d'aller visiter le musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg ?

C'est avec une probable « hirondelle » du FSB collée à lui qu'il allait essayer une nouvelle fois d'ouvrir le dossier secret de Vladimir Poutine.

CHAPITRE VIII

Le paysage d'hiver, monotone à mourir - villages enneigés, émergeant de bois de sapins ou de bouleaux, avec quelques rivières gelées -, défilait de plus en plus vite comme la *Krasnoïa Strelka* ¹ atteignait une vitesse de croisière. Plus de 150 kilomètres à l'heure ! La fierté des chemins de fer russes. Heureusement, le terrain entre Moscou et Saint-Pétersbourg était plat comme la main. Évidemment, ce n'était pas le TGV. Les rames tanguaient dans un fracas d'enfer que n'arrivait pas à couvrir la musique folklorique diffusée à tue-tête par d'innombrables haut-parleurs. Malko avait essayé de gagner le wagon-bar, mais avait dû y renoncer, ballotté comme sur un navire en pleine tempête...

La *Krasnoïa Strelka* était partie pile à l'heure de la gare de Leningrad, à Moscou, et ils seraient à l'aube à Saint-Pétersbourg.

C'est à l'hôtel qu'il avait décidé de prendre la Flèche Rouge, le train de nuit entre Moscou et Saint-Pétersbourg. Des cabines à deux couchettes, un dépaysement parfait pour un voyage « touristique ». Bien sûr, ses adversaires auraient du mal à croire qu'il n'allait à Saint-Pétersbourg que pour visiter le musée de l'Ermitage...

Peu à peu, la campagne gelée se transformait en un grand drapeau noir, piqueté parfois de lumières. Le contrôleur vint abaisser les deux couchettes et Malko verrouilla la porte donnant sur le couloir. Lui et Irina pouvaient à peine se tenir debout. Irina noua les bras autour de son cou, frottant doucement son ventre contre le sien, une lueur amusée dans son regard bleu cobalt.

– Je n'ai jamais fait l'amour dans un train, dit-elle, et toi ?

– Je ne m'en souviens plus, avoua Malko.

– Hurrah ! fit la jeune Russe.

D'un geste vif, elle ôta son pull, apparaissant en soutien-gorge de dentelle noire, puis montra une des couchettes à Malko.

– Allonge-toi !

Il obéit, bercé par le bruit et le balancement du train, avec l'impression de se retrouver en 1900. Irina, penchée sur lui, défit sa

ceinture, puis baissa son slip. Le temps de le caresser et de le prendre dans sa bouche, elle dégrafa son soutien-gorge, libérant des seins refaits mais magnifiques. Lorsqu'il sentit les globes tièdes enserrer son sexe, Malko en eut la chair de poule. Irina entreprit de le faire rouler entre ses seins, l'excitant parfois d'un coup de langue. La croupe dressée, touchant presque la couchette du dessus, elle s'appliquait comme une écolière.

Au moment où il se répandit dans sa bouche, un convoi les croisa dans un fracas d'enfer et il ne s'entendit pas crier. Irina resta un moment sur lui avant de regagner sa couchette.

Malko, apaisé, demeura les yeux ouverts dans l'obscurité, se demandant ce qu'il allait trouver à Saint-Pétersbourg. En dehors d'Irina, qui traînait-il à ses basques ?



Nevski Prospekt, la grande avenue traversant le centre de Saint-Pétersbourg, de la Neva à la Grande Neva, était sinistre sous la pluie. Il y avait encore des congères sur les larges trottoirs et les gens se hâtaient, renfrognés et moroses. Pourtant, Irina ouvrait des yeux émerveillés. Depuis leur sortie de la somptueuse gare de Saint-Pétersbourg, située au milieu de Nevski Prospekt, elle ne perdait pas une miette du spectacle.

Elle poussa un cri admiratif en découvrant le hall majestueux de l'*Hôtel Europe*, jadis palais impérial, quasiment vide à cette saison. Les touristes ne venaient pas à Saint-Pétersbourg l'hiver. Malko, un peu abruti par le voyage, demeurait sur ses gardes, guettant l'opportunité de mettre ses plans à exécution. Certain d'être sous la surveillance d'une agence de sécurité russe, il avait un seul avantage : ils ignoraient ce qu'il cherchait. Tant de choses étaient liées à Vladimir Poutine dans cette ville. Mais il ne pouvait pas utiliser le téléphone et, dès qu'il sortirait de l'hôtel, il entraînerait derrière lui pas mal de gens.

À peine dans la chambre, Irina poussa un cri ravi, en lisant le répertoire de l'hôtel.

– Il y a un spa ! J'adore cela. Et toi ?

– Pas vraiment, avoua Malko, qui avait pour le sport la même attirance que les chats pour l'eau.

– Tu veux bien que j'y aille ?

– Bien sûr.

Pour Irina, il était venu en touriste à Saint-Pétersbourg. Comme elle rapporterait tous ses faits et gestes à ses commanditaires, c'est d'abord elle qu'il devait « enfumer ». Ils avaient dormi dans le train et il se sentait en pleine forme, revivant l'aventure des *case-officers* de la CIA pendant la guerre froide. Ici, les armes étaient inutiles. C'était un jeu d'échecs, potentiellement mortel pour lui car il n'avait pas de protection diplomatique.

Il regarda sa Breitling : neuf heures et demie. Il allait commencer par Larissa Nester. Une cible peut-être moins surveillée que Nicolaï Gregorov, l'enquêteur privé qui savait, paraît-il, tout du passé de Poutine.

Il descendit en même temps qu'Irina, en peignoir éponge, et ils se séparèrent dans le hall. Il ne pleuvait plus, mais une brume glaciale vous prenait à la gorge.

Sans même regarder s'il était suivi, Malko monta dans un taxi vaguement officiel et lança au chauffeur :

– *Ulitzà Repina, Vassilievski ostrov. Numéro 80.*

Ils traversèrent tout le centre pour atteindre un pont sur la Grande Neva menant dans l'île Vassilievski. La Neva était gelée et des pêcheurs, installés sur des pliants, surveillaient leurs lignes plongées sous la glace, grâce à un trou foré à la vrille. Les immeubles rococos et majestueux, noyés de pluie et de crasse, avaient triste allure, leurs teintes pastel disparaissant sous la saleté. Arrivé rue Repina, une artère calme bordée d'assez beaux immeubles, Malko paya 200 roubles et regarda autour de lui. Apparemment, aucune voiture ne l'avait suivi.

Cependant, il ne pouvait prendre aucun risque.

D'un pas tranquille, il pénétra sous la voûte du numéro 80. Elle donnait sur une cour qu'il traversa, débouchant sur une seconde cour. Au fond, une seconde voûte donnait dans une rue parallèle à Repina Ulitzà, Lini 3. Dans cette partie de l'île, les rues portaient des numéros, comme aux États-Unis. Malko s'éloigna rapidement. Le tuyau de la CIA était bon. Cet immeuble avait été repéré parmi d'autres pour les ruptures de filature, à cause de sa double entrée.

Théoriquement, il ne traînait plus personne derrière lui. Il gagna le quai Makarova et arrêta une autre voiture.

– 22 Tallinskaya Ulitza.

Le chauffeur, un gros homme jovial avec une casquette de cuir, le regarda en riant.

– Vous allez chez Khrouchtchev !

Tout le quartier avait été bâti dans les années 1950 sur l'ordre de Nikita Khrouchtchev : des immeubles de cinq étages, tous semblables : les *krusyaviki*. Quand Malko arriva dans Tallinskaya Ulitza, il comprit l'ironie de son chauffeur. La moitié des immeubles étaient fermés, voués à la démolition. Avec leurs deux mètres cinquante de plafond, leurs sanitaires du tiers monde et leur saleté, il n'y avait plus que les rats pour s'y plaire.

Malko s'arrêta devant le 22. L'immeuble semblait encore habité. Il regarda autour de lui : la rue était vide. Seulement, la porte était fermée par un vieux code de l'époque soviétique, primitif mais efficace. Impossible de pénétrer à l'intérieur. Une fine neige glacée commençait à tomber. Stoïque, il resta sur le trottoir, tout près de l'entrée. Dix minutes plus tard, sa patience fut récompensée. La porte du 22 s'ouvrit sur une *babouchka* emmitouflée comme pour aller au pôle Nord. Elle lui jeta un regard étonné et lui lança gentiment :

– *Gospodine*, vous allez prendre froid, vous devriez mettre une chapka...

– Spassiba, *starouchka*, répondit Malko. Vous habitez ici ?

Elle hocha la tête, avec mélancolie.

– *Da*. J'habite dans ce trou à rats. Plus pour longtemps, on va le démolir. On nous a promis de nous reloger, mais ce n'est sûrement pas vrai...

– Je cherche quelqu'un qui habite ici, Larissa Nester.

La vieille femme secoua son bonnet de fourrure.

– Je ne connais pas. Il y a tellement d'appartements.

– Elle a un chien, précisa Malko.

Le regard de la Russe s'éclaira.

– Ah oui, je vois, un énorme chien noir. C'est une dame très gentille, à la retraite. Je crois qu'elle dépense plus de roubles pour nourrir cet animal que pour elle. Et si elle n'a que 2 000 roubles par mois, comme moi....

- À quel étage habite-t-elle ? insista Malko, le cœur battant.
- Elle est partie. Depuis six mois déjà. Je vous l'ai dit : on va démolir l'immeuble.
- Vous savez où elle est ?
- *Niet*. Pas exactement. Elle m'a dit un jour que c'était après Sosnovka Park, loin dans le nord. Khoudoznikov Prospekt ou quelque chose comme ça.
- Vous n'avez pas l'adresse ?
- Non. Elle m'a dit qu'il y avait un marché presque en face de chez elle, des kiosques sur le trottoir et que c'était pratique... *Dobre, dosvidanya*.

Elle s'éloigna en trotinant sur le sol gelé. Malko n'avait plus qu'à reprendre une autre voiture. Ce qu'il fit, expliquant à son nouveau chauffeur qu'il cherchait quelqu'un qui habitait du côté de Khoudoznikov Prospekt. Ils franchirent la Malaïa Neva, puis la Bolchaïa Neva, montant ensuite vers le nord par d'immenses avenues sinistres, surdimensionnées pour la maigre circulation, et bordées d'affreuses barres de béton grisâtre de quinze étages, au-delà de gigantesques trottoirs transformés en fondrières. Pas un magasin, pas un arbre. Les façades lépreuses avaient des balcons de bois où s'entassaient de vieux meubles. On était loin des palais de Saint-Pétersbourg. Les touristes ne venaient jamais jusque-là. Son conducteur se retourna, bougon.

– On est sur Khoudoznikov Prospekt. Là, celle qui coupe, c'est Prosvechtchenïa Prospekt.

Il désignait une avenue tout aussi lugubre qui filait, rectiligne, sur des kilomètres. Malko descendit au carrefour des deux avenues. Découragé. Chacune des barres comportait plusieurs centaines d'appartements. Sans un seul nom de locataire, juste des numéros. Personne ne se connaissait. Autour de lui, les gens se hâtaient sous la pluie, pataugeant dans la boue. Machinalement, il avança le long de Khoudoznikov Prospekt. Soudain, il sentit une forte odeur de poisson et aperçut plusieurs baraques alignées sur le trottoir. Un petit marché en plein air. La plus proche baraque vendait des poissons qui, d'après leur odeur, avaient dû venir à pied de la Baltique...

Il s'approcha de l'étal et demanda à la marchande :

– Connaissez-vous une *babouchka* qui a un grand chien noir ?

Elle ne connaissait pas et tenta de refiler à Malko un poisson blême

à l'aspect particulièrement répugnant. Il passa à la baraque suivante. Sans plus de succès. Ce petit marché de pauvres était poignant. Il voyait les vieilles femmes compter leurs roubles craintivement, discuter pour un petit morceau de beurre. Ici, on ne vendait pas de caviar, même rouge.

Après une dizaine de boutiques, il faillit abandonner. C'était chercher une aiguille dans une meule de foin... Soudain, il eut une illumination. Un chien, cela mange de la viande. Il trouva la « boucherie » cent mètres plus loin. Des morceaux de viande à la couleur inquiétante étaient étalés sur des journaux. Pour amadouer la vendeuse, il en acheta un. Tandis qu'elle comptait ses roubles, il demanda :

– Vous connaissez une *starouchka* qui a un gros chien noir ?

La marchande de viande lui jeta un regard bovin.

– Bien sûr ! Je lui vends ce que je n'ai pas pu vendre aux autres. Elle se nourrit de chou et de pommes de terre pour que ce gros monstre noir mange de la viande... Si encore il était beau, mais il est plein de bandages.

– Vous savez où elle habite ?

– Pas loin. Ça doit être au 34 ou au 36, dans Khoudoznikov.

Malko remercia et s'éloigna. Cela ne faisait que cinq ou six cents appartements à visiter...

Heureusement, la marchande précisa dans son dos :

– C'est vers cette heure-là qu'elle sort pour promener sa bête. Si vous allez traîner là-bas, vous la verrez.

Malko repartit avec son morceau de viande enroulé dans un morceau des *Izvestia*.

Pataugeant dans la gadoue des larges trottoirs, il commença à remonter Khoudoznikov, côté pair. Il en était au 44, mais chaque numéro faisait cent mètres de long. Les gens se hâtaient sous les rafales glaciales mêlées de neige fondue. Mal habillés, mal nourris, rogommes, survivants du navire à la dérive de l'URSS. Ce quartier sinistre suintait la misère et le malheur. Ici, on ne voyait ni Mercedes 600, ni BMW. Plutôt de vieilles Lada à la peinture rouillée, des Jigouli minuscules ou d'antiques Volga hautes sur pattes, qui se traînaient encore.

Soudain, son pouls grimpa au zénith.

Assez loin devant lui, il venait d'apercevoir une silhouette sortant d'un immeuble, précédée d'une énorme bête noire !

1. [La Flèche Rouge](#).

CHAPITRE IX

Larissa Nester avançait sur la contre-allée de Khoudoznikov Prospekt, littéralement tirée par son chien, un gigantesque dogue noir. Malko n'en avait jamais vu de cette taille. Détail bizarre, il portait des bandages aux articulations des pattes de devant et avait une démarche raide et hésitante. Sa maîtresse, engoncée dans une canadienne au col de fourrure claire, en pantalon et bottes, ressemblait à toutes les *babouchkas* de Russie. Elle leva la tête lorsqu'elle faillit se heurter à Malko et il aperçut de beaux yeux bleus au milieu d'un visage ridé et avenant.

– Larissa Nester ? demanda-t-il avec un sourire.

– *Da.*

Une lueur inquiète assombrit fugitivement ses yeux bleus. Le dogue reniflait Malko. Celui-ci se hâta de rassurer la retraitée en lui tendant le morceau de viande enveloppé dans le journal.

– Donnez-lui cela, il doit avoir faim.

Larissa Nester déplia le journal et fixa la viande avec étonnement. Le dogue, lui, avait compris. Il retroussa les babines et l'arracha presque des mains de sa maîtresse. N'en faisant que trois bouchées.

– *Spassiba, spassiba bolchoi*, fit Larissa Nester. Je vous ai connu à la mairie, je ne me souviens plus...

Malko sourit

– Non, non. Je suis venu spécialement à Saint-Pétersbourg pour vous rencontrer, Larissa Alexandrovna.

La retraitée demeura clouée sur place, stupéfaite.

– *Bolchemoi* ! Moi ! Mais pourquoi ? J'ai fait quelque chose de mal ?

– *Niet, niet*, la rassura Malko. Je suis écrivain et je prépare un livre sur votre président.

Une lueur extasiée éclaira le regard bleu pâle.

– Vladimir Vladimirovitch ! Il y a bien longtemps que je ne l’ai pas vu ! Je lui ai écrit pour son anniversaire. Quand je travaillais à la mairie, il avait toujours un petit cadeau pour le mien. Ah, si seulement il pouvait nous débarrasser de ces Tchétchènes de malheur. Il faudrait tous les tuer...

Pourtant, à Saint-Petersbourg, on était loin de la Tchétchénie. Larissa Nester fronça les sourcils.

– Mais qui vous a donné mon adresse ? Je viens de déménager. On m’a relogée ici, mais c’est très loin. Je dois faire une heure de tram pour aller chez le vétérinaire de Staline.

Staline, le dogue noir, tirait sur sa laisse, entraînant la vieille femme. Elle le détacha et il partit dans la neige, d’une démarche raide.

– Qu’est-ce qu’il a ? demanda Malko.

– Il est vieux, comme moi, fit simplement la retraitée. Il a de l’arthrite. Il y a des médicaments mais ils sont trop chers. Je lui mets des bandages, mais il marche de moins en moins bien. Alors, vous écrivez un livre ? Ah, je l’ai bien connu, Vladimir Vladimirovitch ! Nous avons travaillé ensemble plus de quatre ans. Il avait totalement confiance en moi. Jamais je ne lui aurais pris un petit rouble, même pour Staline...

– J’aimerais bien parler avec vous de ce temps-là, dit Malko. Il y a un endroit où nous pourrions prendre le thé ?

– *Bolchemoi !* Il n’y a rien dans ce quartier, à part un endroit fréquenté par des voyous, avec des billards. Non, venez chez moi, je vais vous faire du thé, puisque Staline a mangé.



L’appartement était minuscule, deux pièces avec un large espace pour le dogue, une cuisine triangulaire, de l’humidité, de vieilles tentures pour cacher le ciment nu. Larissa Nester et Malko s’étaient installés à la table de bois où la retraitée prenait ses repas. Quelques icônes étaient fixées au mur, à côté d’un portrait de Vladimir Poutine coiffé d’une chapka, et de quelques vieilles photos. Larissa était veuve, avait-elle expliqué à Malko, et seule avec Staline depuis six ans.

– Je n’ai jamais voulu m’en séparer, expliqua-t-elle, même s’il me coûte très cher. Il me tient compagnie.

– Et il vous protège...

Larissa Nester sourit.

– Oh non ! Il est infirme et peureux. Seuls les gens qui ne le connaissent pas en ont peur. Et si je n'étais pas là, on le ferait piquer. J'espère qu'il mourra avant moi, parce que sinon...

Elle était touchante. Staline, couché en rond, digérait sa viande. Malko avança sur la pointe des pieds.

– Vous devez avoir beaucoup d'histoires à raconter, suggéra-t-il. Du temps où vous étiez à la mairie.

La vieille dame se rengorgea.

– Oh oui ! J'en connais des secrets ! C'était une époque incroyable. J'ai vu passer entre mes mains plus d'argent que je n'aurais jamais pu en imaginer. Des gens se sont enrichis d'une façon scandaleuse. On en avait le vertige. Avant, c'était simple : il y avait très peu d'argent. Moi, je gagnais 150 roubles et je vivais bien. Et puis, ce monstre de Gorbatchev est arrivé et tout est devenu fou. En 1992, ici, à Saint-Pétersbourg, nous avons failli mourir de faim. Sans Vladimir Vladimirovitch, cela aurait été comme pendant le siège, durant la Grande Guerre patriotique. Je suis une « *blockadniki* 2 » moi aussi... J'avais dix ans. Il a tout arrangé avec son ami Guennadi...

– Sevchenko ? ne put s'empêcher de dire Malko.

Larissa Nester leva un regard curieux.

– Vous le connaissez ?

– Non, j'en ai entendu parler.

Un sourire extasié éclaira le visage ridé de Larissa Nester

– Oh, comme il était gentil ! Quand j'allais rue Majakovska avec des papiers signés par Vladimir Vladimirovitch, il me donnait toujours une petite boîte de caviar rouge... Moi, je n'aurais pas pu m'en acheter, bien sûr. Ils étaient tous gentils avec moi. Quand Vladimir Vladimirovitch est parti à Moscou, cela s'est passé très vite et il a laissé des tas de papiers. Moi, j'ai tout emmené chez moi. Tout ce qu'il avait signé pendant toutes ces années. Tout est là !

Elle désigna de la main plusieurs boîtes en carton empilées les unes sur les autres. Un vase avec des fleurs artificielles était posé en équilibre dessus.

– Vous avez dû en apprendre des choses, remarqua Malko.

Larissa Nester but un peu de thé avant de répondre, et soupira.

– Oh oui ! Je me souviens, un jour Guennadi a apporté à la mairie une grosse enveloppe pleine de billets de cent roubles. Je n'en avais jamais vu autant. Il a fallu que je les compte.

– C'était pourquoi ?

La vieille dame baissa la voix.

– Pour la campagne d'Anatoli Sobtchak. En 1996. Cet argent, ensuite, je l'ai remis à quelqu'un à l'hôtel *Astoria*. J'avais honte.

– Pourquoi ?

Sa voix ne fut plus qu'un filet.

– C'était un ordre de Vladimir Vladimirovitch. Cet homme s'appelait Kosta. C'était un « bandit ». Mais il collait des affiches et il faisait des tas de choses pour notre maire. (Elle soupira.) Je ne devrais pas vous dire tout cela, je ne vous connais même pas... J'avais toujours promis de n'en parler à personne. Mais vous êtes si gentil. Et puis, j'ai toujours tellement admiré les gens qui écrivent des livres.

Malko lui offrit son sourire le plus enjôleur.

– J'ai besoin de vous, Larissa. Justement pour mon livre. Je pourrais vous écouter pendant des heures...

Elle regarda sa vieille montre et sursauta.

– *Bolchemoi* ! Je dois aller chez le vétérinaire. C'est très loin.

– Je pourrai revenir demain ?

Elle commença à ranger.

– Non, non, je ne veux pas parler ! Vladimir Vladimirovitch m'en voudrait. Déjà je n'aurais pas dû vous dire tout cela.

– Je reviendrai demain, plaida Malko, avec de la viande pour Staline. Et vous, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Du caviar rouge ? Du caviar noir ?

Larissa Nester le fixa, médusée.

– Du caviar noir ! Mais vous êtes fou ! Cela coûte des centaines de roubles. Je n'en ai jamais mangé.

Malko était debout.

– Demain, Larissa Alexandrovna, vous en mangerez ! Au moins une fois dans votre vie. Et j'apporterai aussi de la vodka. Et vous me parlerez de votre travail...

– Vous êtes fou, murmura entre ses dents Larissa Nester. Du caviar noir !

Staline était déjà debout. Ils descendirent tous les trois les douze étages. Cela sentait le chou, la crasse et le mazout. Le rembourrage de la porte matelassée de Larissa était déchiré, rafistolé avec du scotch. Arrivée en bas, la retraitée lui tendit la main.

– *Dosvidanya*.

– *Dosvidanya*, dit Malko. À demain, avec le caviar.

Larissa Nester le fixa de ses grands yeux bleus pleins de candeur.

– Vous parlez sérieusement ? Il paraît que cela a un goût extraordinaire.

– Je parle sérieusement. *Dobre*. Vous pouvez me donner le code ?

Larissa Nester hésita quelques secondes, puis murmura :

– 754.

Elle s'éloigna, la capuche relevée, traînant son énorme dogue, et Malko la vit monter dans un tram rouge et blanc qui ne tenait plus que par la rouille. Il avait envie de danser, malgré ses pieds glacés. Il dut attendre plusieurs minutes avant qu'une voiture ne s'arrête pour le prendre et négocier à 300 roubles pour retourner à l'île Vassilievski. Il se fit déposer dans Lini 3 et retraversa les deux cours de l'immeuble pour ressortir dans Repina Ulitza, comme s'il était resté tout le temps sur place. Étant donné le nombre d'appartements, cela prendrait un peu de temps au FSB pour les vérifier tous.



Irina était éblouissante dans une robe très sage mais moulante comme un gant, d'un beau vert émeraude.

– J'ai fait au moins trois heures de sport, annonça-t-elle. Et toi ?

– Je suis allé à l'Ermitage, dit-il.

– Si on allait dîner au *Taleon Club* ? suggéra-t-elle. Le concierge m'a dit que c'est très beau et pas loin, sur Nevski Prospekt.

Effectivement, c'était beau, glauque et luxueux : des boiseries, des tentures et un service impeccable. Hélas, le caviar Beluga était tout juste décongelé et n'avait aucun goût... Malko était si euphorique qu'il

s'en moqua. En plus, la présence d'Irina n'était pas désagréable. Même si elle travaillait très probablement pour le FSB... Autant en profiter. Après un court passage aux tables de roulette, c'est elle qui lui proposa de rentrer.

– On boit un verre au *Bar de l'Europe* ? suggéra-t-elle.

Le bar, à l'entresol, à gauche de l'entrée, fourmillait de vestes de cuir noir : une flopée de gardes du corps. Pour chaque client, il y en avait deux. Irina regarda les putes qui se pressaient là.

– Ils ont l'air de bien s'amuser ! fit-elle.

Ils prirent juste le temps de boire une coupe de Taittinger avant de remonter. Irina avait fait honneur à la vodka, au restaurant. À peine dans la chambre, elle ôta sa robe, ne gardant que ses longs bas noirs. Vraiment, un magnifique animal.

– Que veux-tu ? demanda-t-elle simplement. Ma bouche ou ma chatte ?

– Peut-être autre chose, fit Malko en souriant.

Irina ne réagit pas. Elle commença, quand même, par lui faire l'offrande de sa bouche. Et Malko termina la soirée profondément fiché dans sa croupe superbe.



La matinée à l'Ermitage, puis à flâner dans Nevski Prospekt et le long des canaux, à regarder les pêcheurs installés sur des pliants au milieu de la Neva gelée. Malko se demandait comment se débarrasser d'Irina pour son rendez-vous avec Larissa Nester, sans éveiller sa méfiance. Il comptait les heures. Pourvu que la vieille dame ne change pas d'avis... Elle devait avoir des milliers de choses à raconter. Quatre ans avec Poutine, à la période où il avait commencé à exister ! C'était inestimable. Quant aux documents qu'elle détenait, c'était de l'or.

Irina finit son thé et demanda :

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– J'ai envie d'aller acheter du caviar pour dîner dans la chambre, suggéra Malko. Tu veux venir au marché avec moi ?

Irina fit la grimace.

– *Niet*. Je vais plutôt au spa. Ça t'ennuie ?

– Pas du tout, assura Malko, sincère.

Le marché de l'île de Vassilievski ressemblait à tous les marchés russes avec ses *babouchkas*, la tête couverte d'une coiffe blanche, interpellant les gens pour leur faire goûter la marchandise un peu en vrac sur les étals. Malko s'arrêta devant celui d'un marchand de caviar et de poisson. Plusieurs boîtes de caviar étaient ouvertes et aussitôt, l'Azéri 3 à la fine moustache lui présenta une spatule de bois pour lui faire goûter le caviar. Malko jeta son dévolu sur le Beluga.

– *The best !* assura l'Azéri.

Il lui fallut quand même ouvrir trois boîtes avant d'en trouver une pas trop salée. Malko paya ses cinq mille roubles - deux mois et demi de salaire pour la plupart des Russes - et repartit avec, en plus, des citrons et de la crème. Il s'arrêta ensuite à un étal de viande et en acheta un bon kilo. Staline aussi avait droit à la fête.

Il avait déjà effectué sa rupture de filature en utilisant un immeuble et se sentait relativement tranquille. Il se fit débarquer par son « taxi », un gros Arménien bouffi qui lui extorqua 300 roubles et faillit tomber en panne sèche au cœur de Prospekt Prosvechtchenïa. Pourtant, l'essence ne valait que 13 roubles le litre. Il continua à pied, remontant Khoudoznikov jusqu'au 34. Le cœur battant, comme s'il allait retrouver la femme de sa vie, il appuya sur les touches du vieux code digital. 754. Il tira le crochet vers le haut et la porte s'ouvrit. Il se lança dans l'escalier d'une saleté repoussante, pris à la gorge par l'odeur de chou aigre.

Douze étages plus haut, il reprit son souffle et appuya sur la sonnette de l'appartement 156. Il l'entendit tinter à l'intérieur mais il n'y eut pas de réponse.

Il récidiva sans plus de succès, se sentant soudain tout bête avec son caviar et sa viande. Pourtant, Larissa Nester semblait quelqu'un de fiable. Évidemment, elle avait pu avoir un imprévu. Il s'assit sur les marches, prêt à attendre jusqu'au soir, s'il le fallait.

Une heure plus tard, la retraitée n'avait pas réapparu. Aussi décida-t-il d'aller se renseigner au marché, à peu près le seul endroit où elle soit susceptible de se rendre, à part le vétérinaire de Staline. Hélas, lorsqu'il y arriva, les kiosques étaient tous fermés. Les rares passants se hâtaient sous le vent glacial. Il aperçut soudain, un peu en retrait, les vitrines de ce qui ressemblait à un café, *l'Osinnoe Gnesdo*. Peut-être y connaissait-on la retraitée et son dogue ? Glissant sur le sol verglacé, il se dirigea vers l'entrée de l'établissement. Il l'avait presque atteinte lorsque son regard fut attiré par une tache noire émergeant d'une

grosse congère.

Il s'approcha et sa gorge se noua brusquement. C'était Staline. L'énorme dogue gisait sur le côté, la gueule ouverte, une patte dressée en l'air. Il avait reçu plusieurs coups de couteau, et avait la gorge tranchée. Atterré, Malko regarda autour de lui. Où était Larissa Nester ?



Hormis le cadavre de l'énorme dogue, il n'y avait aucun signe de violence autour de lui. Les rares passants, indifférents et pressés, ne prêtaient aucune attention au cadavre du chien. Il poussa la porte de l'*Osinnoe Gnesdo* et reçut en plein visage une bouffée d'air chaud, en même temps que le brouhaha le happait. En face du bar, il découvrit, à gauche, une salle équipée de plusieurs billards où une douzaine de joueurs au crane rasé s'affrontaient en s'insultant. À droite du bar, dans un renfoncement, il y avait encore un autre billard et derrière le bar, des petits boxes où des gens déjeunaient. Un endroit inattendu dans ce quartier en apparence complètement mort. Une serveuse accorte et trop maquillée s'approcha de lui.

– Vous voulez manger ou boire, *gospodine* ?

– Je voudrais un renseignement, dit Malko. Il y a un gros chien noir mort devant chez vous. Vous savez qui l'a tué ? Je cherche sa propriétaire, Larissa Nester, une amie.

La serveuse se figea, bredouilla quelques mots et s'esquiva vers la cuisine. D'où elle ressortit, escortée d'une sorte de bûcheron au torse énorme, boudiné dans un pull noir. Il enveloppa Malko d'un regard hostile et lui lança :

– *Chto vi khabite*⁴ ?

Malko, voyant à qui il avait affaire, lui tendit cinq billets de cent roubles et dit simplement :

– Qu'est-ce qui est arrivé au chien noir, là dehors ?

Le gros homme empocha les billets sans commentaire, jeta un coup d'œil en direction de la salle de billards et lâcha à mi-voix :

– Une connerie ! Deux skinheads sont sortis au moment où cette *babouchka* passait avec son chien. Ils se sont approchés d'elle pour lui demander de quoi boire un coup et le chien s'est jeté sur eux. L'un des

types l'a égorgé. La *starouchka* est intervenue et a pris un coup de lame aussi.

Malko sentit sa gorge se nouer.

– Elle est à l'hôpital ?

L'homme baissa les yeux.

– Non. À la morgue. Ils l'ont ouverte comme un lapin.

– Et ceux qui l'ont tuée, où sont-ils ? Ce sont des assassins.

– Parlez pas comme ça ! grommela le patron de l'*Osinnoe Gnesdo*, mal à l'aise. C'était un accident. Il y a toujours des problèmes avec ces skinheads. Le mois dernier, ils ont saigné une petite fille, une Tadjik. Ça a fait du bruit. Seulement, c'est des bons clients, et il vaut mieux ne pas leur tenir tête.

– Vous voulez dire que ce sont vos clients ?

– *Da*, reconnut l'homme. Ils sont là tous les jours. D'ailleurs, un de leurs copains est encore là. Dans le box à droite, au fond de la salle. Il s'appelle Dimitri. Si vous lui offrez un whisky, il vous parlera sûrement.

– *Spasiba*, remercia Malko. Envoyez-moi une serveuse.

Glacé d'horreur, il traversa la salle des billards et rejoignit un box où un jeune homme blond au crâne rasé, vêtu d'un maillot de corps rayé bleu et blanc des troupes d'élite, appuyé sur ses coudes, fixait le vide d'un regard vitreux. Devant lui, une bouteille de vodka presque vide.

Malko se glissa dans le box, en face de lui, sans déclencher de réaction. Son regard se posa juste sur lui quelques secondes et il grogna quelque chose d'inintelligible. Malko lui adressa un sourire.

– Dimitri, je peux vous offrir un whisky ?

Le jeune skinhead émit un grognement affirmatif.

La serveuse était déjà là, avec une bouteille de Defender dont elle versa une grande rasade dans deux verres avant de laisser la bouteille sur la table. Malko leva le sien.

– *Na zdarovié*.

Le skinhead vida son scotch d'un trait, apostrophant ensuite Malko d'une voix pâteuse.

– Qui tu es ?

– Un ami, assura Malko. Je cherche une information.

Posément, il fit glisser sur la table quatre billets de cent roubles. Le skinhead lui jeta un regard torve.

– Flic ?

– *Niet*. Je veux savoir pourquoi tes copains ont tué la *starouchka* au chien noir. C'était une amie à moi.

Dimitri prit la bouteille de Defender et se versa une seconde rasade, la but d'un trait et grommela, en agrippant les billets :

– C'était une *zakasnoië*¹. Maintenant, fous le camp.

Il devait faire vingt centimètres de plus que Malko. Une montagne de chair. Malko n'insista pas, retraversa la salle et sortit. Le patron avait disparu. Au passage, il jeta le paquet de viande à côté du cadavre du chien, ne gardant que le sac plastique contenant le Beluga, la crème et les citrons.

Il se posta ensuite dans Khoudoznikov Prospekt, attendant qu'une voiture s'arrête. Le skinhead avait parlé de *zakasnoië*. Ce n'était donc pas un incident fortuit, mais un meurtre prémédité et commandité. Pas difficile de deviner par qui... Soit les précautions qu'il avait prises n'avaient pas été assez efficaces, soit la malheureuse Larissa Nester avait commis une imprudence. Peut-être tout simplement avait-elle appelé naïvement la mairie de Saint-Pétersbourg. Dans ce cas, c'était remonté immédiatement au Kremlin.

Une voiture arrivait, il leva la main, mais la Volga verte ne ralentit pas, l'éclaboussant de boue au passage. Il se retourna pour voir si une autre voiture arrivait et son poulx monta comme une fusée.

Trois jeunes gens à la tête rasée, sortis vraisemblablement de l'*Osinnoe Gnesdo*, couraient dans sa direction. L'un d'eux faisait tourner une chaîne autour de sa tête. Malko fixa l'immense avenue vide. Dans cet environnement, personne ne lui porterait secours. Ils se rapprochaient pour le tuer comme ils avaient assassiné Larissa Nester. Sans arme, il n'avait aucune chance. Cette immense avenue rectiligne et déserte se révélait un piège mortel.

1. Mon Dieu !

2. Survivant du blocus.

3. Azerbaïdjanais.
4. Qu'est-ce que vous voulez ?
5. Une « commande ».

CHAPITRE X

Malko regarda autour de lui. À perte de vue, rien que ces alignements de clapiers sinistres, avec des trottoirs vides. Les trois skinheads se rapprochaient, le coupant de la seule partie relativement civilisée de ce quartier pourri. Ils allaient le massacrer. Soudain, il pensa à l'immeuble de Larissa Nester, distant d'environ cinq cents mètres. Ils n'en avaient sûrement pas le code. Il se mit à courir, dérapant sur le sol gelé. Sûrs de leur force et de leur jeunesse, les skinheads accélérèrent à peine, laissant Malko prendre un peu d'avance. Mais quand ils comprirent enfin qu'il avait peut-être une idée derrière la tête, ils foncèrent à leur tour.

Les poumons brûlés par l'air glacé, Malko courait de toutes ses forces. Il glissa sur une plaque de verglas, rebondit sur une congère et se releva. Les skinheads, chaussés de bottes, semblaient voler au-dessus du sol. Il atteignit enfin la porte du 34, composa le code et se rua à l'intérieur. Il atteignait à peine le premier lorsqu'il entendit les premiers coups donnés dans la porte. Il s'arrêta pour reprendre son souffle. Il n'avait qu'un sursis. Ils allaient défoncer la porte, ou un des habitants de l'immeuble leur ouvrirait volontairement. Ils n'auraient plus qu'à l'achever entre deux étages. Personne ne lui viendrait en aide. Il ne lui restait qu'une chance : l'appartement de Larissa Nester. Il repartit quatre à quatre et atteignait enfin le douzième étage lorsqu'il entendit des vociférations venant d'en bas : les skinheads étaient parvenus à entrer. Il ouvrit la double porte matelassée et donna un violent coup de pied dans la porte de l'appartement 156 qui, heureusement, s'ouvrait vers l'intérieur. Au troisième coup de talon, la serrure céda. Une fois entré, Malko referma le battant et le bloqua tant bien que mal avec une lourde chaise. Barrage de fortune qui ne tiendrait pas longtemps. Malko se laissa tomber sur le petit lit. Ses poumons le brûlaient.

D'une main tremblante, il prit son portable et réfléchit : à Moscou, le numéro de la Milicija était le 02. Il pria que ce soit le même à Saint-Pétersbourg. La sonnerie s'enclencha et, très vite, une voix bougonne répondit :

– Ici, la Milicija de Saint-Pétersbourg. Que voulez-vous ?

– J'ai besoin de votre aide, annonça Malko. Je suis en danger de

mort. Des skinheads me poursuivent pour me tuer et j'ai dû me réfugier dans un immeuble de Khoudoznikov Prospekt. Ils sont en train de défoncer la porte du bas. Ils ont déjà tué une vieille femme il y a une heure.

– *Bolchemoi !* s'exclama le policier.

Malko l'entendit parler avec ses collègues, puis il le reprit.

– *Dobre.* Donnez l'adresse exacte, on vous envoie une voiture. Ces salauds-là nous font toujours des problèmes. En plus, vous m'avez l'air d'un bon Russe, vous !

– *Spassiba,* remercia Malko. C'est vrai, je ne viens pas du Caucase.

– On arrive, fit le policier après avoir noté l'adresse. Dites à ces salauds qu'on va leur couper les couilles.

Malko coupa la communication et son regard parcourut la pièce. Le vase de fleurs artificielles était renversé par terre. Les cartons pleins de papiers - les souvenirs de la mairie - avaient disparu.



Arc-bouté contre la porte, Malko empêchait les skinheads de la défoncer tout à fait. Ceux-ci s'excitaient mutuellement, à coups d'invectives et de cris sauvages. Les habitants de l'immeuble devaient être terrifiés.

– La Milicija arrive ! cria Malko à travers le battant, espérant les décourager.

Cela les fit ricaner. Soudain, après un coup plus fort, la lame d'un poignard traversa le battant de bois. S'il s'était trouvé contre la porte, Malko aurait été épinglé comme un papillon. Il n'allait plus tenir longtemps. Il entendit enfin à l'extérieur le hurlement étouffé d'une sirène. La Milicija arrivait enfin !

Les skinheads aussi l'avaient entendue... Il perçut un rapide conciliabule sur le palier, puis une cavalcade : ils levaient le siège. Après quelques instants de silence, il ouvrit le battant et se glissa sur le palier... Presque aussitôt, des cris éclatèrent, plusieurs étages plus bas, puis deux coups de feu claquèrent. Malko dévala à son tour l'escalier et tomba, sur le palier du troisième, sur une mêlée confuse. Des miliciens en uniforme gris étaient en train de taper comme des sourds sur deux skinheads allongés sur le sol. Un troisième, assis par terre, appuyé au mur, ne bougeait plus. C'était Dimitri, à qui Malko

avait parlé. Il avait reçu deux balles en plein visage et serrait encore dans sa main droite un long poignard. Celui avec lequel il l'aurait égorgé. Un des miliciens demanda à Malko :

– C'est vous qui avez appelé ?

– Oui. Vous êtes arrivés à temps.

Le milicien ricana et donna un coup de pied dans le cadavre du skinhead blond.

– En voilà un qui ne fera plus de mal à personne... Quant à ces deux-là, quand ils reviendront de leur camp à régime sévère, ils n'auront plus envie de jouer au con... Vous allez venir avec nous pour déposer. Faudra tout expliquer.

Malko comprit que s'il ne voulait pas moisir des heures au siège de la Milicija, il fallait mettre de l'huile dans les rouages...

Il prit dans sa poche une liasse de billets et la glissa discrètement dans la main du milicien.

– Merci d'être venus vite, fit-il.

Le policier glissa un œil vers la liasse de billets de 500 roubles. Une fortune pour ces morts de faim qui en gagnaient 6000 par mois. Immédiatement, on traita Malko avec respect. Abandonnant le cadavre à la garde d'un des leurs, les autres miliciens entreprirent de faire descendre les derniers étages aux deux skinheads, déjà bien tabassés, à grands coups de botte.

Une seconde voiture de la Milicija arriva et on y jeta sans ménagement les deux voyous ensanglantés. Malko monta dans la première, avec le milicien qu'il avait arrosé. Celui-ci ôta sa chapka et dit :

– Ce sont les mêmes petits salopards qui ont tué la *starouchka* et son chien.

– Pourquoi ?

– On ne sait pas, mais le blond qu'on a séché avait plusieurs milliers de roubles sur lui. On dirait une *zakasnoïe*.

– Elle était riche ?

Le policier alluma une cigarette.

– Non. Mais ça peut être quelqu'un qui voulait récupérer son appartement. Ici, on a du mal à se loger.

Malko comprit que, Dimitri mort, l'enquête sur la mort de Larissa Nester n'irait pas bien loin. Tandis que la voiture de la Milicija fonçait dans les avenues désertes et enneigées, il refoulait une amertume atroce. Son enquête avait mis fin prématurément à la vie paisible d'une retraitée innocente. Il ne saurait jamais si elle avait téléphoné à la mairie de Saint-Petersbourg, déclenchant une réaction des « organes » chargés de protéger Vladimir Poutine, ou si on l'avait suivi, lui. La méthode d'élimination des témoins gênants était habile : jamais d'implication directe. Macha Iakoushchine avait prétendument été assassinée par son amant, agent de la CIA. Jalousie... Leonid Chevrikov, lui, avait été victime d'une overdose d'héroïne et gisait peut-être dans une de ces cliniques héritées du régime soviétique où on « soignait » ceux qui ne pensaient pas bien. Ou il était mort. Tout ce que Malko pouvait faire était de prendre soin de son fils, comme promis. Lui, on n'avait pas cherché à le tuer. Sauf les skinheads, mais ils n'en avaient probablement pas reçu l'ordre. Il repensa soudain à un film d'Orson Welles, *Monsieur Arkadin*, où un homme, devenu très riche par des méthodes peu avouables, laisse son futur gendre enquêter sur son passé, tout simplement pour qu'il en retrouve les témoins et que lui, Arkadin, puisse les éliminer au fur et à mesure... Malko se demanda soudain s'il ne jouait pas, à son corps défendant, ce rôle de chien de chasse... Afin que Vladimir Poutine jouisse définitivement de la paix de l'esprit. Peu importe que ce soit lui en personne ou que des *siloviki* dévoués fassent le ménage sans le tenir au courant des détails. On était en Russie, où la vie humaine n'avait jamais valu bien cher, et où, depuis les massacres perpétrés par les communistes, les millions de *zeks* envoyés au goulag, on avait appris à relativiser les choses.

La vieille Volga s'arrêta avec une secousse. Ils étaient arrivés au poste de la Milicija. On sortit les deux skinheads hagards et tuméfiés de l'autre véhicule et ils eurent droit à une nouvelle rafale de coups de botte pour accélérer leur entrée.

Malko aperçut, dans une sorte de cage, deux autres jeunes au crâne rasé, menottés, assis à même le sol. Le milicien les lui désigna.

– Ce sont les deux salauds qui ont massacré la *starouchka*. Vous voulez leur parler ? On les a piqués en flagrant délit.

Malko s'approcha de la cage et ils lui jetèrent un regard torve.

– Qui vous a donné de l'argent pour tuer cette vieille femme ? demanda Malko.

L'un ne répondit pas et l'autre lui jeta un regard mauvais, cracha dans sa direction et se retourna contre le mur. La piste s'arrêtait là.

Deux heures plus tard, Malko ressortait du poste de la Milicija, après avoir fait sa déposition. Son nouvel ami s'offrit à le raccompagner en voiture dans le centre, ce qu'il accepta. C'est durant le trajet qu'il réalisa qu'il avait perdu la boîte de Beluga. Du coup, il demanda au milicien de le déposer au marché de l'île Vassilievski. Il n'avait vraiment pas envie de faire la fête, mais sa promesse à Irina l'engageait. Avec le Beluga, il acheta une bouteille de vodka Standarte, la meilleure. Il avait envie de se vider le cerveau. Demain, il déciderait s'il continuait ou non son enquête à Saint-Pétersbourg.



La bouteille de vodka était presque vide et la grosse boîte de Beluga sérieusement entamée. Malko se sentait flotter. Une par une, les boules qui lui emplissaient de plomb l'estomac avaient été dissoutes par l'alcool. Il avait l'impression d'être dans une autre vie, une parenthèse hédoniste. *Carpe diem*¹, comme on disait en latin. Irina, aiguillonnée par le Beluga, avait mis les petits plats dans les grands, si on peut dire.

Tandis qu'il attaquait la vodka, une heure plus tôt, elle avait surgi de la salle de bains, vêtue d'une guêpière mauve et de bas noirs à couture montant très haut sur ses cuisses. Probablement distraite, elle avait oublié de compléter sa panoplie de salope civilisée par une culotte, offrant au regard de Malko le triangle bien coupé de sa fourrure blonde. Elle vida son énième verre et adressa à Malko un sourire sulfureux.

– Viens, j'ai envie de jouer, dit-elle.

Elle prit sur la table du *room service* la boîte de Beluga où était plantée une cuillère, et se dirigea vers le lit. Comme Malko ne bougeait pas, elle se retourna, une lueur dans ses yeux bleu cobalt.

– *Pajolsk*² ! lança-t-elle d'une voix incroyablement douce.

Sans attendre la réponse de Malko, elle s'allongea sur le dos, ouvrit les jambes et, avec la petite cuillère, déposa un joli tas de Beluga sur sa fourrure blonde.

Puis, elle tourna la tête et fit signe à Malko d'approcher.

– *Davai* !

Il se dit qu'elle était quand même divinement sexy. Personne n'aurait pu résister à cette dégustation un peu particulière.

Quand sa langue effleura le ventre d'Irina, celle-ci frémit de tous ses muscles, comme si elle avait reçu une décharge électrique. Il se prit au jeu, faisant craquer sous ses dents les grains de Beluga et amenant progressivement Irina au plaisir. Même quand il n'y eut plus de caviar, il continua. C'eût été mal élevé de s'interrompre. Avec application, il fit lentement tourner sa langue autour du clitoris dressé, comme pour le débarrasser des derniers grains de caviar qui auraient pu encore y être collés, jusqu'à ce que l'orgasme d'Irina la balaye comme une tornade.

Ses jambes se nouèrent, emprisonnant la tête de Malko, et elle émit un cri sauvage, tétanisée. Ensuite, ses jambes se détendirent, elle rouvrit les yeux et demanda :

– Qu'est-ce que tu veux ?

La vodka avait mis Malko dans un état second. Bien qu'Irina ne l'ait pas touché, il arborait une érection de granit. Il se leva, prit Irina par la main et la guida jusqu'au bar-télévision. D'elle-même, elle s'y appuya, se cambrant volontairement au maximum. Les jambes ouvertes, les bas noirs bien tendus sur ses longues cuisses, elle lui tendit sa croupe. Malko la contempla longuement avant de l'embrocher d'un seul élan. Le sang tapait à ses tempes. Il se retira, toujours aussi raide, maîtrisant son envie de jouir, et posa son sexe un peu plus haut, pressant de toutes ses forces sur le sphincter. L'anneau résista, puis céda d'un coup et il s'enfonça d'un trait au fond des reins de la Russe. Il fit une courte pause exquise, puis, les mains crochées dans ses hanches, il la sodomisa comme un fou jusqu'à ce qu'il crie aussi fort qu'elle auparavant.



Malko se réveilla, la bouche incroyablement sèche et la tête lourde. Irina, en peignoir éponge, finissait le Beluga, à la table du *room service*. Il mit quelques secondes à reprendre contact avec la réalité. La guêpière et les bas, en vrac sur la moquette, le ramenèrent quelques heures plus tôt. Puis l'image fut brouillée par la vision de l'énorme dogue noir allongé dans la neige. Instantanément, il eut envie de quitter cette ville. Comme si elle avait lu dans ses pensées, Irina lança :

– On retourne à Moscou ce soir ?

– Oui, je pense, dit Malko.

Pour l'instant, il avait surtout envie d'une douche. Il se jeta sous

l'eau tiède avec volupté. Peu à peu, ses muscles se détendirent, son cerveau recommença à fonctionner. Moralement, il avait déjà quitté Saint-Pétersbourg, mais tandis que l'eau chaude dégoulinait sur sa nuque, une petite idée commença à faire sournement son chemin. A Saint-Pétersbourg se trouvait un homme qui prétendait *tout* savoir du passé de Vladimir Poutine. Nicolaï Constantinovitch Gregorov. L'ancien KGB devenu enquêteur privé, désigné à Malko par John Morgan, l'avocat de la société Ioukos, mort lui-même dans un étrange accident d'hélicoptère pendant que Malko se trouvait à Londres. Nicolaï Gregorov en savait sûrement dix fois plus sur Poutine que Larissa Nester. Si Malko quittait Saint-Pétersbourg, il garderait à tout jamais ses secrets.

Il n'arrivait plus à sortir de la douche, comme hypnotisé par le rideau d'eau chaude. Se persuadant peu à peu que Larissa Nester était morte à cause d'une imprudence qu'*elle* avait commise.

Lorsqu'il émergea enfin, sa décision était prise. Il allait tenter le Diable une dernière fois. Il se donnait quelques heures, pas plus. L'adresse de Nicolaï Gregorov se trouvait dans son Palm codé qui ne l'avait jamais quitté. De ce côté, il ne pouvait pas y avoir eu de fuite. Irina s'étirait lorsqu'il revint dans la chambre, le bleu de ses yeux un peu plus pâle.

– Je crois que je vais aller faire un peu de gymnastique, dit-elle. Pour éliminer la vodka.

– Bonne idée ! approuva Malko.

La jeune femme venait de lever un des derniers obstacles. Il ne restait plus qu'à semer les adversaires invisibles attachés à ses pas. Ce qui n'était pas le plus facile. Il s'habilla. Irina était déjà descendue au spa. Sur un plan de Saint-Pétersbourg, il repéra la rue Zotchevo Rossi. Elle n'était pas loin du quai Reki Fontanki, longeant un des principaux canaux de la ville. Dix minutes plus tard, il annonçait à la réception leur départ pour le soir. Afin de ne pas être trop tenté, s'il y avait un contretemps.

Il sortit et se dirigea à pied vers Nevski Prospekt. Sa dernière partie de roulette russe.

2. S'il te plaît !

CHAPITRE XI

Malko descendait Nevski Prospekt en direction de la Neva, cherchant désespérément un moyen sûr de semer d'éventuels suiveurs. Condition *sine qua non* pour sa visite à Nicolai Gregorov. Pas question d'utiliser les deux immeubles à double issue comme il l'avait déjà fait. Ses adversaires pouvaient y avoir mis en place une souricière. Donc, il fallait inventer autre chose et, il avait beau se creuser la tête, il ne trouvait pas. Il arrivait à l'extrémité de Nevski Prospekt. De l'autre côté des jardins Alexandrov, il aperçut le long bâtiment blanc et vert du musée de l'Ermitage, en bordure de la Neva. Il prit à droite, traversa la place Dvortsovaïa et se retrouva sur le quai du même nom, laissant l'Ermitage sur sa gauche.

Sans savoir très bien où il allait, il longea la rivière gelée en direction du pont Troitski et s'arrêta quelques instants pour contempler de l'autre côté de l'eau la forteresse Pierre-et-Paul, érigée sur un petit îlot face à l'île Petrogradskaïa. Il était au cœur de Saint-Petersbourg, au confluent de la petite et de la grande Neva, qui formait une sorte de lac gelé. Sur le quai d'en face, un vieux trois-mâts de bois pris par la glace attendait le dégel.

Quelques points noirs se détachaient sur l'étendue blanche, assez loin du bord. Des pêcheurs installés sur des pliants, au beau milieu de la Neva. Avec de grosses vrilles, ils foraient un trou dans la glace et y plongeaient leur ligne. Le poulx de Malko grimpa brusquement : il venait de trouver la solution à son problème. S'il traversait à pied l'étendue gelée, personne ne pourrait le suivre sans qu'il le repère. Dans ce cas, il serait toujours temps de trouver une autre idée.

La berge en pente douce était verglacée et il faillit s'étaler dix fois avant d'atteindre la surface gelée de la Neva. Il s'y engagea avec précautions, marchant vers le pêcheur le plus rapproché, à une centaine de mètres. La glace était pleine d'aspérités, très glissante, et Malko s'attendait à chaque seconde à ce qu'elle se brise sous son poids. Dans ce cas, il ne donnait pas cher de sa vie. On ne survit pas longtemps dans de l'eau à 2 ou 3 degrés...

Enfin, il atteignit le premier pêcheur, plongé dans la lecture d'un journal, une casquette de cuir enfoncée jusqu'aux oreilles. Malgré sa grosse canadienne et ses gants, il paraissait gelé.

– Ça mord ? demanda aimablement Malko.

L'autre émit d'abord un grognement inintelligible, puis laissa tomber :

– Pas encore aujourd'hui.

Il enveloppait Malko d'un regard curieux. Avec son manteau de vigogne et ses chaussures de ville, il détonnait dans cet environnement rugueux. Malko regarda autour de lui. Il y avait d'autres pêcheurs, à droite et à gauche, mais aucun entre l'endroit où il se trouvait et l'autre rive, où se trouvait le vieux trois-mâts.

– La glace est solide, plus loin ? demanda-t-il.

– Je sais pas, fit le pêcheur. Quelquefois, des gamins y vont, mais c'est dangereux. Il y a des endroits où elle est très mince. Et si vous tombez dans l'eau...

Malko se retourna. Personne sur la glace derrière lui. Personne non plus le long du quai d'où il venait. Sauf une voiture arrêtée, étrangement, à l'endroit où il avait quitté le quai. S'il parvenait sur l'autre rive, il aurait rompu toute filature possible. Même en voiture, ses suiveurs n'auraient pas le temps de gagner l'île de Petrograd.

– *Dosvidanya*. Bonne chance, lança-t-il au pêcheur.

Il parcourut une centaine de mètres, l'estomac noué. Cela lui faisait une impression étrange de se trouver seul au milieu de cette étendue blanche. Soudain, son cœur fit un bond dans sa poitrine. À une trentaine de mètres sur sa gauche, la glace, peu épaisse, s'était brisée et on apercevait l'eau verdâtre de la Neva...

Il s'arrêta, n'osant plus bouger, se demandant s'il n'allait pas rebrousser chemin. Puis, il reprit sa marche en avant, à pas comptés, glissant plus que marchant, guettant le moindre craquement suspect. Par prudence, il effectua un large détour afin de s'éloigner le plus possible de la zone où la glace avait fondu. Il se fixa un premier objectif : un tronc d'arbre pris dans la glace qui émergeait comme un signal de détresse. Au-delà, il y avait le trois-mâts et la terre ferme.

Il réalisa qu'il était en nage en dépit du froid.

Lorsqu'il atteignit le tronc d'arbre, il eut l'impression d'avoir fait le tour du monde. Il s'arrêta un peu pour souffler et regarda derrière lui. La voiture arrêtée sur le quai Dvortsovaïa avait disparu. Il ne pouvait pas s'attarder. Ses poursuivants devaient être en train de gagner, eux aussi, la rive où il allait. Il avait déjà parcouru les trois quarts du

chemin. Les nerfs tendus, il reprit sa progression. Le gros trois-mâts se rapprochait. Bientôt, il put en distinguer tous les détails.

Il dut faire un nouveau détour, évitant une zone dangereuse. Et, enfin, il atteignit un long tronc d'arbre qui arrivait pratiquement jusqu'au voilier !

Lorsqu'il sentit les pierres du quai sous ses pieds, il en aurait crié de joie. Il se trouvait quai Kronvekskaïa. Gagnant le bord du trottoir, il agita la main devant une Lada rougâtre, qui s'arrêta immédiatement.

– Je vais de l'autre côté, annonça-t-il. Place Vladimirskaïa.

– *Vsie normalno*¹, 250 roubles, annonça la grosse femme qui conduisait.

Malko ouvrit la portière et s'installa.

– *Davai*, fit-il simplement.

Enfin, il pouvait souffler un peu. Il n'était passé sur l'île de Petrograd que pour semer ses poursuivants. Désormais, il revenait dans le centre où se trouvait la rue Zotchevo Rossi. Où habitait, au numéro 65, Nicolaï Constantinovitch Gregorov.

La source.



L'entrée du 65 se présentait comme une voûte donnant sur une cour bordée de plusieurs bâtiments, comme souvent en Russie. L'entrée du bâtiment 1 était devant lui et il n'y avait pas de code. Malko monta à pied, le cœur battant. Nicolaï Gregorov l'attendait-il vraiment ? Était-il « clair » ? Avait-il des révélations ? Les questions s'entrechoquaient sous le crâne de Malko.

Au troisième étage, il n'y avait que deux portes rembourrées, verdâtres, mais Alexandre Kalinine, à Londres, ne lui avait pas donné le numéro de l'appartement. Il sonna à la porte de gauche, l'estomac noué. Sans résultat. Il attendit un peu avant de sonner à la seconde porte. Cette fois, il y eut une réaction. Il entendit des pas et une voix demanda à travers le battant :

– *Chto vi khatite ?*

– Je cherche Nicolaï Constantinovitch Gregorov, cria Malko.

– Qui êtes-vous ?

– Je viens de la part de John Morgan.

Il y eut un silence si prolongé que Malko crut que l'homme de l'autre côté du battant s'était éloigné. Il allait resonner quand il y eut plusieurs claquements de verrou. La porte s'entrouvrit précautionneusement. Par l'entrebâillement, Malko aperçut un visage bouffi, avec de grosses lunettes d'écaille, une barbe grise en désordre et une tignasse grise hirsute. L'homme le fixa longuement, le détaillant de la tête aux pieds, sans ouvrir complètement la porte. Avant de laisser tomber :

– John Morgan est mort.

– Je sais, confirma Malko. J'étais encore à Londres quand son hélicoptère s'est écrasé.

Nouveau silence, puis Nicolai Gregorov demanda d'une voix méfiante :

– Comment je peux savoir que c'est vraiment lui qui vous envoie ?

Les yeux sombres, grossis par les verres épais des lunettes, ressemblaient à ceux d'un insecte.

– Évidemment, il ne m'a pas donné de message écrit, répondit Malko. D'ailleurs, je ne l'ai pas rencontré, lui. C'est Alexandre Kalinine qui m'a transmis votre adresse. Je m'intéresse à Vladimir Poutine.

– Ah ! Ce rat de Sacha ! fit Nicolai Gregorov d'un ton méprisant.

Mais, comme si cette précision l'avait rassuré, il ouvrit enfin la porte et fit signe à Malko d'entrer, après un long regard vers l'escalier pour vérifier que son visiteur était vraiment seul.

Malko se glissa dans la minuscule entrée et faillit trébucher sur le trépied d'un Poulimiot² en batterie sur le plancher, face à la porte. Son hôte grommela, après avoir refermé trois verrous :

– Si ces salauds se pointent, j'ai de quoi les allumer !

Malko ne lui demanda pas de quels salauds il s'agissait. Il le suivit jusqu'à un bureau dans un désordre incroyable, avec des piles de livres et de papiers partout. Les murs disparaissaient sous les photos épinglées à la diable. Une veste d'officier aux parements bleus, la couleur de l'ancien KGB, était accrochée au dossier d'un fauteuil. Sur le bureau encombré, un gros pistolet automatique Tokarev était posé en guise de presse-papiers sur une pile de documents.

– Vous êtes armé ? demanda le Russe.

– Non.

– *Dobre*. Donnez-moi votre manteau. Je vais faire du thé.

Malko s'installa sur une banquette inconfortable. Ou Nicolaï Gregorov était vraiment en danger ou il était totalement paranoïaque.

Malko l'entendit farfouiller dans la cuisine et il réapparut, portant un plateau avec une théière, deux tasses ébréchées, une assiette de harengs, du pain noir et du beurre. Il balaya une pile de livres de la table basse pour poser le plateau et s'assit sur une chaise, en face de Malko.

– Je mange souvent ici, expliqua-t-il, c'est plus sûr et moins cher. A propos, vous savez donc qui je suis ?

– Oui, dit Malko, vous étiez au KGB et depuis que vous l'avez quitté, vous travaillez pour une agence de renseignements économiques.

Nicolaï Gregorov eut une moue dégoûtée.

– Ils m'ont viré il y a six mois, sur ordres des « organes ». Sinon, on les fermait. Le patron m'a donné un bon paquet de roubles et m'a jeté dehors. Depuis, je survis comme je peux. J'ai de quoi tenir un an. Après... Il me restera ma pension de lieutenant-colonel du KGB.

– Où étiez-vous ?

– Deuxième Directorate. J'ai donné ma démission en 1990. Un an avant Vladimir Vladimirovitch Poutine. Tout s'écroulait. J'ai rejoint deux journalistes qui venaient d'ouvrir une agence d'informations économiques qu'ils vendaient très cher à tous les journaux qui se battaient pour les acheter. Presque sans le vouloir, j'ai recueilli des tas de renseignements sur Vladimir Poutine. Sur ses amis et sur leurs liens. J'ai assisté à ses débuts. Il n'est pas plus mauvais que les autres. Il a simplement profité de la situation. Et maintenant, il est président de la Russie.

– Il n'est pas le seul à avoir magouillé, à cette époque, remarqua Malko.

Nicolaï Gregorov approuva en beurrant une tartine de pain noir.

– *Pravda* ! D'autres ont beaucoup plus volé que lui. Mais Vladimir Vladimirovitch tient beaucoup à son image, les *babouchkas* l'adorent pour cela : il est jeune, beau, honnête, tue des Tchétchènes et met les oligarques en prison. C'est le nouveau tsar. Les Occidentaux aussi ont

cette image de lui. Le dirigeant intègre et désintéressé. Seulement, il s'attaque aux oligarques « noirs », mais il ne touche pas aux « gris ». Les siens. Ceux qui font partie d'une petite coopérative très sélecte, au bord du lac Komsomoletz, qui regroupe de très belles datchas. La sienne et celles de ses vrais amis : Sirmov, Sevchenko, Bogdanov. Tous ceux qui sont en train de faire sa fortune. Afin qu'il puisse jouir d'une retraite dorée.

Il parlait, les yeux baissés, d'une voix basse et tendue. Les boutons de sa chemise grisâtre étaient tendus par une panse rebondie. Il ôta ses lunettes et Malko vit mieux ses yeux : intelligents, vifs. Nicolaï Gregorov mâcha lentement son pain noir et demanda à brûle-pourpoint :

– Pour qui travaillez-vous ? Pour Boris Berezovski ?

– Non.

– Pour qui, alors ?

Malko se dit qu'il ne pouvait pas ne pas répondre.

– Pour le gouvernement américain.

– Vous en êtes sûr ?

– Comment, sûr ? interrogea Malko, abasourdi.

Nicolaï Gregorov leva sur lui un regard lourd avec un sourire ironique.

– Parfois, on croit travailler pour quelqu'un et, en réalité, ce n'est qu'un écran.

– Moi, je connais depuis longtemps ceux pour qui je travaille, assura Malko. Et ce sont en effet les Américains. Au plus haut niveau.

Nicolaï Gregorov émit un chuintement, comme une vieille locomotive fatiguée.

– Ils se sont *enfin* rendu compte de *qui* était *vraiment* Vladimir Vladimirovitch...

Il appuyait sur chaque syllabe.

– Et qui est-il ?

– Un *silovik*. Il ne peut même pas imaginer le concept de démocratie. Toute sa vie, il a travaillé au contrôle de la population. Il pense toujours, comme les tsars, comme le Parti, que le peuple ne doit pas

influencer les décisions de ceux qui savent. Mais il aime son pays. Il voudrait sincèrement qu'il s'enrichisse. Et, en même temps, il a créé un système qui paralyse tout. Une bureaucratie encore plus étouffante que sous Andropov. *Dobre...* Je radote. Une question très importante : vous avez été suivi ? C'est à peu près certain.

– Je ne crois pas, objecta Malko.

Il expliqua sa traversée de la Neva gelée. Le Russe eut un hochement de tête approbateur...

– C'est une bonne idée. Vous êtes courageux. Cela fait des mois que j'attends un homme comme vous. Si ce rat de Sacha Kalinine vous a envoyé à moi, ses péchés lui seront pardonnés...

– Quels péchés ?

Nicolai Gregorov les balaya d'un revers négligent.

– Ils sont nombreux. Sacha est à vendre, mais, parfois, il ne saisit pas à qui il se vend. Mais il n'est pas vraiment méchant. Que vous a-t-il dit à mon sujet ?

– Que vous possédez des informations documentées et explosives sur Vladimir Poutine.

– C'est exact. Et vous a-t-il dit ce que je voulais en échange, si je livrais ce matériel ?

– Non.

Le Russe but une gorgée de thé et se rejeta en arrière, appuyé à son ancien uniforme du KGB.

– Je possède un dossier très complet sur Vladimir Vladimirovitch, expliqua-t-il posément. Réuni au cours de plusieurs années. Des faits que personne ne connaît, parce qu'il a fallu plonger dans des dossiers très compliqués, des histoires qui se sont toutes nouées à Saint-Pétersbourg. Ses *vrais* amis - ceux qui lui ont mis le pied à l'étrier et dont il a fait la fortune - sont ici. Ils ne sont ni pires ni meilleurs que les autres, les Berezovski et Khodorkovski. Ils sont simplement plus discrets et le président est leur ami. Avez-vous entendu parler d'une société qui s'appelle IPP ?

– Oui, un peu.

– C'est la tirelire principale de Vladimir Vladimirovitch. *Moi*, je possède tous les documents qui le prouvent. Avez-vous entendu parler d'un homme qui se nomme Serguei Youskinkov ?

– Non, jamais.

– Ce n'est pas étonnant. C'est un ancien officier de marine. Un des hommes de confiance de la coopérative Osenok, là-bas, au bord du lac Komsomoletz, où Poutine a sa datcha. Ils parlaient sans méfiance devant lui. Mais c'est un homme intelligent. Quand il vient à Saint-Pétersbourg, il me parle. Par lui, j'ai compris beaucoup de choses.

– Et Larissa Nester, vous la connaissez ?

– Bien sûr. Elle aussi est au courant de beaucoup de secrets. Pendant quatre ans, Vladimir Vladimirovitch lui a fait totalement confiance. Beaucoup d'argent lui est passé entre les mains... Vous l'avez rencontrée ?

– Oui.

– Elle ne dira rien. Elle lui est trop dévouée...

Malko s'abstint de lui apprendre ce qui était arrivé à Larissa Nester. Inutile de décourager les bonnes volontés.

Nicolai Gregorov découpait avec application des petits morceaux de hareng et les dévorait avec son pain noir beurré. Le tout arrosé de thé. Le hareng terminé, il releva la tête et annonça d'une voix posée :

– Je pense que nous pouvons faire affaire. Si vous acceptez mes conditions...

– Quelles sont-elles ?

– Je veux deux choses, précisa le Russe. D'abord de l'argent, bien sûr, beaucoup d'argent.

– Cela ne devrait pas poser de problème. Et ensuite ?

– Sortir de ce pays. Cela est plus difficile, mais si vous travaillez *vraiment* avec les Américains, ce n'est pas impossible. À Saint-Pétersbourg, il y a un consulat américain. Donc des gens de la CIA, qui ont le statut diplomatique. Mon idée est la suivante : je sais que certains d'entre eux vont fréquemment en Finlande. Ils passent la frontière à Vyborg. C'est à environ cent kilomètres d'ici. La surveillance est assez lâche. Il suffit que je rencontre un de ces diplomates juste avant la frontière et qu'il me prenne dans son coffre... C'est dix minutes difficiles à passer.

– Il faudrait que je pose la question, répliqua Malko, mais c'est un peu prématuré.

– Non, trancha le Russe. Je veux être rassuré sur ce point avant d'aller plus loin. Je ne tiens pas à brûler mes dollars dans ma cheminée, comme le faisaient certains traitres du KGB, parce que je ne

pourrais pas les dépenser. À plusieurs reprises, du temps de la guerre froide, des gens ont quitté le pays comme ça, précisa-t-il. Maintenant, c'est encore plus facile. Je m'arrangerai pour sortir de la ville par mes propres moyens.

– Avec vos documents ?

– Évidemment.

– Ils sont ici ?

Nicolai Gregorov rit de bon cœur.

– Évidemment non... Ils sont en sûreté, mais je peux les récupérer facilement. Alors, qu'en dites-vous ?

– Que je dois les voir *avant* d'assurer votre départ. Sinon, la CIA n'acceptera pas. C'est trop risqué. Mais, sur le principe de votre exfiltration, je suis d'accord.

– Et l'argent ?

– Combien voulez-vous ?

– Cinq millions de dollars. Et l'asile politique, bien entendu. J'ai des parents près de Chicago.

– Je n'ai pas l'autorité pour m'engager à cela, mais si vos documents sont ce que vous prétendez, c'est jouable...

Nicolai Gregorov reversa de l'eau bouillante dans la théière et soupira.

– Le consulat américain se trouve dans Furtzakaïa Ulitza. Le mieux c'est que vous y alliez demain matin, tôt. Surtout, pas de téléphone.

– Évidemment. Mais je *dois* voir ces documents.

– Autre chose, enchaîna Nicolai Gregorov, comme s'il n'avait pas entendu. Il ne faut pas que vous retourniez à votre hôtel ce soir. Le coup de la rivière gelée, vous ne pourrez pas le faire deux fois... Ils sont très bons.

– Qui, « ils ».

– Des structures volantes qui protègent le président. Probablement contrôlées par Patrouchev, mais je n'en suis pas sûr... Il y a une « garde de fer » qui veille sur Poutine et liquide tous les problèmes possibles. Lui, c'est le tsar. Il ne veut pas connaître les détails.

– Vous connaissez un homme du nom de Rem Tolkatchev ?

Nicolaï Gregorov lui jeta un regard acéré.

– Vous êtes bien informé... Peu de gens connaissent son existence, mais il est au centre de la protection de Vladimir Poutine, à partir de son petit bureau du Kremlin. Il est hors structures, ce qui lui donne une grande liberté. D'autres questions ?

– Avez-vous des informations sur les attentats de 1999, attribués aux Tchétchènes ? Les deux immeubles détruits à l'explosif. Berezovski prétend que c'est l'œuvre du FSB alors dirigé par Poutine.

Le Russe secoua la tête.

– Non, je ne crois pas. Il semble que ce soit bien des Tchétchènes. Peut-être manipulés par le FSB. Cela arrangeait bien Poutine, ces attentats. Par contre, j'ai les preuves écrites que le retrait des troupes russes du Daghestan a été ordonné par le Kremlin. Pour que ces imbéciles de Tchétchènes entrent en Tchétchénie et déclenchent la première guerre de Tchétchénie. Aidant ainsi Vladimir Vladimirovitch à gagner les élections. Les Russes haïssent les Tchétchènes.

– *Dobre*, conclut Malko. Si je ne retourne pas à mon hôtel, où vais-je dormir ? Ici ?

En son for intérieur, il acceptait de ne pas retourner à l'*Hôtel Europe*, même si cela alertait ses adversaires, ou Irina. Le jeu en valait la chandelle.

– Non, répliqua Nicolaï Gregorov. Je ne suis pas surveillé en permanence mais par sondage. Ce serait trop bête qu'on nous voie ensemble. Mais j'ai la clef de l'appartement de Sergueï Youskinkov, le gardien de la datcha de Poutine, Nalitchnaïa Ulitza, 45, appartement 42. Il y a tout ce qu'il faut là-bas et je peux même vous y téléphoner. Vous pouvez y aller maintenant, en sortant d'ici, et de là, demain matin, filer au consulat américain. Je vous appellerai à cet appartement à midi précis.

Malko réfléchit quelques instants. Impossible de reculer, si près du but.

– Donnez-moi les clefs, dit-il.

– *Dobre*, approuva le Russe. Prenez cela, on ne sait jamais...

Il lui tendit le Tokarev presse-papiers.



Malko s'arrêta devant le numéro 45 de Nalitchnaïa Ulitza, une grande artère traversant l'île Vassilievski du nord au sud. Il avait dû prendre un taxi pour y arriver. C'était un vieil immeuble en assez bon état. Il composa le code donné par Nicolaï Gregorov et pénétra à l'intérieur. L'appartement 42 était au quatrième étage. Il mit la clef dans la serrure et ouvrit, le coeur battant, accueilli par une odeur de renfermé. Les murs étaient couverts de tableaux de marine. Il n'y avait que deux pièces, bien rangées, avec un lit-bateau en acajou. Une épaisse couche de poussière recouvrait les meubles et les vitres des fenêtres, la cuisine était propre, mais le réfrigérateur vide. Sur le conseil de Nicolaï Gregorov, il s'était arrêté dans un *produkti* 3 pour acheter de quoi manger. Il ôta son manteau et se versa une vodka.

Si on lui avait dit qu'il se retrouverait squatteur chez le gardien de Vladimir Poutine ! Les murs de la cuisine étaient couverts de certificats encadrés des différents commandements du vieil officier de marine. Réflexion faite, Malko avait décidé de ne pas se manifester auprès d'Irina. Si tout se passait bien, il réapparaîtrait, l'opération bouclée. Sinon... En sortant de chez Nicolaï Gregorov, il n'avait rien repéré de suspect mais les demandes du Russe n'allaient pas être faciles à mettre en œuvre. Certes, Ray Benson lui apporterait toute l'aide nécessaire, mais il ne pourrait pas décider de lui-même d'une telle opération.

Malko regarda le soir tomber. Il alluma la télé, parcourut les quatre chaînes. Aucun intérêt. Dans le petit appartement, il se sentait comme dans un cocon rassurant. C'était plutôt trop chauffé, comme souvent en Russie. Il grignota un peu de saumon, sans appétit, et régla le réveil sur sept heures. Il avait trouvé sur la carte le consulat américain, dans une rue donnant sur Liteïny Prospekt, où se trouvait le siège du FSB... Il essaya de dormir, mais n'y parvint qu'à peine. Taraudé par la peur de ne pas se réveiller.



Le réveil du vieil officier de marine avait dû être conçu pour jeter hors de leurs couchettes tous les marins d'un croiseur. Malko eut l'impression que toute la rue Nalitchnaïa l'avait entendu.

Il eut largement le temps de se raser et de se faire du thé. Il regarda le gros Tokarev prêté par Nicolaï Gregorov et décida de ne pas le prendre. À quoi bon ?

Il pleuvait, une sorte de neige fondue glaciale, et il se hâta à pied, au milieu de la foule grise qui sortait des trams rouge et blanc. Passant

devant l'immeuble de béton gris du FSB, avant de tourner dans la rue Furzatskaïa. Il passa d'abord sans s'arrêter devant le consulat américain, une villa plutôt modeste. Le rue était à sens unique, ce qui simplifiait sa démarche. Il avait décidé d'intercepter un des diplomates avant qu'il n'arrive, afin d'éviter d'être repéré par les employés russes du consulat.

Il se plaça au bord du trottoir, juste après l'intersection avec Chernichevskogo Prospect et attendit. Il était huit heures moins dix.

À huit heures vingt, une voiture avec une plaque CD et une femme à bord surgit de Chernichevskogo, si vite qu'il n'eut pas le temps de se manifester. Furieux, il se rapprocha du consulat, sans toutefois être en vue du milicien dans sa guérite.

Une seconde voiture diplo apparut, venant du fond de la rue et roulant lentement. Le conducteur était seul à bord. Cette fois, Malko se planta carrément au milieu de la chaussée. Le conducteur dut freiner pour ne pas l'écraser. Malko s'approcha de la portière avant gauche. L'homme avait baissé sa glace, intrigué. Malko fut frappé par ses yeux bleus et sa tignasse rousse.

– Je travaille avec Brian King, à Moscou, annonça-t-il. J'ai besoin de joindre son homologue, Ray Benson. C'est urgent.

Le conducteur esquissa un sourire.

– Vous avez de la chance ! Je suis Ray Benson. Vous êtes Malko Linge, je suppose ?

– Oui.

– Montez.

Malko fit le tour du véhicule, croyant enfin aux miracles. L'Américain lui serra longuement la main.

– *Welcome* à Saint-Pétersbourg. Brian m'avait prévenu de votre présence ici, j'ai pour instructions de vous aider dans la mesure de mes faibles moyens...

Il ralentit pour pénétrer dans la cour du consulat, sous l'œil indifférent du milicien en faction. Ils gagnèrent le deuxième étage où Malko eut droit à un café tiède qui lui parut néanmoins délicieux. Après les derniers incidents, il se sentait enfin en sécurité. Ray Benson, installé derrière son bureau, avait allumé sa pipe et le contemplait sans rien dire. C'est Malko qui rompit le silence.

– Allez-vous parfois en Finlande ?

– Cela m'arrive, répondit le diplomate, mais pas souvent en cette saison.

– La route de Vyborg est praticable ?

– Oh oui, bien sûr ! Étroite, enneigée, mais avec des pneus neige, il n'y a aucun problème. Pourquoi cette question ?

– J'ai besoin d'exfiltrer quelqu'un, expliqua Malko.

L'officier de la CIA l'écouta attentivement, sans demander le nom du bénéficiaire, puis annonça d'un ton égal :

– Il y a une sorte d'auberge sur la route de Vyborg, juste après Pulkovo, après un pont métallique qui enjambe une rivière, sur la gauche. Je m'y suis déjà arrêté. Je pourrais trouver votre client à cet endroit-là. Je suppose que c'est un *high value asset*⁴... Ces procédures ne sont pas très employées...

– Vous avez raison, confirma Malko. Il s'agit d'une opération demandée par la Maison Blanche.

– C'est urgent ?

– Oui.

Ray Benson ne se troubla pas.

– Il me faut évidemment le feu vert de Langley. Officiellement, je ne suis que vice-consul, ici. Je vais appeler tout de suite Brian. C'est par la station que passent les messages destinés à la Centrale.

– Vos communications sont quand même sécurisées ? s'inquiéta Malko.

– Bien sûr ! C'est seulement un problème administratif.

– Dans ce cas, suggéra Malko, lorsque vous aurez terminé avec Moscou, j'appellerai mon correspondant à la Maison Blanche. Pour qu'il appuie votre demande.

L'Américain haussa les sourcils, étonné.

– Il est environ minuit et demi à Washington en ce moment...

– Je sais, dit Malko, mais je le joindrai chez lui.

– O.K., conclut Ray Benson en se levant. Je vais appeler Moscou. Détendez-vous un moment.



Ray Benson réapparut dix minutes plus tard, un papier à la main.

– J’ai eu Brian, annonça-t-il. Il envoie un message à Langley mais, à cette heure-ci, il n’y a personne au septième étage⁵. Il m’a aussi transmis un message arrivé à votre intention, qui provient de la station de Londres. Évidemment, il a transité par Langley. Voici.

Il tendit la feuille à Malko. C’était un court message, débutant par le sigle « Très secret », « *For Malko Linge’s eyes only* ». Le texte était court : « le MI5 pense qu’Alexandre Kalinine coopère avec les services russes. Il a été photographié en compagnie du *résident*-adjoint du SVR à Londres. »

Malko eut l’impression que le plancher se déroba sous ses pieds. L’homme qui l’avait envoyé à Nicolaï Gregorov travaillait avec les gens de Poutine. Donc, la liaison était « polluée ».

– Mauvaises nouvelles ? interrogea Ray Benson, devant la tête de Malko.

– *Très* mauvaises nouvelles, confirma celui-ci.

Dans un cas semblable, on « démontait » ou on allait au massacre.

1. Pas de problème.

2. Fusil-mitrailleur de l’armée soviétique.

3. Épicerie.

4. Quelqu’un de très important.

5. Étage de la direction, à la CIA.

CHAPITRE XII

Perturbé, Malko essaya de faire le point mentalement, sous le regard inquisiteur de Ray Benson. Il ne pouvait quand même pas lui dire qu'il risquait de l'entraîner dans une opération « pénétrée ». Même si, couvert par son statut diplomatique, l'Américain ne risquait qu'une expulsion.

Quelque chose lui sauta cependant aux yeux : Alexandre Kalinine, même s'il renseignait les Russes, ne pouvait être tenu pour responsable de ce qui était arrivé à Leonid Chevrikov et à Larissa Nester. Malko ne lui avait parlé ni de l'un ni de l'autre.

Pour Leonid Chevrikov, il y avait une explication possible : Malko avait été suivi. Pour la retraitée, c'est elle qui avait dû alerter la mairie en croyant bien faire. Ensuite, ceux qui veillaient sur la sécurité de Poutine avaient réagi en « sous-traitant ». Le risque était désormais que Nicolai Gregorov, contrairement à ce qu'il pensait, soit lui-même sous surveillance constante. Auquel cas, la balade de Malko sur la glace de la Neva n'aurait servi à rien... Et il y avait aussi l'hypothèse désagréable qu'Alexandre Kalinine ait prévenu les Russes que Malko allait contacter Nicolai Gregorov... Dans ce cas, il était allé directement se jeter dans la gueule du loup.

Le chef de station interrompit sa réflexion.

– Voulez-vous essayer de joindre votre correspondant ? De mon côté, il me faudra attendre la fin de la journée pour obtenir une réponse.

– Oui, avec plaisir, accepta Malko.

– Après, nous pouvons aller déjeuner ensemble chez moi, suggéra l'Américain. Et revenir ensuite ici.

– Impossible, remercia Malko, on doit me contacter là où j'ai dormi. Mais je téléphonerai volontiers.

– Suivez-moi, fit Ray Benson.

Il le conduisit à la salle du chiffre et l'y laissa seul. Malko composa le numéro personnel de Frank Capistrano. Pas de réponse. Il essaya alors son portable et la voix rocailleuse du *Special Advisor* de la Maison

Blanche éclata dans le récepteur.

– *Where are you ?*

– Saint-Pétersbourg.

– Vous avez rencontré Monolithe ?

– Oui, mais ça s'est mal passé.

– Ah bon ?

– Nous avons eu un problème avec *the main enemy*. Monolithe n'est plus dans le circuit. Définitivement. J'espère que vous avez mis en place ce que je vous ai demandé.

Frank Capistrano jura entre ses dents. Il avait compris.

– Bien sûr, affirma-t-il.

– Tant mieux. Mais je ne vous appelle pas pour cela. J'ai besoin d'une *clearance*, d'urgence.

Il expliqua, sans donner trop de détails, son plan avec Nicolai Gregorov et le projet d'exfiltration. Frank Capistrano n'hésita pas.

– J'appelle tout de suite George Tenet¹ sur son portable. Il va faire envoyer des instructions à Moscou. Vous devriez vous exfiltrer en même temps que votre client.

– Difficile, avoua Malko. Et moi, je peux sortir officiellement. Je compte sur vous.

Après avoir raccroché, il regagna le bureau de Ray Benson.

– Tout est réglé, annonça-t-il. Vous en aurez très vite la confirmation.

L'Américain sourit.

– À cette heure-ci ? Vous êtes très fort...

Malko sourit.

– Non. Mon correspondant à la Maison Blanche n'est pas un bureaucrate. Maintenant, il faut monter techniquement cette exfiltration. Quand est-ce possible ?

– Pas avant demain, conseilla l'Américain. Cela éveillerait l'attention des Russes de partir à la nuit tombée. Tandis que je peux y aller tôt demain matin. Il n'y a qu'une heure et demie jusqu'à Vyborg. Je dirai que je vais faire réparer ma voiture. C'est courant ici. Si je

pars à huit heures, je peux ramasser votre gars à l'endroit dont je vous ai parlé vers dix heures.

Il sortit une carte de son bureau et montra la route à Malko.

– C'est juste après le village d'Oskonovo. Il connaît sûrement. Je crois qu'il y a des bus qui vont jusqu'à Vyborg, à partir d'ici, et s'arrêtent un peu partout.

– Il n'y a pas de risque qu'ils ouvrent le coffre ?

– Il y a *toujours* un risque, souligna Ray Benson, mais, au pire, je refuse et je fais demi-tour. Cela créera un petit incident diplomatique, car je serai obligé d'en rendre compte. Et nous nous retrouverons au point de départ.

– *Inch'Allah*, conclut Malko, il faut tenter le coup. Je peux donc programmer l'opération pour demain. Il faudrait pouvoir modifier l'heure. Je ne sais pas s'il pourra, si tôt.

– Pas de problème. Si vous avez un numéro à me donner. Ou alors, vous appelez mon numéro personnel d'une cabine. Il suffira de me demander si vous pouvez venir chercher votre visa à telle heure. Ce sera celle du rendez-vous.

– On marche comme ça, conclut Malko.

Ray Benson lui jeta un regard teinté d'admiration.

– Cela me rappelle le bon vieux temps... Je vous admire. Pour les NOC comme vous, c'est moins facile. Vous êtes certain de ne pas vouloir rester ici ? Ou que je vous accompagne ?

– Non, assura Malko. Je repars dans le froid.

Ils se serrèrent longuement la main.

– *Take care !* recommanda l'Américain. Ils ne font pas de cadeaux. À propos, comment s'appelle le client ?

– Nicolai. Il donnera mon nom comme mot de passe et fera comme si c'était un auto-stoppeur.

Malko descendit par l'escalier des visiteurs et sortit tranquillement du consulat. Le milicien dans sa guérite, en train de lire, ne le regarda même pas. Il regagna ensuite l'appartement de la rue Nalitchnaïa. L'estomac noué. Il allait sciemment se jeter dans la gueule du loup. Ou plutôt de l'ours. Mais c'était bête d'être arrivé jusque-là pour reculer.



La sonnerie grêle du téléphone fit sursauter Malko. Il était midi pile. Pour se distraire, il était en train de lire *Le Château*, de Kafka, en russe. Il regarda l'appareil. Et si ce n'était pas Nicolaï Gregorov ? Le temps qu'il réfléchisse, la sonnerie s'était tue. Si c'était le Russe, il rappellerait.

Effectivement, il rappela dix minutes plus tard et, cette fois, Malko décrocha.

– C'est vous qui avez appelé ? demanda-t-il, après avoir reconnu la voix de Nicolaï Gregorov.

– Oui. Vous m'avez fait peur en ne répondant pas. Tout va bien ? Vous avez pris les contacts nécessaires ?

– Tout à fait, confirma Malko. Il faudrait en parler de vive voix. Mettre au point les détails.

– *Dobre*. Vous connaissez la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan ?

– Non, mais je vais la trouver.

– C'est place Kazanskaïa. Soyez-y dans deux heures. À droite de la nef principale.

Malko se replongea dans Kafka, sans arriver à se concentrer. Les lignes dansaient devant ses yeux. À quel moment les sbires de Vladimir Poutine allaient-ils frapper ? Il était fou de ne pas « démonter », mais c'était plus fort que lui. Il regarda le gros Tokarev posé sur la table, le prit et fit coulisser la culasse, le temps d'apercevoir le cuivre d'une cartouche dans la chambre. Finalement, il le glissa dans la poche de son manteau.

Et si Nicolaï Gregorov était un agent double ?

Faire prisonnier un agent de la CIA en train de fouiller dans le passé de Poutine, ce serait une belle victoire pour les Russes. Il refoula ses mauvaises pensées, se disant qu'il devenait parano à son tour. Enfin, il mit sa chapka, enfila son manteau de vigogne et descendit. Dans l'escalier, une *babouchka* lui jeta un regard intrigué. Il n'avait pas l'air d'un Russe. Trop élégant. Il pria pour qu'elle ne se précipite pas à la Milicija.

Vingt minutes plus tard, il débouchait sur la place Kazanskaïa, où se dressait la magnifique cathédrale au dôme vert, impressionnante avec ses colonnes gréco-romaines. Il faillit s'étaler en montant les marches verglacées du péristyle et pénétra dans la nef glaciale, déserte à l'exception de deux *babouchkas* agenouillées dans un coin, devant un petit autel. L'humidité était si pénétrante qu'il frissonna. Un

grincement lui fit soudain tourner la tête. Une porte donnant sur la sacristie venait de s'ouvrir. Il aperçut la silhouette épaisse de Nicolaï Gregorov. Le Russe lui fit signe de le rejoindre. Malko se glissa dans la petite pièce où étaient entassés des chaises et des bancs. Le Russe referma à clef et toisa Malko, inquiet.

– Pas de problème ?

Malko se permit un sourire teinté d'ironie.

– Vous savez bien que les problèmes, on les découvre toujours trop tard... Et vous ?

– Moi, je suis là depuis une heure. J'ai surveillé la nef. Rien de suspect.

Il ne semblait pas tranquille. Malko aperçut une grosse bosse sous sa canadienne : lui aussi était armé. Ayant capté son regard, Nicolaï Gregorov remarqua d'une voix égale :

– Je ne suis pas tranquille chaque fois que je sors de chez moi... Depuis qu'ils m'ont viré de l'Agence, je sais qu'ils veulent se débarrasser de moi. La seule chose qui les retient, c'est qu'ils ne savent pas où sont mes documents. Ils ont peur que j'aie laissé des instructions. Alors, ils attendent, mais je sais qu'ils ne me lâchent pas.

Les mains dans les poches, il parlait d'une voix monotone. Il faisait si froid que de la buée sortait de sa bouche.

– Vous ne craignez pas qu'ils profitent de cette occasion, du moment où vous serez en possession de vos documents pour frapper ? suggéra Malko.

Nicolaï Gregorov eut un soupir fataliste.

– *Nitchevo* ! Je n'en peux plus de vivre de cette façon. Ici, je n'ai plus d'avenir. Personne ne me fera travailler. Au mieux, je terminerai clochard et quelqu'un me poussera un jour sous un train. Contre une bouteille de vodka. Alors, je prends le risque. Vous avez arrangé ma sortie ?

– En principe, oui. Par Vyborg. À Helsinki, vous serez pris en charge par l'ambassade américaine avec une protection spéciale.

Il expliqua les détails de l'exfiltration au Russe. Celui-ci approuva.

– Je vois très bien où est cette auberge, confirma-t-il. Je m'y suis arrêté quand je suis allé photographier la datcha de Poutine. C'est à cent vingt kilomètres de Saint-Pétersbourg. Et s'ils ouvrent le coffre à la frontière ?

– Impossible, assura Malko. L'immunité diplomatique. Au pire, vous ferez demi-tour.

Nicolai Gregorov secoua la tête.

– Non. J'essaierai de passer à pied. En hiver, c'est relativement facile, la frontière n'est pas surveillée comme avant. Mais c'est fatigant...

– *Dobre*, conclut Malko. Je dois voir vos documents avant votre départ. Je suppose que vous allez les porter avec vous ?

– Bien sûr. Mais je ne pourrai pas tout vous montrer. Il y a en quatre gros classeurs-boîtes.

– Un suffira, affirma Malko. Il n'y a pas de copie ?

– Non. Vous verrez, c'est le plus beau *kompromat* qui existe. J'ai mis des années à accumuler toutes ces pièces. Sans même savoir à quoi elles serviraient. Voilà comment nous allons faire. Nous nous retrouvons demain matin à neuf heures, ici. De là, nous irons à l'endroit où se trouvent les documents. Vous les consulterez. Ensuite, nous nous séparerons et un ami me conduira au lieu de rendez-vous.

– Il n'est pas surveillé ?

– S'il l'était, ricana Nicolai Gregorov, il y a longtemps qu'ils auraient débarqué dans son usine. *Personne* ne sait qu'il a ces documents en dépôt. Personne, répéta-t-il. Vous êtes d'accord ?

– Oui, approuva Malko, mais...

Il laissa sa phrase en suspens. Et le Russe l'apostropha aussitôt, nerveux.

– Mais quoi ?

Malko faillit lui parler d'Alexandre Kalinine, mais cela risquait de tout faire avorter. Il se contenta de souligner :

– Si je comprends bien, c'est la première fois que vous vous trouverez en possession de ces documents. C'est un risque.

Le Russe haussa les épaules.

– Bien sûr. Mais je ne peux pas faire autrement.

Ils se regardèrent en silence, puis l'ancien officier du KGB lui tendit la main.

– *Dosvidanya*. À demain. Retournez directement à l'appartement. Il

ne faut pas tenter le Diable. Quand vous partirez, laissez les clefs dans la boîte aux lettres.



Malko n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il avait à peine mangé - les éternels harengs fumés avec du pain et de la vodka. Depuis, il passait en revue tous les paramètres de son problème. À froid, il savait que c'était fou. Les services russes étaient très probablement en embuscade. En face, il y avait la bonne étoile qui l'avait toujours protégé. La perspective de réussir l'impossible. Cela valait bien quelques décharges d'adrénaline. Il se demanda comment Irina avait réagi à sa disparition, et finalement, bascula dans le sommeil, pour se réveiller en sursaut vers six heures du matin. Il alla à la fenêtre. Il y avait tellement de brume qu'on n'y voyait pas à dix mètres. Incapable de se rendormir, il prit une douche et s'habilla. Il avait l'impression d'être sur une autre planète. Il se fit du thé et, les mains autour de la tasse, pensa à l'avenir. Il ne décrocherait jamais, il le savait. Alors, autant pousser la chance le plus possible... Il tourna encore en rond pendant un bon moment, hésitant à quitter le petit appartement.

Quand il se décida, il ferma soigneusement la porte, puis déposa la clef dans la boîte aux lettres bleue. Avant de sortir, il avait vérifié le Tokarev et ôté le cran de sûreté. Il était lucide et presque détaché. Il eut une pensée pour son autre monde, se revit en train de faire l'amour avec Alexandra, dans son château, à Liezen. Machinalement, il serra les doigts autour de la crosse du Tokarev au fond de la poche de son manteau. Quoi qu'il arrive, il ne se retrouverait pas dans un camp à régime sévère.

1. Directeur de la CIA.

CHAPITRE XIII

Des rafales glaciales balayaient la place Kazanskaïa. Frigorifié, Malko se glissa dans la nef de la cathédrale. Il était un peu en avance et il s'assit, surveillant la porte de la sacristie. Mais cette fois, Nicolai Gregorov arriva de l'extérieur. Une casquette enfoncée jusqu'aux yeux, engoncé dans une lourde canadienne de cuir noir. Ses yeux pleuraient de froid, mais il semblait presque joyeux.

– C'est curieux ! dit-il à Malko, je sais que je ne reviendrai plus jamais chez moi, je pars sans rien, mais je suis heureux. J'espère que j'arriverai à vivre hors de Russie, je ne suis jamais sorti de mon pays.

– On se fait à tout, assura Malko, qui n'aurait pas abandonné son château de Liezen pour un empire. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Un agent de la CIA sous couverture diplomatique vous attendra à l'auberge d'Oskonovo, à partir de dix heures. Mais, avant votre départ, je dois vérifier l'intérêt des documents que vous emportez.

– *Davai*, fit simplement le Russe.

Ils ressortirent ensemble de la cathédrale et s'engagèrent dans la rue Kazanskaïa bordée de vieux immeubles, étroite et déjà animée. Les voitures, garées en épi, laissaient peu de place à la circulation.

– Où allons-nous ? demanda Malko.

– Chez un de mes plus vieux amis, expliqua Nicolai Gregorov. Nous nous sommes connus à l'université Lomonossov. Il a fait des études d'ingénieur et dirige une usine qui fabriquait des pièces électroniques pour l'armée. Seulement, il va fermer, parce qu'il n'y a plus de commandes, et vendre le terrain de l'usine. Ce qui va lui rapporter beaucoup d'argent ; il pourra ensuite se reposer.

– C'est lui qui est en possession des documents ?

– Oui. Il les a rangés dans une armoire blindée avec d'autres appartenant à l'usine, qui sont protégés par le secret défense. Cela a évité beaucoup de problèmes. Vous allez pouvoir les examiner et, ensuite, nous nous séparerons. C'est lui qui m'emmènera au rendez-vous d'Oskonovo avec les documents. Vous irez de votre côté. Voilà, nous y sommes.

Ils pénétrèrent sous une voûte desservant une grande cour, où étaient garées plusieurs voitures. Nicolaï Gregorov se dirigea vers une porte en bois clair à deux battants, encadrée de deux projecteurs. Il poussa un des deux battants et ils pénétrèrent dans une seconde cour beaucoup plus petite, carrée. Au milieu, stationnait une vieille Mercedes 220 noire.

– Voilà l'usine, annonça Nicolaï Gregorov. Les ateliers occupent tout le rez-de-chaussée. Mon copain a vidé tous les locataires des étages afin de pouvoir vendre le terrain.

Il poussa sur leur droite une porte vitrée qui donnait sur des bureaux, de part et d'autre d'un couloir qu'ils suivirent jusqu'au fond. Le Russe frappa à une porte et entra, suivi de Malko. La pièce était spacieuse, avec des diplômes, des photos au mur et plusieurs maquettes d'avions sur le bureau. Un grand blond costaud, vêtu d'un costume bleu croisé, contourna son bureau pour venir serrer Nicolaï Gregorov sur son cœur. Celui-ci se retourna vers Malko.

– Voilà Gregory Nicolaïevitch Lissenko. Mon meilleur ami. Il sait qui vous êtes.

Le grand blond écrasa les phalanges de Malko dans une main d'étrangleur et, par l'interphone, demanda à sa secrétaire d'apporter du thé.

Ils prirent place autour du bureau, puis, quand la secrétaire à lunettes eut apporté le thé, le directeur de l'usine se dirigea vers une armoire blindée montant jusqu'au plafond et l'ouvrit. Il en sortit un grand carton vert contenant quatre grosses boîtes du même vert criard, numérotées de 1 à 4, qu'il posa par terre.

– Voilà tes secrets, lança-t-il en riant à Nicolaï Gregorov. Je vous laisse un moment, j'ai quelqu'un à recevoir.

Dès qu'ils furent seuls, Nicolaï Gregorov désigna le carton vert à Malko.

– Regardez ce que vous voulez ! Le numéro 2 est le plus intéressant.

Malko prit la boîte n° 2 et l'ouvrit, puis en sortit une liasse de documents, s'installant sur le canapé pour les étudier. À première vue, c'était extrêmement complexe. Des statuts de sociétés avec leurs actionnaires, le listing de leurs activités, certains contacts passés avec d'autres entités. Apparemment, cela concernait le pétrole. Malko mit un peu de temps avant de s'y retrouver. Mais ensuite, il tourna les pages avec avidité. C'était l'historique d'une galaxie de sociétés mixtes de trading de pétrole. Toutes domiciliées hors de Russie ou dans des

paradis fiscaux. Elles achetaient du pétrole à des raffineries russes à un prix très intéressant, moins de cinq dollars le barril, et le revendaient ensuite à des raffineries de différents pays, en multipliant le prix d'achat par quatre.

Ce qui spoliait l'État russe et permettait de formidables bénéfices non taxables...

Chaque contrat de cession était accompagné d'une autorisation d'exportation. Des documents émis par la mairie de Saint-Petersbourg, signés par le responsable du commerce extérieur, Vladimir Vladimirovitch Poutine.

Un autre document passionna Malko : la liste des associés d'une société off-shore enregistrée aux îles Vierges britanniques. Le même Vladimir Poutine y figurait. La boucle était bouclée. C'était de la dynamite ! Nicolaï Gregorov n'avait pas menti. Celui-ci observait Malko, silencieux et immobile comme un bloc de granit. Malko remit les papiers dans leur boîte.

– Comment vous êtes-vous procuré tout cela ? demanda-t-il.

Le Russe passa la main dans ses cheveux en désordre, puis ôta ses grosses lunettes et les essuya d'un geste machinal.

– Cela m'a pris du temps, beaucoup de temps et un peu d'argent. Aujourd'hui, il serait impossible de se procurer ces documents. Le FSB a nettoyé toutes les archives de la ville. La plupart de ces dossiers m'ont été remis par quelqu'un qui avait un compte à régler avec l'équipe Sobtchak. Vous avez entendu parler de Kosta-la-Tombe ?

– Non, jamais.

– C'est un des grands voyous de Saint-Petersbourg. Il a trempé à peu près dans tout. Il a aussi participé aux campagnes d'Anatoli Sobtchak. Pour effrayer des opposants, coller des affiches, faire de l'intimidation. Seulement, Anatoli Sobtchak n'a pas été réélu en 1996 : il était trop corrompu. Et il n'a pas payé Kosta...

– Quel lien avec Vladimir Poutine ?

– Il était le directeur de campagne de Sobtchak.

Un ange passa. Des grenades sous les ailes. Il faut toujours payer ses dettes. Nicolaï Gregorov continua :

– À cette époque, Vladimir Poutine était déjà devenu trop puissant et Kosta-la-Tombe ne pouvait pas se venger de lui frontalement. Mais il savait que je menais certaines enquêtes. Alors, il m'a vendu tout ce qu'il avait pu récupérer...

Malko baissa les yeux sur sa Breitling. Déjà presque neuf heures. Il ne fallait pas que Gregorov rate le rendez-vous avec Ray Benson. Il remit la boîte n° 2 dans le grand carton vert et se tourna vers le Russe.

– Je suis satisfait ! Je pense que nous pouvons nous séparer ici. C'est votre ami qui va vous emmener là-bas ? À ce moment, le directeur de l'usine pénétra dans le bureau en coup de vent et interpella Nicolai Gregorov.

– Il ne faut pas traîner, dit-il, j'ai un déjeuner à l'*Astoria* avec mon acheteur, et d'ici là, il faut que je t'emmène là-bas... Mon chauffeur a préparé la voiture.

Nicolai Gregorov était déjà debout. Il empoigna le gros carton vert.

– Je vais mettre ça dans le coffre.

– Attends, mon chauffeur va t'aider, proposa Gregory Lissenko.

Il ouvrit la fenêtre donnant sur la cour et appela un homme qui attendait à côté de la Mercedes. Tête de tueur et carrure de bûcheron.

– Boris !

– Ça va, fit Gregorov, je vais le porter moi-même.

Malko se leva à son tour.

– Nous nous reverrons dans quelque temps, lança-t-il à Nicolai Gregorov. Bonne chance pour Vyborg.

Il serra la main de Gregory Lissenko qui lui proposa :

– Si vous voulez, rejoignez-moi à l'hôtel *Astoria* vers une heure. Je vous dirai si tout s'est bien passé.

Malko sourit.

– Pour cela, il faudrait que vous alliez jusqu'à la frontière finlandaise. Mais j'accepte avec plaisir. À tout à l'heure.

Gregorov, serrant le carton de documents contre son cœur, était déjà dans le couloir. Malko lui emboîta le pas et ouvrit la porte donnant sur la cour. Gregorov sortit le premier. Il n'avait pas parcouru trois mètres qu'une détonation sèche claqua, venant d'une des fenêtres du deuxième étage. D'abord, Malko crut qu'il s'agissait d'un pétard. Nicolai Gregorov continuait à avancer vers la Mercedes, mais Boris, le chauffeur, s'effondra d'un bloc, sa tête explosant dans une gerbe de sang. Le pouls de Malko sauta en une fraction de seconde à 200 et il hurla :

– Nicolai ! Attention !

Nicolaï Gregorov s'immobilisa, serrant toujours le carton contre son cœur, regardant autour de lui. D'où il se trouvait, il ne pouvait pas voir le chauffeur, allongé à terre, caché par la Mercedes. Malko avait compris. Il arracha le Tokarev de la poche de son manteau, fixant la fenêtre d'où était parti le coup de feu. La suite se passa en quelques secondes. Le canon d'une arme apparut furtivement à la fenêtre, un second coup de feu claqua et Nicolaï Gregorov sembla projeté en avant par une main invisible. Il tomba d'abord à genoux, puis s'effondra sur le carton vert. À son immobilité, Malko comprit qu'il était gravement atteint ou mort. Il se rua vers lui. Un troisième coup de feu claqua et une balle ricocha en sifflant sur les pavés de la cour, puis alla briser une vitre au rez-de-chaussée. Cette fois, c'est Malko qui était visé.



Arrivé à un mètre de Gregorov, il pointa son arme en direction de la fenêtre et tira. Le canon qui dépassait disparut aussitôt et il se rua vers le Russe toujours effondré sur le carton vert. Son cerveau tournait à toute vitesse. L'enquêteur mort, il restait ses documents. S'il parvenait à s'en emparer, il avait gagné. Sauf si un dispositif officiel cernait déjà les lieux, il pourrait atteindre le consulat américain avec eux.

Au moment où il se penchait pour faire basculer le corps inanimé du Russe et atteindre le carton vert, une nouvelle détonation claqua et il ressentit un choc violent à l'épaule. Déséquilibré, il bascula en avant.

Il ne ressentait aucune douleur mais comprit ce qui s'était passé en voyant son manteau déchiré. Le projectile l'avait raté d'un centimètre. Son regard se tourna de nouveau vers la fenêtre d'où partaient les coups de feu et il distingua le canon d'un fusil pointé dans sa direction. En même temps, la voix du directeur de l'usine lui parvint, de la porte des ateliers.

– Abritez-vous. J'ai appelé la Milicija.

Malko aperçut le visage ensanglanté de Nicolaï Gregorov. Une balle lui avait traversé la nuque, ressortant par le nez. Les précieux documents ne se trouvaient qu'à quelques centimètres de Malko. Au jugé, il tira deux fois en direction de la fenêtre et se rua sur le gros carton. Au moment où il se baissait pour le prendre, il réalisa que, les deux mains prises, il ne pourrait pas riposter. Et qu'en plus, il tournait le dos à son adversaire invisible. Il allait finir comme Nicolaï Gregorov.

Abandonnant le carton, il plongea en arrière, à l'abri de la

Mercedes, juste comme un nouveau projectile frappait le sol de la cour, là où il se trouvait une seconde plus tôt. S'il n'avait pas bougé, il le recevait au milieu du dos. Tassé contre la Mercedes, il examina les lieux. Le directeur de l'usine continuait à lui adresser de grands gestes de la porte. Il comprit instantanément une chose : il n'avait aucune chance d'échapper au *sniper*, tapi au deuxième étage, en s'enfuyant avec le carton de documents. De plus, les policiers de la Milicija allaient arriver et boucler la scène du crime. Il ne lui restait qu'une solution. Bandant ses muscles, il risqua un œil et aperçut l'arme braquée vers la voiture. Une nouvelle détonation claqua et une balle frappa le pavillon de la voiture, ressortant en biais à quelques centimètres de lui. Malko sauta sur l'occasion : il lâcha trois coups de feu en rafale, au jugé, en direction du *sniper*.

En même temps, il se releva et fonça vers la voûte donnant sur la première cour, abandonnant le cadavre de Gregorov et les documents. Un dernier coup de feu claqua encore, mais Malko était désormais hors d'atteinte. Il traversa la grande cour et ressortit rue Kazanskaïa. Le poulx en folie, serrant encore la crosse du Tokarev au fond de la poche de son manteau, il se dirigea machinalement vers la place Kazanskaïa. Il allait y déboucher lorsqu'il entendit des sirènes et vit trois voitures de la Milicija, suivies d'une ambulance, dévaler la rue à tombeau ouvert. Il continua jusqu'à la cathédrale, se retournant régulièrement pour voir s'il n'était pas suivi. Ce n'est que dans la pénombre glaciale de la nef qu'il recommença à penser. Il sortit ses mains moites de ses poches et les essuya à son manteau. Les coups de feu résonnaient encore à ses oreilles. L'avertissement de la station de Londres de la CIA était justifié. Alexandre Kalinine avait bien trahi au profit des services russes. La tranquillité dont il avait joui depuis son contact avec Nicolai Gregorov s'expliquait, à présent. Les « organes » ne voulaient pas seulement éliminer Gregorov, mais *aussi* et *surtout* récupérer les *kompromat*. Involontairement, Malko leur avait permis de réaliser leurs deux objectifs. Le troisième étant sa propre élimination, qui n'avait échoué que de justesse. Mais ils allaient sûrement recommencer.



Tassé sur une chaise de la nef, Malko cherchait la moins mauvaise solution pour sortir de ce guêpier. La plus facile était de se réfugier au consulat américain, sauf si un cordon de surveillance avait déjà été établi autour. Même si c'était le cas, il pouvait joindre par téléphone Ray Benson et se faire récupérer ailleurs. L'exfiltration prévue pour Nicolai Gregorov pourrait alors être réalisée à son profit. Certes, ce

n'était pas glorieux, mais il ne serait pas le premier agent à être exfiltré dans des conditions acrobatiques...

Il y avait une autre solution : reprendre officiellement le train pour Moscou et repartir ouvertement de Russie, sous la protection discrète de la station de Moscou. Cela revenait au même, mais avec un peu plus de panache. Dans la pénombre de la cathédrale, Malko se sentait envahi par un grand calme. Une fois de plus, il avait échappé de justesse à la mort. Grâce à sa chance, et à son cerveau aussi : il avait choisi la bonne solution.

Il pouvait faire une croix sur le carton de *kompromat*, soit il avait été récupéré par la Milicija, soit l'équipe du *sniper* était intervenue avant. Il regarda sa Breitling, dont les aiguilles lumineuses brillaient dans la pénombre : presque midi. Il ignorait les horaires des trains pour Moscou, mais il lui semblait qu'ils partaient en fin de journée.

Que faire d'ici là ?

Certes, il pouvait rester dans la cathédrale. Il devait juste acheter un billet à la gare. Ce qui signalerait son passage : en Russie, les billets de train étaient nominatifs et devaient porter le numéro du passeport ou de la *propusk*¹. Donc, très vite, les « organes » sauraient qu'il se trouvait à bord du train. Or, il y avait deux arrêts entre Saint-Pétersbourg et Moscou. On pouvait l'y intercepter, connaissant son wagon et même son numéro de siège. L'avion serait encore plus surveillé.

Il pensa soudain à une solution : Gregory Lissenko, l'ami de feu Nicolai Gregorov, avait mentionné un déjeuner à l'hôtel *Astoria*, après son retour de la frontière. S'il n'avait pas été arrêté, il s'y rendrait et Malko pourrait l'y retrouver. Déjà, il apprendrait ce qui s'était passé après sa fuite de la rue Kazanskaïa. Mais surtout, s'il pouvait convaincre le directeur de l'usine de le conduire à Moscou par la route ou de lui prêter une voiture, ce serait l'idéal...

Il attendit jusqu'à douze heures trente et se risqua place Kazanskaïa. La pluie avait cessé.

L'*Astoria*, le plus vieil hôtel de Saint-Pétersbourg, se trouvait à moins d'un kilomètre, place Issaakievskaja. Malko y fut en dix minutes. La façade ocre et vieillotte n'avait pas changé depuis un siècle. Malko pénétra dans le *lobby*. Peu d'animation. Ce n'était pas l'époque des touristes. Il regarda autour de lui et aperçut, sur sa droite, un bar art déco tout en longueur, prolongé par une salle à manger.

Il traversa le bar et pénétra dans la salle à manger. Seules trois tables étaient occupées. Celle de droite en entrant par deux hommes. L'un massif, engoncé dans une veste de cuir noir mal coupée, ressemblait à un esquimau avec ses yeux bridés et son visage rond et plat. L'autre était Gregory Lissenko. Celui-ci, dès qu'il aperçut Malko, se leva et s'avança vers lui avec un sourire radieux, puis l'étreignit, à la russe.

– *Bolchemoi !* Je ne pensais jamais vous revoir ! Je n'ai pas encore bien réalisé que Nicolaï est mort. C'est horrible. On se connaissait depuis si longtemps.

– Vous n'avez pas eu de problèmes ? demanda aussitôt Malko.

Le visage du directeur d'usine s'assombrit encore plus.

– Moi, non. Il a seulement fallu que je fasse une longue déposition à la brigade criminelle du MVD. Maintenant, je dois m'occuper de l'enterrement de Nicolaï. Il n'avait plus personne.

Il baissa la voix et ajouta :

– Ils devaient être prévenus car ils sont arrivés tout de suite. Avec le colonel commandant la brigade criminelle. D'habitude, il ne se déplace jamais. Quant à Nicolaï Constantinovitch, vous avez vu...

– On a retrouvé le tueur ?

– Non. Seulement son arme, un Dragonov à lunette. Une arme de *sniper* professionnel. Sûrement un ancien d'Afghanistan ou de Tchétchénie, qui ne savait même pas qui il allait tuer. Une *zakasnoié*. La police prétend que le tueur s'est trompé de victime et que c'était moi qui étais visé.

– Vous, pourquoi ?

Gregory Lissenko eut un sourire rusé.

– Parce que je suis en train de vendre très cher le terrain de mon usine. À l'homme avec qui je déjeune. Et il y avait d'autres groupes sur le coup. Qui souhaitaient que je leur vende à eux.

– Je vois, dit Malko. Et les documents ?

– Presque en même temps que la Milicija, il est arrivé un groupe d'agents du FSB de Saint-Pétersbourg. Ils ont emporté le carton de documents.

Le FSB de Saint-Pétersbourg était dirigé par un ami d'enfance de

Vladimir Poutine. La boucle était bouclée.

Devant le désarroi visible de Malko, le Russe le prit par le bras et proposa :

– Joignez-vous à nous. Mon ami Oleg Pavlovski est un homme sûr. Et ce n'est pas un ami de Vladimir Poutine...

– Que fait-il ?

– Il dirige le plus important groupe criminel de Saint-Pétersbourg. Ils ont des intérêts partout : dans les casinos, le racket, l'immobilier, et beaucoup d'argent sale qu'ils veulent blanchir. Alors, vous pouvez parler sans crainte devant lui.

– Je voudrais également vous demander un service, avança Malko.

Gregory le coupa.

– Tout à l'heure, après le déjeuner. Je n'ai rien à faire. Je signe ma vente et ensuite... Vodka, caviar et jolies femmes. J'ai envie d'une belle Mercedes 600 pour remplacer ma vieille. En plus, maintenant, elle est trouée comme une écumoire... *Davai*.

Ils rejoignirent la table et il fit les présentations, présentant Malko comme une relation d'affaires. Oleg Pavlovski ne fit aucun commentaire et, délaissant la bouteille de Defender posée devant eux, commanda une bouteille de champagne Taittinger Comtes de Champagne pour fêter sa venue... Malko avait du mal à dénouer ses nerfs. C'était l'échec total.



Ils venaient de terminer le Beluga lorsque se produisit un petit remue-ménage dans le bar. Plusieurs hommes assis à des tables non loin de la salle à manger s'étaient levés et entouraient un nouveau venu, lui interdisant l'accès de la salle à manger. Il y eut une brève discussion et Malko remarqua que l'inconnu regardait dans leur direction avec insistance. Ensuite, il fut presque soulevé de terre par les autres et traîné vers la sortie. Le nez dans leurs cocktails, les barmen semblaient ne rien voir.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko à Gregory Lissenko.

Oleg Pavlovski répondit à sa place.

– Un des types de Kosta-la-Tombe voulait venir jusqu'ici.

– Kosta est celui à qui j’ai refusé de vendre, expliqua Gregory Lissenko. C’est le groupe criminel qui a toujours appuyé Soltchak.

Malko se souvenait que Nikolaï Gregorov l’avait mentionné comme ayant participé d’une façon musclée à la campagne du maire déchu, sous l’égide de Vladimir Poutine. Saint-Pétersbourg était une petite ville.

Les gardes du corps étaient en train de reprendre leur place au bar, plus vigilants que jamais. L’un d’eux se détacha et vint se pencher à l’oreille d’Oleg Pavlovski, pour un long rapport chuchoté. Le mafieux sembla étonné, puis son regard se posa sur Malko. Une fois le gorille retourné à son poste, Oleg Pavlovski annonça avec une nuance de respect dans la voix :

– Ce n’était pas pour moi que ce type venait, mais pour ton ami.

– Pour moi ? demanda Malko, étonné.

– *Da*. Le type a parlé, sinon mes hommes allaient le massacrer. Ici, c’est une zone neutre. C’était bien Demis Stariou, un des lieutenants de Kosta-la-Tombe. Il venait vérifier votre présence ici.

– Pourquoi ?

– Une équipe de Kosta attend dehors pour vous liquider, dès que vous sortirez.

CHAPITRE XIV

Brutalement, le Beluga eut un goût amer dans la bouche de Malko. Le Russe avait énoncé la menace calmement, mais ce n'était pas le genre d'homme à plaisanter... Cela ne semblait pas, en tout cas, étonner Oleg Pavlovski.

– Il ne vous a rien dit de plus ? demanda Malko.

– Il n'y a rien à dire, répondit placidement le mafieux. C'est une *zakasnoié*, comme le type qui a dézingué le copain de Gregory. Ils devaient savoir que vous étiez là, Demis voulait simplement s'en assurer... Ils ont une photo de vous.

– Mais personne, en dehors de Gregory, ne savait que je viendrais ici, objecta Malko.

Oleg Pavlovski, placide, remit du caviar sur son toast.

– Alors, on vous a suivi. Ou on a suivi Gregory.

Ce qui était logique, le guet-apens de la rue Kazanskaïa ayant été soigneusement préparé. Gregory Lissenko, les traits tirés, semblait effondré.

Malko essaya de ne pas céder à la panique.

– Il y a une autre sortie ?

– *Niet*, laissa tomber Pavlovski, et s'il y en avait une, ils l'auraient sûrement couverte. Ce sont des professionnels. Et cela leur rapporte gros. Un contrat en pleine ville, en plein jour, même sur quelqu'un qui n'a pas de protection, c'est au moins 20000 dollars.

– J'ai un pistolet, remarqua Malko.

Oleg Pavlovski sourit.

– Contre des kalachs ou un RPG ? Et ils sont plusieurs.

– Et si je prévenais la Milicija ? suggéra Malko.

Les deux hommes sourirent. Tristement.

– Ils ne viendront pas. Ils ont sûrement été achetés pour ne pas intervenir *avant*. Kosta a des relations. Ils viendront juste ramasser votre cadavre afin de pouvoir éventuellement le revendre à votre famille. Ce sont des gens très mal payés, il ne faut pas leur en vouloir.

Malko, machinalement, se resservit de Taittinger. Le champagne glacé lui piqua agréablement le palais mais ne dissipa pas la boule qui occupait beaucoup de volume dans sa poitrine.

– On ne peut pas négocier avec eux ? suggéra-t-il.

De nouveau, c'est Oleg Pavlovski qui répondit.

– *Niet*. Pas à leur niveau. Ce sont des exécutants. Ils se feraient liquider par leurs commanditaires s'ils faisaient une chose pareille.

– Qu'est-ce que je peux faire, alors ? demanda Malko, qui n'avait pas vraiment envie de mourir.

Gregory Lissenko adressa un sourire insistant au mafieux.

– *Toi*, tu peux sûrement faire quelque chose.

Oleg Pavlovski répondit aussitôt, du tac au tac, sur le ton de la plaisanterie.

– Si tu arrêtes de discuter mon prix, je peux essayer de trouver une idée.

– Tu vas faire une *très* bonne affaire, souligna Gregory Lissenko.

Il y eut un court silence, rompu par le mafieux.

– Normalement, je ne devrais pas intervenir, cela ne se fait pas et peut m'attirer des problèmes, expliqua-t-il à Malko. Mais j'ai envie de faire plaisir à mon ami Gregory Nicolaïevitch.

Il avait surtout envie de signer l'achat de son terrain, mais Malko, lui, voulait s'en sortir. Même s'il devait la vie à un voyou patenté.

– Que pouvez-vous faire ? demanda-t-il.

– Que comptiez-vous faire, vous ? Si vous étiez sorti d'ici sans méfiance ? demanda le mafieux avec un humour noir plutôt déplacé.

– Quitter Saint-Pétersbourg, par un moyen ou un autre, pour regagner Moscou. Je pensais demander à Gregory de me prêter une voiture.

Oleg Pavlovski secoua la tête.

– Ce n'est pas une bonne idée. Trop long, trop dangereux. Non, il y a une autre solution.

D'un geste, il appela un de ses gardes du corps et lui donna des instructions à voix basse. Dès qu'il fut reparti, Oleg Pavlovski désigna à Malko la boîte de Beluga encore à moitié pleine.

– *Bolchemoi !* Il ne faut pas vous laisser abattre ! Ce caviar est délicieux et vous êtes avec deux *vrais* amis.

Il acheva de vider la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne et en commanda une autre.

Malko prit une cuillerée de Beluga et pria pour que la seconde affirmation du mafieux soit exacte.



Le garde du corps revint dix minutes plus tard avec un papier qu'il tendit à son patron. Ce dernier l'examina et leva la tête.

– Il y a un train pour Moscou à 14 h 40. Ce n'est pas le plus rapide, mais vous n'avez pas le choix. Si vous êtes d'accord, Pavel va aller vous acheter un billet à la gare de Moscou. Il vous attendra avec sur le quai. Le billet sera à son nom, mais cela n'a pas d'importance. Vous parlez russe et le contrôleur ne vous demandera pas votre passeport. Une fois dans le wagon, vous êtes en sécurité. Une *zakasnoië*, cela s'organise et cela prend du temps. En plus, à Moscou, la bande de Kosta n'a personne. Cela vous va ?

– Évidemment, fit Malko. Mais il faut arriver jusqu'à la gare.

Oleg Pavlovski eut un sourire mystérieux.

– Ça, je m'en occupe.

Il semblait parfaitement sûr de lui. Il racla la boîte de caviar, commanda une troisième bouteille de Taittinger Comtes de Champagne et annonça d'une voix gourmande :

– J'ai demandé au cuisinier de nous faire un agneau de Kazan rôti. Avec des *kartoffels*.

Malko n'avait plus faim. Le caviar terminé, Oleg Pavlovski prit son portable et se lança dans une longue conversation à voix basse. Lorsqu'il eut raccroché, il annonça à Malko avec un grand sourire :

– J'ai commandé votre taxi.

– Mon taxi ? fit Malko, interloqué. Mais...

Oleg Pavlovski éclata de rire. Presque à faire craquer sa chaise. Il se pencha ensuite vers Malko, des larmes de joie au coin des yeux.

– *Goloubtchik*¹. Ce n'est pas un taxi *ordinaire*.

– C'est-à-dire ?

Gregory Lissenko précisa :

– Oleg possède une société de transport de fonds. Vous allez être emmené à la gare dans un de ses véhicules. Ils sont blindés et disposent d'une escorte de quatre hommes armés. Terminez tranquillement votre déjeuner.

Il était temps : l'agneau de Kazan arrivait. Malko s'y attaqua finalement avec appétit, tandis que le mafieux dévorait littéralement. Il s'interrompit de lécher un os pour lancer à la cantonade :

– Moi aussi, je suis un *blokadniki*. Pendant le siège, j'avais à peine cinq ans. J'ai mâché du cuir et mangé du rat. Le rat, c'était les jours de chance. Alors, je me rattrape !

Après l'agneau, arriva un énorme gâteau, très allemand, disparaissant sous une couche épaisse de crème et de chocolat. Puis les cafés. Oleg Pavlovski prit alors la serviette en cuir fauve posée à ses pieds et en sortit une liasse de documents. Malko comprit aussitôt : c'était l'acte de vente du terrain de l'usine et, en même temps, son sauf-conduit pour la gare... On payait comptant. Avec application, Gregory Lissenko signa et parapha chaque page. Le mafieux récupéra le tout, le remit dans sa serviette et commanda une bouteille de vodka Standarte. Pour les toasts, c'était plus traditionnel que le champagne.

Ils levèrent tous les trois leur verre.

– À votre retour à Moscou ! lança le mafieux.

À aucun moment, il n'avait posé de questions à Malko sur son « différend » avec Kosta-la-Tombe. Un homme bien élevé.

Après avoir vidé son verre, le mafieux baissa les yeux sur le petit tas d'or et de diamants qui lui servait de montre.

– Il est temps d'y aller, annonça-t-il. Je suis content de vous avoir connu.

Gregory Lissenko se leva.

– Je vous accompagne.

À peine Malko eut-il gagné le bar que quatre des gardes du corps

l'encadrèrent. Amicalement. Des armoires à glace de près de deux mètres de haut, sanglées dans des vestes de cuir noir, aux traits grossiers mais au regard vif. Gregory Lissenko se rapprocha de Malko.

– Je suis bouleversé par la mort de Nicolai, fit-il à voix basse. Je pensais vraiment qu'il allait s'en sortir, grâce à vous. C'est horrible. Je savais que c'était dangereux de détenir ces documents, mais, à ce point...

– Heureusement que vous n'avez pas eu de problème, souligna Malko.

Ils étaient arrivés dans le *lobby*, face à la porte tournante. Gregory Lissenko sembla hésiter quelques secondes, puis dit rapidement à voix basse :

– J'avais fait une photocopie de tous les documents confiés par Nicolai. Au cas où...

Malko sentit son poulx s'envoler. Le miracle !

– Où sont-ils ?

– À l'abri.

– Vous seriez d'accord pour me les remettre ?

– Oui. Je ne veux pas les garder. Et puis, je dois bien cela à Nicolai.

– Comment peut-on faire ?

– Vous comptez rester à Moscou ?

– Rien que pour cela, je resterai. Si rien ne m'arrive, bien sûr. Je serai à l'hôtel *Kempinski*.

Gregory Lissenko serra très fort le bras de Malko.

– *Dobre*. Je vais me débrouiller.

– Surtout, n'utilisez jamais le téléphone, prévint Malko.

– Bien sûr. Bonne chance.

Le Russe retourna vers le restaurant et lui se dirigea vers la porte tournante, aussitôt encadré par les quatre gorilles d'Oleg Pavlovski. Ostensiblement, ils ouvrirent leurs vestes et Malko aperçut les crosses d'énormes pistolets. Un engin étonnant qui tenait plus de l'automitrailleuse que de la Cadillac stationnait devant l'hôtel. Un véhicule jaunâtre avec des bandes vertes, sans ouverture à l'exception de deux petites glaces latérales. Trois hommes, en uniforme noir,

armés de Kalachnikov, surveillaient les abords de l'*Astoria*. Malko fut littéralement porté jusqu'au véhicule blindé. Un des hommes ouvrit la portière arrière et il fut poussé à l'intérieur. Un des convoyeurs monta avec lui, les deux autres prirent place à l'avant. L'engin démarra aussitôt avec un grondement sourd et prit de la vitesse. Indifférent, le garde alluma une cigarette. À travers le hublot en verre blindé, Malko vit l'hôtel *Astoria* s'éloigner. Un peu plus tard, il reconnut Nevski Prospekt. Ils se dirigeaient bien vers la gare de Moscou, située au milieu de la grande artère.

Un quart d'heure plus tard, le véhicule blindé s'arrêtait devant la gare. Les trois gardes sautèrent à terre, kalach au poing, et gagnèrent l'immense hall. Des miliciens les regardèrent passer avec indifférence. Spectacle courant en Russie. Pavel, l'homme d'Oleg Pavlovski, se tenait à l'entrée de la voie n°3. Il tendit son billet à Malko.

– Voiture 8, place 52, annonça-t-il.

Il s'éloignait déjà. Conscientieux, ses trois anges gardiens escortèrent Malko jusqu'à son wagon. Ce n'est qu'à l'intérieur qu'il se détendit un peu. Sans cesser de serrer la crosse du Tokarev.

Le convoi s'ébranla à l'heure prévue. Les quais de la gare disparurent au son de *Poliushka Polié* craché par les haut-parleurs.

Il repartait de Saint-Pétersbourg les mains vides, mais vivant.



Le convoi se traînait. Pour la seconde fois, il venait de stopper. Le paysage était toujours le même : bouleaux, isbas et neige. La Russie profonde. Malko, sur ses gardes, surveillait les portes. Mais rien ne se passa. Grâce à Oleg Pavlovski, il avait réussi à échapper aux tueurs, sûrement commandités par ceux qui veillaient sur l'honneur de Vladimir Poutine. Ce qui révélait de leur part un net changement d'attitude. Jusqu'ici, on l'avait surtout empêché d'approcher les secrets du passé de Vladimir Poutine. Le guet-apens de l'*Astoria* signifiait qu'il s'était approché de *trop* près des documents brûlants. Même s'il ne les avait pas, on pouvait supposer qu'il les avait vus. Et cela, c'était déjà trop... Tant qu'il serait sur le territoire de la Russie, il serait en danger. Et même ailleurs. Récemment, les Russes avaient prouvé qu'ils n'hésitaient pas à frapper loin, lorsque leurs intérêts vitaux étaient en jeu. En liquidant un responsable tchéchène au Qatar. Sans parler de l'étrange accident d'hélicoptère de John Morgan, l'avocat de Ioukos.

Le train repartit et il se détendit. C'était une parenthèse agréable. Le contrôleur lui avait confirmé qu'il n'y avait pas d'autre arrêt avant Moscou. Peu à peu, le jour déclinait : il allait arriver à la nuit. Sans bagage : tout était resté dans sa chambre de l'*Europe*, à Saint-Pétersbourg. Il gagna le wagon-bar. Lancé à pleine vitesse - 160 à l'heure -, le train tanguait comme une diligence sur une piste, dans un bruit d'enfer. Il réussit à boire un thé, en en renversant la moitié, toujours bercé par la musique folklorique. Sa Breitling indiquait sept heures dix. On arrivait.

La gare de Leningrad était toujours aussi sinistre. Il traversa rapidement la cour où attendaient les voitures pour gagner le terre-plein extérieur et grimpa dans un « vrai » taxi.

– Hôtel *Kempinski*, Baltchouk Ulitza, dit-il au chauffeur.

Il dut longuement lui expliquer où cela se trouvait. Enfin, le taxi stoppa en face du *Kempinski*, sans s'être trop perdu. Malko avait l'impression de revenir chez lui !

– Vous n'avez pas de bagages ? demanda l'employé de la réception.

– On me les a volés, prétendit Malko en tendant son passeport, se demandant pour la première fois depuis quarante-huit heures ce qu'était devenue Irina.

Tandis qu'il remplissait sa fiche, le Russe sortit un papier de sous son comptoir et remarqua :

– J'ai à la consigne une valise avec une étiquette à votre nom. Il y a une lettre, aussi.

Malko prit la lettre et l'ouvrit. C'était un petit mot griffonné sur une feuille à en-tête de l'*Hôtel de l'Europe*, à Saint-Pétersbourg.

« Comme tu ne revenais pas, je suis repartie comme prévu pour Moscou. J'ai fait mettre la note sur ta carte de crédit. Si tu veux me revoir, voilà mon numéro. Irina. »

Enfin une bonne surprise ! Il gagna sa chambre et on lui apporta sa valise. Rien ne manquait. Même pas le chargeur de son portable. Un vrai miracle. Il n'avait plus qu'une idée : se détendre dans un bain chaud. Ce qu'il fit. Lorsqu'il en ressortit, il alla à la fenêtre et contempla longuement les étoiles rouges qui s'allumaient au sommet des tours du Kremlin. Clamant silencieusement que l'Union soviétique n'avait pas disparu des cœurs. On fêtait toujours le Jour de la Tchéka.

Il s'ébroua et composa le numéro d'Irina. Elle répondit

immédiatement.

– Malko ! lança-t-elle de sa voix enfantine. Tu es revenu ?

– Je suis revenu ! Que fais-tu ce soir ?

La call-girl sibérienne eut un rire cristallin.

– Je me fais belle pour toi. À tout à l'heure.

Elle n'était pas rancunière... Ragaillardi, Malko alla prendre le Tokarev dans son manteau et le glissa sous l'oreiller. Pour ne pas oublier qu'il était en danger de mort. Ceux qui avaient payé des tueurs à Saint-Pétersbourg pouvaient récidiver à Moscou. D'où il ne pouvait bouger tant qu'il n'aurait pas de nouvelles de Gregory Lissenko.

Une chèvre attachée à un piquet.

1. Mon pigeon.

CHAPITRE XV

C'est vrai qu'elle était belle, Irina ! Une longue liane dans une robe ras du cou, style Alaya, qui la serrait comme un gant. Les longs cheveux blonds relevés en nattes faisaient ressortir le bleu minéral du regard et le manteau d'ocelot apportait une touche finale de luxe. En Russie, où les écologistes étaient une espèce quasi inconnue et mal vue, les femmes portaient encore fièrement leurs fourrures. Après les chocs tragiques de la journée à Saint-Pétersbourg, Malko reprenait goût à la vie.

Carpe Diem ! Profitez de l'instant présent. Une parenthèse entre un dramatique passé proche et un futur incertain.

Il dînait, en tête à tête avec Irina, dans la « bibliothèque » du *Café Pouchkine*, au deuxième étage du restaurant. Caviar, bien entendu, arrosé de champagne français, du Taittinger, à la demande expresse de la jeune Russe, qui découvrait un univers très éloigné de sa Sibérie natale.

Bizarrement, Malko se sentait assez proche d'elle, qui était pourtant une pute. Mais une pute remarquablement discrète. Elle ne lui avait encore posé aucune question sur son étonnante disparition à Saint-Pétersbourg, le retrouvant comme si de rien n'était. À part elle, personne ne savait qu'il était de retour à Moscou. Sauf ceux qui l'avaient pourchassé à Saint-Pétersbourg, s'ils avaient réussi à le suivre jusqu'à la gare. Mais il était sans illusion : ils ne le lâcheraient pas. Il se donnait une semaine pour avoir des nouvelles de Gregory Lissenko. Sept jours pendant lesquels il allait se trouver en danger de mort permanent.

Irina reposa sa flûte de champagne et lui adressa un sourire à vous faire tomber les dents...

– Je peux te poser une question ?

– Bien sûr, fit Malko.

Penchée au-dessus de la table, la call-girl baissa la voix, bien que le brouhaha limite les indiscretions.

– Tu es un bandit ?

Elle prononçait « *benditt* », à la Russe. Malko ne put s'empêcher de sourire.

– Pourquoi me demandes-tu cela ?

Irina baissa pudiquement les yeux.

– Tout à l'heure, quand je suis venue te chercher à l'hôtel, j'ai vu que tu mettais un gros pistolet dans ton coffre. J'étais dans la salle de bains et tu n'as pas remarqué que je pouvais te voir dans la glace. Et puis, à Saint-Pétersbourg, deux types sont venus poser des questions sur toi. Ils ne savaient pas que je te connaissais. (Elle accentua son sourire.) En plus, tu as disparu. Je pensais que tu étais au fond d'un canal. Cela se fait souvent l'hiver. Avec la glace, les corps ne remontent qu'au printemps...

– Tu vois, je ne suis pas mort, dit Malko. Et je ne...

Brusquement, Irina lui mit un doigt sur les lèvres.

– Tais-toi. Je ne veux rien savoir. Tu sais, je n'ai rien contre les bandits. S'ils sont gentils et bien élevés comme toi.

– Merci, dit Malko. À mon tour, je voudrais te poser une question : pourquoi m'as-tu dragué avec cette insistance ? Tu croyais que j'avais beaucoup d'argent ?

Irina se rembrunit brutalement et les coins de sa bouche s'abaissèrent.

– Ne sois pas méchant, dit-elle. Tu m'as plu, c'est tout. Je ne suis pas seulement une pute. C'est vrai, je baise avec des hommes pour de l'argent, mais, de temps en temps, j'ai envie de prendre dans mes bras un homme dont je suis un petit peu amoureuse...

Joignant le geste à la parole, elle montrait son pouce et son index, séparés de deux millimètres. Malko croisa son regard bleu, étonnant, d'une pureté irréelle. Se disant que le monde n'était pas blanc et noir.

– C'est pour cela que tu es venue me rejoindre au petit déjeuner, le lendemain ?

– Bien sûr ! Mon Kazakh venait de partir. Tout ce que je t'ai dit est vrai. Tu sais, je suis arrivée de très loin : Krasnoïarsk, c'est à des milliers de kilomètres de Moscou. Je n'avais jamais vu une grande ville quand j'ai débarqué ici. J'ai été un peu mannequin, et ensuite, j'ai trouvé un job dans un casino, près des trois gares. Le casino *Cristal*. Les patrons faisaient partie d'un des cinq groupes de bandits de Moscou. Des Géorgiens. La règle était simple : quand ils avaient envie de me baiser, ils m'appelaient dans leur bureau. Quelquefois, ils

étaient deux. Ou alors, ils t'envoyaient porter de l'argent à quelqu'un. Et s'il avait envie de te baiser, bien entendu, il fallait accepter. Sinon, on te battait à mort dans les bois d'Ismailovo. Ensuite, j'ai rencontré une copine qui venait aussi de Sibérie, un jour où elle était venue au *Cristal* avec son mec. Elle m'a dit que j'étais conne de faire ce boulot. Que je ferais mieux de faire la pute. Ça rapportait plus. Elle m'a proposé de venir habiter avec elle, dans son petit appartement. Et elle m'a présenté son *kricha* : un major du FSB plutôt gentil.

– Du FSB ?

Tous les feux rouges s'étaient allumés. Irina confirma tranquillement :

– Oui. À Moscou, c'est le FSB qui contrôle la prostitution. Les Arméniens et les Tchétchènes volent les voitures, les Azéris tiennent les marchés et les Slaves, eux, s'occupent du racket, de l'immobilier, des banques.

– Et ce major du FSB, tu le vois souvent ?

– Une fois par mois, pour lui donner l'argent. Il est honnête. Il ne prend que 20 % de ce que je gagne...

– Il ne te demande jamais rien d'autre ?

– Si, il m'a dit de lui signaler les Caucasiens de passage à Moscou. Mais ça, c'est normal.

Malko était perplexe. L'histoire d'Irina était parfaitement vraisemblable et elle semblait sincère. Seulement, il ne pouvait pas en être certain à 100 %. Ce qui n'avait guère d'importance : il n'avait pas l'intention de lui confier ses secrets.

– Quand tu m'as proposé de m'emmener à Saint-Pétersbourg, continua Irina, j'étais si heureuse ! Les hommes ne me prennent que pour me baiser. Si je fais la pute, c'est par besoin d'argent. Sans ce que je lui donne, ma mère, avec ses 2 000 roubles de pension, serait dans la misère. Je lui ai acheté un appartement, là-bas, à Krasnoïarsk. C'est moins cher qu'à Moscou. Si tu savais comme j'ai été contente, le jour où je suis partie là-bas avec vingt mille dollars en billets. J'avais si peur de me faire voler que j'en avais caché partout dans mes vêtements ! Maintenant, je vais essayer de m'en acheter un pour moi, à Moscou.

– Où habites-tu en ce moment ?

– Je loue un petit appartement, pas très loin d'ici. J'y suis retournée

en revenant de Saint-Pétersbourg, après avoir laissé ta valise au *Kempinski*.

– Qu’as-tu pensé ?

Le regard bleu cobalt ne cilla pas.

– Rien. Que tu avais eu un problème. Je t’ai laissé mon numéro pour que tu puisses me joindre, si tu revenais. J’ai appris à ne pas me mêler des affaires des autres.

Tout ce qu’elle disait transpirait la sincérité. Malko, finalement, était heureux de s’être fourvoyé. Irina était vraiment très belle. Il régla une addition monstrueuse et ils ressortirent du *Café Pouchkine*. Serrée contre lui, Irina lui souffla :

– Tu sais, j’aurais pu prendre ton gros pistolet dans mon sac. Tu aurais été plus tranquille...

Ils prirent un taxi « sauvage ». En traversant le hall du *Kempinski*, Irina tomba soudain en arrêt.

– Tu m’attends une seconde ? demanda-t-elle.

Elle s’avança vers un couple qui attendait l’ascenseur. Une grande femme brune plus très jeune avec beaucoup d’allure, accompagnée d’un homme nettement moins âgé, très beau. Malko vit Irina parler à la femme et tirer un carnet de sa poche, sur lequel l’autre griffonna quelques mots. La call-girl revint vers Malko, radieuse.

– C’est Alla Puchacova, la grande cantatrice ! Elle vit à l’hôtel depuis deux ans. Avec son mari. Pour leur dix ans de mariage, il lui a offert 3 650 roses ! Une par jour. Elle les a données à l’hôtel qui en a fait de la gelée de rose... J’aimerais bien qu’on m’offre des roses, moi aussi.

Elle était touchante.

Quand ils se retrouvèrent dans la chambre, Irina, après s’être débarrassée de sa fourrure, enlaça Malko d’une façon différente, moins provocante. Il eut l’impression d’être avec une vraie femme, pas une professionnelle. Il lui ôta sa robe et elle apparut avec ses bas noirs au haut en dentelle et une minuscule culotte. La statue du désir. Elle le déshabilla en riant, le poussa sur le lit et vint s’installer à califourchon sur lui.

Puis, comme pour rire, elle commença à se frotter d’avant en arrière, les yeux fermés. Très vite, sa main droite plongeait dans sa

culotte et Malko vit ses doigts s'agiter sous le nylon. Apparemment, cela ne lui suffisait pas, car elle interrompit son manège, bascula sur le dos et se débarrassa du sous-vêtement, en un clin d'œil. Après quoi, elle tourna la tête vers Malko et demanda :

– Carresse-moi. Fort.

Sous ses doigts, elle se mit à se tordre, à haleter, les traits crispés. Jusqu'à ce qu'elle émette une série de petits cris et s'immobilise. Dès qu'elle eut joui, elle se redressa et se pencha sur Malko pour une fellation merveilleuse. Si efficace qu'il se sentit partir sans le vouloir vraiment et explosa dans sa bouche. Ce n'est que plus tard qu'Irina avoua avec douceur :

– Tu ne m'en veux pas ? Je ne jouis jamais quand je fais l'amour avec un homme. Mais tu me caresses si bien ! Comme une femme, ajouta-t-elle avec un petit rire. La première fois de ma vie que j'ai joui, c'était avec une femme...

Elle se lova contre lui et murmura :

– Tu aimes dormir avec quelqu'un ?

– Parfois, oui, dit Malko.

Elle se serra encore plus et dit soudain :

– Il faut que tu prennes le pistolet avec toi dans la chambre. Dans le coffre, il ne sert à rien.

– Cela ira, fit Malko, amusé par cette sollicitude. Et tu sais, je ne suis pas un bandit.

Irina enfonça son visage dans son aisselle et insista d'une voix de petite fille contrariée.

— Si, tu es un *benditt*. Tous les hommes qui ont des pistolets sont des *benditts*. Mais cela n'a pas d'importance. Je préfère les *benditts* aux oligarques et aux politiciens.

Elle s'endormit sur ces paroles définitives. Malko demeura les yeux ouverts, résumant mentalement la situation. Normalement, il aurait dû reprendre l'avion le plus vite possible, mais, avec la promesse de Gregory Lissenko, c'était impossible. Si *vraiment* ce dernier avait les documents pour lesquels Nicolaï Gregorov était mort, cela valait la peine d'attendre. Le fait qu'Irina ne soit peut-être pas une espionne lui ôtait une épine du pied. Mais il restait toutes les autres menaces. Il se promit d'aller faire le point à l'ambassade américaine le lendemain.



À la station de la CIA, Malko avait été accueilli en héros. Personne ne savait ce qu'il était devenu. Ray Benson avait attendu jusqu'à midi l'homme qu'il devait exfiltrer en Finlande, puis avait regagné le consulat américain. Malko ne donnant pas de nouvelles, personne n'avait osé le contacter. Et l'angoisse était montée, d'heure en heure. Jusqu'à sa réapparition.

– Vous avez eu une chance inouïe, conclut le chef de station, après avoir entendu ses explications. Ces tueurs ont une audace sans limite, d'autant que leurs commanditaires les protègent. On n'en a *jamais* arrêté un seul. Ils agissent en plein jour, la plupart du temps à visage découvert.

– Dans mon cas, pensez-vous qu'ils aient pris leurs ordres au FSB ?

Brian King se versa un modeste whisky - deux doigts de Defender « Very Classic Pale » — avant de répondre.

– Honnêtement, je ne crois pas. Le FSB est une administration structurée. Même si Patruchev obéit à Vladimir Poutine au doigt et à l'œil, il serait obligé de mettre certains de ses subordonnés au courant. C'est impensable. Par contre, il existe certaines cellules informelles, hors organigramme, qui n'obéissent qu'au Kremlin et se chargent des sales boulots en recrutant des tueurs à gages parmi les « Afghans ».

– Donc, c'est Vladimir Poutine qui donne les ordres ?

– Pas forcément. Il donne des instructions générales mais ne suit pas les détails opérationnels. C'est le tsar, n'oubliez pas.

Malko, perplexe, mais pas totalement convaincu, observa :

– Pourtant, Vladimir Poutine lui-même a participé à la mise en scène, dans le cas de Macha Iakoushkine.

– C'est vrai, reconnut l'Américain. Nous avons étudié ce cas. Il est possible que son entourage lui ait conseillé d'intimider cette journaliste en la mettant en garde. Mais il n'était pas forcément au courant de ce qui a suivi... C'est difficile de savoir la vérité...

– Bon, conclut Malko, il faut que j'appelle la Maison Blanche.

Il avait volontairement attendu l'après-midi pour venir à l'ambassade. Irina était repartie chez elle et il devait peut-être la retrouver le soir. Le chef de station le conduisit au « yellow

submarine ». À Washington, il était sept heures cinq du matin. Frank Capistrano répondit lui-même : sa secrétaire n'arrivait qu'à huit heures. Il était déjà au courant de l'exfiltration avortée de Saint-Pétersbourg. Malko lui fournit le reste des informations, y compris la promesse de Gregory Lissenko de lui apporter la copie des *kompromat* sur Vladimir Poutine. Le *Special Advisor* de la Maison Blanche le coupa aussitôt.

– Après ce qui s'est passé, c'est trop dangereux pour vous de rester en Russie. Quel que soit l'enjeu. Je ne veux pas vous perdre.

– Mais ces documents sont justement ce que nous cherchions, insista Malko.

– *Forget it !* trancha Frank Capistrano. Vous avez trop de gens au cul qui veulent votre peau. On ne peut pas vous protéger. Prenez le premier avion pour n'importe où ! C'est un ordre. Déjà, vous avez appris beaucoup de choses. O.K. Je vous laisse. Rappelez-moi quand vous serez dehors.



En rentrant au *Kempinski*, Malko était passé au bureau de la Lufthansa, dans l'hôtel, afin de faire une réservation pour le lendemain. Ce qui lui laissait une soirée de détente avec Irina. Il l'avait invitée à dîner et fait monter deux douzaines de roses dans la chambre.

Le téléphone sonna. C'était le bureau de la Lufthansa.

– Vous avez ma réservation ? demanda Malko.

– Non, avoua l'employé, embarrassée, il y a un problème. Pouvez-vous descendre ?

Lorsque Malko se présenta au comptoir de la Lufthansa, l'employée lui tendit son passeport, l'air désolé.

– Je n'ai pas pu prendre votre billet. Le QG de la Milicija a émis à votre encontre une interdiction de sortie du territoire russe.

Malko sentit son pouls s'envoler. C'était l'antichambre du goulag. L'employée continua :

– Il faut aller rue Petrovka, ils vous expliqueront.

– Merci, dit Malko en empochant son passeport.

Une demi-heure plus tard, il était dans le bureau de Brian King, à qui il fit part de ce dernier obstacle. L'Américain n'hésita pas.

– J'appelle tout de suite le colonel Piotrovski au FSB, ce doit être une erreur.

Malko ne répliqua pas, certain que ce n'était pas une erreur. Brian King eut très vite son homologue en ligne. L'officier du FSB n'était au courant de rien. Il promit de se renseigner et de rappeler aussitôt. Malko dut patienter plus d'une heure devant un café tiède. Enfin, le téléphone de la ligne directe sonna. Brian King brancha le haut-parleur. Le colonel Piotrovski était toujours aussi aimable, mais embarrassé.

– J'ai parlé au général commandant la Milicija, expliqua-t-il. C'est un simple problème administratif. Il y a une semaine, M. Linge a été en contact avec un drogué qui est mort depuis d'une overdose. La famille prétend qu'il était son fournisseur de drogue. Bien entendu, c'est ridicule, mais la Milicija veut enregistrer sa déposition et la famille de cet homme réclame une confrontation. Cela va prendre deux ou trois jours. Malheureusement, je ne peux rien faire.

Lorsqu'il eut raccroché, le chef de station semblait rassuré.

– C'est leur foutue bureaucratie ! laissa-t-il tomber. Vous allez avoir le temps de visiter les musées.

Malko n'était pas de cet avis, mais avant de prendre position, il voulait vérifier quelque chose.

– Vous avez l'adresse de Leonid Chevrikov ? demanda-t-il.

– Non, mais il suffit d'appeler NTV + , je pense.

– Je ne veux pas les alerter.

– Alors on peut la trouver par l'intermédiaire de Jack Pratt. Il suffit d'appeler Washington.

– Allez-y. Je vais faire un tour.

Il n'en pouvait plus de poireauter dans ce bureau. Il partit à pied vers Novy Arbat. Il y avait là une grande librairie où on trouvait parfois des ouvrages intéressants.



Il était presque six heures quand Malko revint à l'ambassade. Brian King lui tendit le message qu'il venait de recevoir de Langley.

– Voilà l'adresse de Chevrnikov. Chasovaya Ulitza 48, Korpus II, entrée C, appartement 86.

– On y va, dit aussitôt Malko.

– Ce n'est pas risqué ?

– Je veux vérifier quelque chose. Et c'est le seul moyen.

Le chef de station ne discuta pas.

– O.K. On prend ma voiture.



Ils passèrent devant le *Leningradski rinog* où Malko avait rencontré Leonid Chevrnikov dix jours plus tôt, puis le chef de station tourna à droite dans une grande rue parallèle à Leningradski Prospekt, Chasovaya Ulitza. Ils stoppèrent devant le numéro 48 et gagnèrent le Korpus II. Bien entendu, il y avait un code et ils durent patienter vingt minutes avant que se présente une *babouchka* derrière laquelle ils s'engouffrèrent. Il y avait un ascenseur et le 86 était au huitième. Malko sonna. Quelques instants plus tard, une femme d'une cinquantaine d'années au visage fatigué, un foulard sur la tête, entrouvrit la porte et leur jeta un regard effrayé.

– *Gostnaya* Chevrnikov² ? demanda Malko.

– Da. Qui êtes-vous ?

— Un ami de votre mari, Leonid Georgievitch.

– Il n'est pas ici.

– Où est-il ?

La femme de l'ex-agent du KGB bafouilla puis dit d'une voix mal assurée :

– Il a été renversé par une voiture, il y a plusieurs jours, et a été transporté dans un hôpital militaire. Je n'ai pas encore eu l'autorisation de le voir.

Visiblement, elle ne croyait pas un mot de ce qu'elle débitait d'une voix monotone, le regard fuyant. Elle obéissait aux ordres. Malko avait pitié d'elle. Il expliqua que, de passage à Moscou, il avait eu son adresse par Jack Pratt, l'ami américain de Leonid. Le visage de la femme de Leonid Chevrnikov s'éclaira.

– Ah, Jack Pratt ! Il est si gentil. Il doit venir cet été. J’espère que Leonid sera rétabli.

Malko lui adressa un sourire encourageant.

– Je suis sûr que oui. Mais je repars demain.

Ils prirent congé et regagnèrent la voiture de Brian King.

– Vous connaissez le mot russe *desinformatzia* ? demanda Malko à l’Américain. Le colonel Piotrovski s’est moqué de vous. L’enquête de la Milicija n’existe pas.

– Mais pourquoi veulent-ils vous retenir à Moscou ? objecta l’Américain.

Malko venait de le comprendre. Il avait péché par optimisme.

– Pour m’assassiner, laissa-t-il tomber. Et cela prend un peu de temps à organiser. Ils m’ont raté à Saint-Pétersbourg, ils ne veulent pas d’un nouvel échec à Moscou. Vous connaissez l’histoire de la chèvre attachée à un piquet ?

– *My God* ! fit l’Américain, il faut vous exfiltrer d’urgence.

Malko secoua la tête.

– Vous n’y arriverez pas. Vous pouvez être certain qu’« ils » me surveillent. Nous avons en face de nous toute la puissance d’un État avec des relais mafieux. Il faut mettre à profit ce répit pour trouver une façon de me mettre à l’abri. Mais cela va être très, très difficile.

– Je vais y réfléchir, conclut le chef de station. En attendant, je préférerais que vous veniez habiter à l’ambassade.

– Je ne peux pas, avoua Malko. De toute façon, j’avais l’intention de rester quelques jours à Moscou. Pour une raison sérieuse.

Il répéta à l’Américain ce que lui avait promis Gregory Lissenko. Brian King hocha la tête.

– Je comprends. On va *quand même* aller voir à la Milicija. En faisant les idiots.

Malko avait malgré tout l’estomac noué. Se dire qu’un « appareil » invisible préparait son assassinat programmé et qu’il ne pouvait absolument rien faire pour l’empêcher, n’était pas vraiment réjouissant.

-
1. Oubliez ça !
 2. Madame Chevrikov.

CHAPITRE XVI

L'immeuble du siège de la Milicija, rue Petrovka, était plutôt décati. Malko, accompagné du chef de station de la CIA, demanda à parler à la personne en charge de l'affaire Chevrikov. Personne ne semblait être au courant, et même la mention de Nicolaï Patruchev, patron du FSB, ne réveilla pas les énergies. Une heure plus tard, ils en étaient au même point... Il fallut que Brian King fasse appeler le général commandant la Milicija par un membre du cabinet de Patruchev pour qu'un jeune capitaine souriant surgisse enfin d'un bureau et les reçoive.

Il avait sur son bureau une mince chemise rose contenant en principe les documents relatifs à l'affaire du parc des Statues, mais bien entendu non communicables. Il s'excusa platement envers Malko, invoquant des instructions supérieures réclamant sa déposition. Il serait averti vingt-quatre heures à l'avance pour la confrontation, mais certains points devaient d'abord être éclaircis. Le nez sur son bureau, il bredouillait, mal à l'aise. Malko parvint à conserver son calme : protester n'aurait servi à rien. Ils eurent droit au thé et à une dissertation sur la criminalité à Moscou. En baisse, bien entendu. Cependant, en dépit de l'insistance de Brian King faisant allusion à la qualité de ses excellentes relations avec ses collègues du FSB, l'officier demeura inflexible : il ne pouvait donner à Malko son visa de sortie tant que cette enquête ne serait pas bouclée. Ce qui ne saurait excéder quatre ou cinq jours, assura-t-il. Véritablement, il ne soupçonnait pas la véritable raison de la manip'. En ressortant, Malko avait la mine sombre.

– Ne prenez aucun risque ! suggéra l'Américain. Nous pouvons vous héberger à l'ambassade où vous serez en sécurité.

– Ils attendront le temps qu'il faut, rétorqua Malko. Je vais essayer de mener une vie à peu près normale et de reprendre contact avec Gregory Lissenko. Si, dans une semaine, il n'y a rien, nous tenterons une exfiltration par Vyborg. Bien sûr, c'est loin, mais je ne vois pas d'autre solution.

– Vous ne pouvez quand même pas risquer de vous faire tirer comme un lapin, protesta l'Américain. Je vais vous donner des « baby-sitters ». Ils ne vous lâcheront pas pendant une semaine.

– O.K., accepta Malko. Essayons.

– Je vous les envoie à l'hôtel, promit le chef de station.

Il déposa Malko au *Kempinski* avant de repartir organiser la résistance. Malko broyait du noir. Heureusement, il n'y avait pas de vis-à-vis à ses fenêtres et il pouvait se mettre devant sans risquer sa vie. Puisqu'il était « assigné à résidence » à Moscou, autant tenter de récupérer la copie des documents détenus par Gregory Lissenko. Seulement, appeler le directeur de l'usine serait suicidaire. Là aussi, il devait attendre. Ses pires pressentiments se réalisaient, sauf à croire que Lissenko joue double jeu, ceux qui le traquaient voulaient simplement qu'il ne quitte pas la Russie vivant, ignorant que, de toute façon, il avait prévu de prolonger son séjour dans l'espoir de récupérer les *kompromat*.

Il se dit qu'il pouvait utiliser ce séjour forcé pour rencontrer Ludmilla, « l'araignée », la pute acrobate qui avait séduit Poutine en 1999.

Son téléphone sonna. On le demandait à la réception. Il descendit et se trouva face à deux armoires à glace aux cheveux courts, qui se présentèrent comme Mike et Dean. Service de sécurité de l'ambassade.

– M. King nous a donné pour instruction de ne pas vous lâcher dès que vous sortez de votre chambre ici, annoncèrent-ils. Vous auriez été l'objet de menaces...

– C'est exact, confirma Malko. Êtes-vous armés ?

– Bien sûr ! firent-ils en chœur.

– Vous parlez russe ?

– Non. Quelques mots.

– Prenez un scotch au bar du premier, dit Malko. Pour l'instant, je ne sors pas.

Il remonta, rasséréné. Cette démonstration de force allait peut-être décourager les tueurs lâchés sur lui.



Irina contemplait les roses rouges offertes par Malko, tétanisée de reconnaissance.

– Jamais on ne m'a offert autant de fleurs, dit-elle. Quelquefois, j'en reçois une au restaurant. Je vais les emmener chez moi.

Avec sa jupe longue et sa veste de cuir marron bien coupée, elle ressemblait à toutes les élégantes Moscovites. C'est elle qui suggéra :

– Je t'emmène chez les Caucasiens, au *Karetniy Dvor*. Les meilleurs chachliks de Moscou. Et il y a toujours des gens sympas. C'est le QG du cinéaste Pavel Loungine.

– Parfait, dit Malko. Je suis avec deux amis qui ne parlent pas russe. Des Américains.

– J'aime bien les Américains, fit aussitôt Irina, j'aimerais aller vivre là-bas. D'après les films, c'est formidable.

À peine émergèrent-ils de l'ascenseur, que les deux « baby-sitters » de la CIA les rejoignirent, saluant la jeune Russe d'un signe de tête. Celle-ci dit à mi-voix :

— Tes amis, ce sont des *benditts*...

Elle avait du flair.

– Pas vraiment, affirma Malko. Disons des gardes de sécurité.

Irina lui lança un regard à la fois complice et admiratif.

— Tu vois bien que tu es un *benditt*. Les gens normaux n'ont pas de gardes du corps...

Ils prirent une des Mercedes de l'hôtel pour gagner le restaurant rue Pravarskaïa, pas loin du Koltso. C'était plein, des séparations en feuillage délimitant des espèces de boxes. Effectivement, Pavel Loungine dînait à une table près de l'entrée. Il y avait beaucoup de Caucasiens, bruyants, gais et moustachus.

C'est Irina qui composa le menu : salades et chachliks, arrosés de vin de Géorgie. Les deux Américains, tétanisés par cet environnement, touchèrent à peine à la nourriture et se contentèrent de Borjoni, une eau minérale russe très salée. Malko les observait : c'étaient des professionnels. Chaque nouvel arrivant était scruté et surveillé jusqu'à ce qu'il s'assoie. L'ambiance était plutôt détendue, la nourriture pas mauvaise et le dîner passa vite. Irina avait accroché une rose à sa veste de cuir et rayonnait.

Après le thé, ils prirent le chemin de la sortie, les deux gorilles ouvrant la marche. Au moment où ils allaient monter dans la Mercedes du *Kempinski*, un groupe d'hommes surgit de l'obscurité, encerclant les deux Américains. En un clin d'œil, ils furent ceinturés et dépouillés de leurs pistolets. Le tout dans une bousculade incroyable.

Les deux Marines se débattaient comme de beaux diables. Malko avait compris.

– Mike, Dean, ne résistez pas ! lança-t-il. Je vais arranger les choses.

Il s'adressa en russe à celui qui paraissait le chef des assaillants.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Pourquoi arrêtez-vous ces hommes ?

Poliment, l'homme sortit une carte du MVD et expliqua :

– On nous a signalé des hommes armés dans ce restaurant. C'est contre la loi, ils n'ont pas de permis de port d'arme.

– Ce sont des gardes de sécurité de l'ambassade américaine.

– C'est possible, fit le Russe. Mais, en ville, ils n'ont pas le droit de porter leurs armes.

Déjà, on entraînait les deux Américains, menottés... Malko aperçut un fourgon, qui attendait un peu plus loin.

– Où les emmenez-vous ? demanda Malko.

– Chez nous, au MVD, rue Loubianka, fit le policier en s'éloignant.

Malko se retrouva seul avec Irina, un peu méprisante.

– Tes amis n'ont pas de *kricha*, remarqua-t-elle. Il aurait fallu les payer. C'est tout ce qu'ils voulaient.

Malko n'en était pas si sûr. Cette interpellation prouvait deux choses : d'abord, il était sous surveillance constante et, ensuite, ceux qui le traquaient avaient le bras long et de la suite dans les idées.. Les deux Américains seraient sûrement relâchés sans problème d'ici peu : le but était d'ôter à Malko toute protection... Il appela de son portable Brian King, le chef de station, et le mit au courant de l'incident. L'Américain réitéra aussitôt son offre.

– Venez vous réfugier à l'ambassade, Votre vie est plus importante que les *kompromat* de Poutine.

– Demain, peut-être, promit Malko.

Il prit place avec Irina dans la Mercedes du *Kempinski*. Certain désormais que c'était bien le Kremlin qui le traquait. Il fallait quelqu'un de très haut placé pour donner des ordres à toutes les administrations... La tête sur son épaule, Irina était aux anges. Elle sortait avec un vrai *benditt* et cela semblait l'exciter beaucoup.



Rem Tolkatchev était un bureaucrate effacé, totalement inconnu du public. Il disposait d'un petit bureau dans l'aile sud du Kremlin, sur la porte duquel il n'y avait aucun signe visible. Seuls le code d'accès sophistiqué et l'épaisseur du battant pouvaient laisser penser qu'il abritait quelqu'un d'important. Ceux qui savaient l'appelaient le bureau des *Osobskié papski*¹. Rem Tolkatchev avait servi depuis quatorze ans différents maîtres : Gorbatchev, Eltsine et maintenant Vladimir Poutine, avec le même dévouement. Décoré de l'ordre de Lénine sous Andropov, il n'en tirait pas fierté. Il se considérait comme une sorte de facilitateur. Lorsqu'il y avait un problème délicat à résoudre, on le lui confiait.

Sans même lui donner d'instructions précises.

Depuis le temps, les maîtres successifs du Kremlin lui faisaient entièrement confiance, à juste titre d'ailleurs. Sa fierté, c'était de servir le pouvoir sans état d'âme. Dans l'armoire coffre-fort de son petit bureau reposaient les secrets brûlants de plus d'un quart de siècle. Chez lui, les documents n'étaient tapés ou écrits qu'en un seul exemplaire. La plupart des instructions qu'il donnait étaient orales. Lorsqu'il fallait un document, il le tapait lui-même sur une vieille machine. Il était rebelle à l'électronique. Cet homme à la puissance inouïe n'avait même pas de secrétaire.

Il n'en voulait pas.

Tous les matins, il franchissait la porte Borovski du Kremlin dans sa vieille Volga, venant de son appartement de la rue Kastanaievskaïa, dans un quartier calme de Moscou. Il gagnait son bureau. Les murs étaient nus, à l'exception d'un calendrier, d'un portrait du président en exercice et d'une affiche éditée en 1926, à l'occasion de la mort de Félix Dzerjinski, l'homme qu'il admirait le plus au monde. Régulièrement, il allait s'incliner devant son masque mortuaire au musée du KGB de la rue Loubianka. On lui apportait un thé très sucré. Ensuite, il se mettait au travail. Son téléphone était relié au réseau du Kremlin, mais non listé. Tous les numéros dont Rem Tolkatchev pouvait avoir besoin se trouvaient dans un registre noir fermé avec une petite clef qui ne le quittait jamais. Il contenait les noms de deux générations d'apparatchiks. Lorsqu'un haut fonctionnaire accédait à un poste élevé dans une des grandes administrations, on lui apprenait immédiatement qui était Rem Stalievitch Tolkatchev. La plupart des gens ignoraient à quoi il ressemblait et ne connaissaient que sa voix un peu aiguë, lente, avec un accent du Sud de la Russie. On savait que

lorsqu'il demandait quelque chose, il fallait le lui donner, sans hésiter et sans poser de question. Il incarnait le Pouvoir, quel que soit le nom du tsar régnant.

Né en 1934 à Sverdlosk, fils d'un général du NKVD, Rem Tolkatchev avait fait toute sa carrière dans les « organes ». Avec un long passage au Deuxième Directorate du KGB où il était chargé de la liaison avec le groupe ALFA.

Veuf depuis onze ans, haut comme trois pommes, sa crinière de cheveux blancs bien lisse, d'une impassibilité minérale, il n'impressionnait guère ceux qui ignoraient sa véritable fonction. Pourtant, il ne régnait pas seulement sur les administrations et les *siloviki*. Au cours des années, il avait accumulé un carnet d'adresses prodigieux qui lui permettait de faire face à toutes les situations.

Il avait dans une armoire des milliers de fiches bristol blanches écrites à la main sur tous les personnages qu'il avait utilisés, avec leurs tenants et aboutissants. Il y avait de tout : tueurs, escrocs, mafieux, trafiquants de drogue, anciens militaires, banquiers, prêtres orthodoxes. Rem Tolkatchev savait toujours où il mettait les pieds.

Pour appuyer ses demandes, il disposait de sommes illimitées en liquide. Des billets rangés sur une des étagères de son armoire blindée. Il avait toujours quelques millions de roubles disponibles et intraquables. Il suffisait qu'il remplisse un « bon de commande » et qu'il le transmette à l'intendant du Kremlin. L'argent lui était apporté dans la journée, sans aucun justificatif, mais Rem Tolkatchev était d'une honnêteté malade. Il n'aurait pas distrait un kopeck des sommes utilisées. Sa joie profonde venait du pouvoir illimité dont il disposait. A part le président en exercice, personne ne pouvait lui demander de comptes. Il n'avait pas de hobby et son goût pour les ballets était satisfait avec une visite mensuelle au Bolchoï.

Lorsqu'il y allait, d'ailleurs il payait sa place, alors que d'un simple coup de téléphone, il aurait eu gratuitement un rang d'orchestre. Son seul luxe, c'était de minces cigarettes multicolores qu'il fumait à petites bouffées avides lorsqu'il était contrarié. Ce qui était le cas en ce moment.

Il composa un numéro à Saint-Pétersbourg et apostropha son interlocuteur dès qu'il l'eut en ligne.

– Je n'ai encore vu personne ! lança-t-il.

– Je sais, avoua son correspondant, mais je dois résoudre un problème. Ce n'est pas encore tout à fait prêt.

– Faites vite, tout doit être réglé dans les quarante-huit heures, fit simplement Rem Tolkatchev avant de raccrocher.

Quelques semaines plus tôt, il avait reçu une brève note de Vladimir Poutine, lui signalant qu'une journaliste de *Kommerzant* enquêtait sur son passé et que c'était déplaisant. Il fallait que cela cesse.

C'était tout. Rem Tolkatchev avait classé le mot manuscrit avec des centaines d'autres, au fond du coffre occupant le panneau sous le poster de Dzerjinski. Le coffre était muni d'un dispositif sophistiqué. Si on tentait de l'ouvrir sans la combinaison, un dispositif enflammait son contenu... Pour le reste, Rem Tolkatchev s'appuyait sur la crainte légitime qu'il inspirait. Il avait un observateur à la FAPSI et aurait été immédiatement prévenu si on l'avait écouté. Mais qui aurait osé ?

En Russie, il valait mieux ne pas connaître certains secrets. Sous l'apparence d'un Etat légaliste, tous les coups étaient permis, dans la réalité. De son petit bureau donnant sur la Moskova, Rem Tolkatchev pouvait se procurer n'importe quoi : un passeport, des papiers, des billets d'avion, des licences d'importation. Il suffisait de demander. Il récompensait parcimonieusement mais avec justice ceux qui l'aidaient dans sa tâche, ingrate, secrète, mais grisante.

Grâce à son habileté, on ne remontait *jamais* aux vrais commanditaires de certaines actions illégales.

Au cours des années, il avait utilisé des gens de tous les bords, qui ne se connaissaient pas. Il maîtrisait la carte du crime en Russie comme personne. Il tira sur sa cigarette, agacé par le grain de sable inattendu. Une rivalité idiote entre mafieux qui contrariait ses plans actuels.

Jusqu'ici, il estimait avoir géré à merveille la défense des secrets de son président. Utilisant à la fois les structures légales et les éléments criminels qu'il contrôlait. Jamais il n'irait demander au FSB ou au MVD de commettre un meurtre. Trop risqué. Par contre, ces structures lui fournissaient les informations facilitant l'exécution finale de sa tâche. Même si elles se doutaient de leur rôle, elles n'en avaient jamais la preuve absolue.

Il tira sur sa cigarette, un peu soulagé. Le délai de quarante-huit heures donné à ses exécutants pour résoudre le dernier problème de ce dossier délicat suffirait. Il ne pouvait pas trop jouer avec la Milicija.

Les dossiers sur le président étaient désormais en sa possession et avaient rejoint, dans une chambre forte, au sous-sol du Kremlin,

beaucoup d'autres documents tout aussi brûlants. Seul Rem Tolkatchev possédait la clef de ce local protégé par des parois d'acier. Il se dit que pour fêter la fin heureuse de cette opération, il irait s'offrir une soirée au Bolchoï et un dîner dans le restaurant italien de la place Rouge. Il aimait bien la cuisine italienne...

1. Opérations spéciales.

CHAPITRE XVII

Malko n'avait pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. L'angoisse. L'interpellation de ses deux « baby-sitters » la veille, à la sortie du restaurant, prouvait que l'organisation chargée de le liquider ne laissait rien au hasard. Certes, les deux Américains avaient été relâchés au milieu de la nuit, sur intervention de l'ambassade, mais il était inutile de remettre en place le même dispositif qui se ferait neutraliser de la même façon... Malko avait en face de lui un système invisible et tout-puissant, alliant les ressources des administrations aux moyens illégaux.

Peu importait le nom du chef d'orchestre. Quelqu'un, au sommet de l'État russe, avait donné l'ordre de l'éliminer. Certes, il pouvait se réfugier à l'ambassade américaine où il serait en sécurité. S'il n'adoptait pas cette solution, ce n'était pas par bravade gratuite, mais parce qu'ainsi, il perdait toute chance de récupérer les *kompromat* impliquant Vladimir Poutine. Gregory Lissenko n'avait qu'un point de chute pour lui : le *Kempinski*. Donc, il était condamné à jouer les « *sitting ducks* » face à des tueurs inconnus et protégés par le pouvoir.

Irina sortit de la salle de bains, pimpante, parfumée et toujours aussi magnifique. Elle vint s'asseoir sur le lit et contempla Malko pensivement.

– Tu as des problèmes, fit-elle d'une voix douce.

– Quelques-uns, reconnut-il.

– Il y a des gens qui veulent te tuer.

– Comment le sais-tu ?

Irina eut un sourire entendu.

– Quand on se promène avec un gros pistolet et des gardes du corps, il y a toujours une raison. À Moscou, cela arrive souvent.

C'était frappé au coin du bon sens. Irina continua :

– Tu as un *autre* problème. Les gens qui te protègent n'ont pas de permis de port d'arme. J'ai entendu, hier soir. Alors, je peux peut-être

t'aider.

– Par ton « protecteur » du FSB ?

– *Niet*. Mais j'ai une amie qui a ce qu'il te faut.

– Ah bon ? fit Malko, surpris.

– Oui. Elle s'appelle Elena Koudrine. C'est elle qui m'a aidée à m'arracher des « bandits » du casino *Cristal*.

– Comment pourrait-elle m'aider ?

– Elle dirige une affaire qui s'appelle « Chit1 ». Elle vend de la protection rapprochée et a près de mille hommes sous ses ordres. Tous armés. Elle les loue à des gens qui se sentent menacés et gagne beaucoup d'argent. Avant, elle était dans le textile et a changé de métier parce qu'on l'a cambriolée. Si tu es d'accord, j'arrange une rencontre.

– Pourquoi pas, fit Malko.

– *Dobre*. Je vais m'en occuper.

Ragaillard par la proposition d'Irina, il repensa à la call-girl acrobate, Ludmilla, dite « l'araignée ». Elle devait être revenue à Moscou. C'était peut-être une façon de tester Irina qui, en dépit de son attitude, pouvait très bien jouer un double jeu. Quelqu'un n'avait-il pas dit que l'âme slave était un cloaque ? Cela ne présentait pas trop de risques. Cette Ludmilla, même si elle acceptait de parler, n'avait rien de comparable au *kompromat* de Gregory Lissenko.

– Tu pourrais aussi me rendre un autre service, suggéra-t-il. Téléphoner de ma part à quelqu'un. Une fille que je voudrais rencontrer discrètement. Elle n'était pas à Moscou la semaine dernière.

– Tu peux la rencontrer chez moi, proposa aussitôt Irina. Comment s'appelle-t-elle ?

– Ludmilla.

– L'araignée ? fit-elle avec un sourire.

– Tu la connais ?

– Tout le monde la connaît. Tu as envie de baiser avec elle ? Elle peut se désarticuler complètement pour baiser dans des positions invraisemblables. Ça excite beaucoup de mecs. Toi aussi, apparemment.

– Cela m'amuserait, avoua Malko. Un ami m'en a parlé.

Aux yeux d'Irina, il valait mieux passer pour un pervers que pour un espion. Elle se leva avec un sourire complice.

– *Dobre*. Je m'occupe de tout. Je t'appelle.

Malko la vit partir, le cœur un peu serré. Il se sentait coincé comme un rat. Dans sa chambre, armé, il était relativement en sécurité, mais dès qu'il mettait le nez dehors, il était à la merci de n'importe quoi : un *sniper*, un coup de couteau, un faux accident de la circulation... Les Russes avaient toujours eu beaucoup d'imagination. De l'autre côté de la Moskova, les murs ocre de huit mètres de haut du Kremlin semblaient le narguer. Il était à portée de main de son adversaire. Malko se demanda si Leonid Chevrnikov, l'ex-KGB, était vraiment mort ou s'il avait survécu à son overdose. Il ne le saurait peut-être jamais.



Gregory Lissenko était en train de trier les papiers de son bureau. C'était son dernier jour à l'usine. On avait déjà déménagé les archives et la démolition du bâtiment commencerait demain, afin de permettre la construction d'un immeuble moderne. Pour fêter l'événement, et remettre la clef à Oleg Pavlovski, il devait déjeuner à l'*Astoria* avec son acheteur, le mafieux qui avait sauvé Malko. Gregory Lissenko n'avait pas encore résolu le casse-tête des documents qu'il détenait. Par moments, il se maudissait d'avoir fait ces photocopies au cas où quelque chose serait arrivé aux originaux. Il jouait sa peau en se mêlant de cette affaire. C'était idiot, alors qu'il avait désormais beaucoup d'argent et pouvait profiter de la vie. En même temps, il revoyait son copain Nicolaï étendu dans la cour, une balle de Dragonov dans le dos. Les deux hommes étaient liés depuis trente ans.

Récupérer ces documents, planqués en lieu sûr, n'était pas trop difficile, les transporter non plus, mais les remettre à l'agent de la CIA était mortellement dangereux. En plus, il ne savait même pas si celui-ci se trouvait encore en Russie et ne voulait surtout pas l'appeler, car il était sûrement sur écoute. Brusquement, il trouva la solution. Son nouvel « ami », Oleg, pouvait bien lui rendre ce service.

Ses rangements terminés, il partit à pied vers l'*Astoria*. Comme toujours, il pleuvait. Vivement qu'il quitte cette ville triste et froide. Lui qui était venu jadis des bords de la Volga, il avait envie de soleil. Et, avec de l'argent, on trouve toujours du soleil...

Oleg le Sibérien était déjà attablé, arrosant de vodka des harengs. Les deux hommes s'étreignirent et, aussitôt, le mafieux commanda une boîte de Beluga. Tous ses gardes du corps étaient installés au bar,

sirotant des bières.

Le déjeuner se passa à blaguer, à faire des plans. Au dessert, Oleg commanda un magnum de Taittinger Comtes de Champagne, dont il fit profiter ses hommes, afin de fêter dignement l'occasion. La dernière goutte bue, il proposa à Gregory Lissenko :

– Si tu vas à Moscou, va voir un de mes copains, Gotcha. Il a une agence de mannequins. Les plus belles filles de la ville. Je t'en offre une : tu n'as qu'à choisir...

– Merci.

– Tiens, remarqua le mafieux, j'ai eu des nouvelles de Kosta-la-Tombe. Il a voulu déjeuner avec moi pour s'excuser de l'incident de l'autre jour ; jurer que je n'étais pas visé. Il m'a dit qu'il allait à Moscou pour quelques jours...

— À Moscou ? Mais ce n'est pas sa zone.

— Non, mais il a une *zakasnoié*, précisa Oleg. Je crois bien que c'est ton copain américain. Quelqu'un lui en veut vraiment. Et Kosta a été chargé de terminer son boulot.

– Mais là-bas, il n'a pas de *kricha*, objecta Gregory Lissenko.

– C'est vrai, reconnut le mafieux. Il a prévenu les chefs des grands groupes qu'il ne vient pas marcher sur leurs plates-bandes. Il a envoyé le « Tchétchène », pour aplanir les problèmes possibles, avant sa venue.

Le Tchétchène, qui n'avait rien d'un Caucasien, tenait son surnom de ses deux ans d'armée en Tchétchénie : c'était un des tueurs les plus aguerris de Kosta-la-Tombe. Soudain, Gregory Lissenko se sentit mal à l'aise.

– Oleg, fit-il, tu peux me rendre un service ? Qui ne te coûtera rien.

Le mafieux éclata de rire.

– Si cela ne me coûte rien, je suis d'accord. *Davai*.

– Au lieu de m'offrir une fille, envoie un de tes types prévenir l'Américain. Je dois bien ça à Nicolaï, qui est mort à cause de cette histoire...

Oleg alluma pensivement un cigare et laissa tomber :

– Cela peut me *coûter* beaucoup. Si Kosta apprend que je me suis mêlé de ses affaires, il voudra se venger. Cela ne se fait pas.

— Il ne le saura pas.

Les deux hommes se toisèrent quelques instants et le mafieux comprit que Gregory Lissenko tenait à ce service. Il hocha la tête.

– *Dobre*. Je vais envoyer Pavel, puisqu’il le connaît déjà. Où habite-t-il, ton pote ?

– Au *Kempinski*. S’il est encore à Moscou.

– Et en plus, il risque de faire le voyage pour rien !

- Qu’il se tape la fille que tu voulais m’offrir ! ajouta Gregory Lissenko. Alors ?

– Je n’ai même pas son nom, objecta le mafieux.

Gregory Lissenko l’écrivit sur une carte et la lui tendit.

— Qu’il ne téléphone pas. Aucun risque. Il va dans le hall du *Kempinski* et il attend que l’autre se montre. Ensuite, il lui parle. *Karacho* ?

– *Karacho*.



– J’ai parlé à Ludmilla, annonça Irina.

Elle venait de jeter sa veste en ocelot sur un fauteuil et souriait à Malko, complice.

– Elle est d’accord ?

– Bien sûr ! Quand tu veux. Chez moi. C’est 300 dollars.

Au moins, c’était clair. Petite satisfaction. Il restait à faire parler la femme qui avait pris l’avion avec Vladimir Poutine, quatre ans plus tôt. Malko se versa une vodka. Il avait beaucoup réfléchi dans l’après-midi. Avec le recul, il reconstituait tout son parcours. Finalement, ceux qui avaient systématiquement supprimé les témoins du passé de Vladimir Poutine lui devaient une fière chandelle. Ils s’étaient servis de lui, et maintenant qu’il ne servait plus à rien, on allait le supprimer à son tour.

C’était vraiment *Monsieur Arkadin*.

– *Davai*, lança Irina. Ma copine nous attend chez elle. Tu vois le grand immeuble, de l’autre côté de la Moskova ? On l’appelle Vysokta, le « gratte-ciel ». Ce sont les prisonniers allemands qui l’ont construit

en 1952, sur l'ordre de Lavrenti Beria. Il est très beau et les appartements y valent une fortune. Elena a gagné beaucoup d'argent.

Elle remit sa veste et Malko glissa le gros Tokarev dans la poche de son manteau. Il lui restait quatre cartouches, dont une dans le canon. Bien sûr, ce n'était pas une parfaite assurance vie, mais c'était mieux que rien. Il insista pour prendre une des Mercedes de l'hôtel, et demeura sur ses gardes tout le trajet, guettant surtout les motos, heureusement peu nombreuses. Le Vysokta était impressionnant, dans le style gâteau de mariage stalinien, avec des tours, des donjons et un hall pharaonesque.

— Il y a trois mille personnes qui vivent ici, annonça Irina. Je voudrais bien un jour pouvoir m'y acheter un appartement.

Une *babouchka* revêche leur indiqua l'appartement d'Elena Koudrine, au quinzième étage.

La porte s'ouvrit au premier coup de sonnette sur une blonde plantureuse, moulée dans un pull noir et un pantalon de Lastex assorti. Avec quinze kilos de moins, elle eût été appétissante. Son regard bleu enveloppa goulûment Malko. Elle aimait les hommes. D'ailleurs, il y en avait quatre dans le salon, bien sages, les mains sur les genoux. Tous du même modèle. Cheveux ras, visage brutal et carrure de bûcheron. Et le regard plutôt vide. L'un d'eux prit une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé, millésimé 1996, et fit sauter le bouchon face à la fenêtre qui offrait une vue magnifique sur le Kremlin... L'appartement vaguement art déco, avec de très grands volumes et de larges baies, était ce que Malko avait vu de mieux à Moscou. Ils trinquèrent. Quand la bouteille fut vide, Elena Koudrine proposa :

— Il y a un bon restaurant italien dans une aile de l'immeuble. On peut y aller à pied.

— Vos amis viennent avec nous ? demanda Malko.

Elena Koudrine sourit.

— Ce ne sont pas mes amis, mais mes employés. C'est pour ma pub. Je donne envie aux gens d'en faire autant.

— Ils sont armés ? demanda Malko innocemment.

— Bien sûr ! Vlad, montre ton pistolet.

Complaisamment, le nommé Vlad, un grand garçon brun au visage régulier, écarta sa veste, découvrant la crosse d'un automatique dans un holster de ceinture. Malko se dit qu'il allait enfin passer une soirée

décontractée... Ce n'était pas le moment que ses adversaires choisiraient pour attaquer.



Le restaurant italien était presque bon, avec une salle au décor de chalet. Elena Koudrine, assise à côté de Malko, semblait le trouver très à son goût. Irina avait dû la briefer car elle ne lui posa aucune question sur son métier.

– Je connais tous les voyous de Moscou, affirma-t-elle. Quelquefois, je sers d'intermédiaire pour éviter des règlements de comptes. Ils se retrouvent chez moi. Il me respectent, même si je suis une femme. Sauf les Tchétchènes. Eux, ils veulent systématiquement m'humilier. Un jour, un bandit à qui je proposais mes services m'a dit : « Si tu veux, je te prends comme cinquième femme. C'est tout. »

Elle rit.

– S'il avait été beau, j'aurais peut-être accepté, mais c'était un horrible bouc puant...

– Où trouvez-vous vos hommes ? demanda Malko.

– Comme tout le monde : chez les anciens d'Afghanistan ou de Tchétchénie pour les « affaires humides ». Sinon, j'ai même des diplômés. Je fais de la comptabilité aussi. Mais je me heurte souvent à des mafieux. Une fois, j'ai cru qu'ils allaient me descendre. J'avais un pistolet sur la table et ils ont vu que j'étais capable de tirer. Heureusement pour moi, beaucoup de différends commerciaux se règlent encore par la force... Alors, les gens préfèrent payer quelques milliers de dollars pour être protégés. C'est moins cher qu'un enterrement.

Ils se séparèrent à la sortie du restaurant. Malko eut l'impression qu'Elena Koudrine avait du mal à le quitter. En tout cas, elle ne lui avait proposé que ses services professionnels. Il la regarda s'éloigner, encadrée par ses quatre malabars.

– Tu crois qu'elle va les consommer tous les quatre ?

Irina rit.

– Elena est divorcée, dit-elle en souriant. Elle a beaucoup d'amants et adore aller danser avec des jeunes, au *Zima* ou dans des discothèques à la mode.

– Elle ne m’a fait aucune proposition professionnelle, remarqua Malko.

– Elle voulait te voir d’abord ; ensuite, ce n’était pas possible devant ses employés. Mais je suis certaine qu’elle va me téléphoner.

Comme un vieux couple, ils rentrèrent au *Kempinski*. Mais une fois dans la chambre, Irina ne se comporta pas comme une épouse blasée. Gentiment, elle s’agenouilla devant Malko, sans même se déshabiller, et entreprit de faire ce qu’elle pratiquait le mieux.

Ensuite, elle remit sa fourrure et embrassa chastement Malko.

— Je dois me lever tôt demain, expliqua-t-elle, je vais te laisser dormir. À propos, dis-moi quand tu veux que je convoque Ludmilla. Cela te changera les idées...

Malko n’en était pas vraiment sûr.



Comme toutes les nuits, Malko s’était réveillé à cinq heures du matin. L’angoisse. Il avait contemplé la place Rouge déserte et les tours du Kremlin avant de se recoucher. Sa « résidence surveillée » commençait à lui peser. Et toujours aucune nouvelle de Gregory Lissenko.

Dès neuf heures, il appela la Milicija. Le capitaine qui l’avait déjà reçu lui apprit, avec une politesse exquise, que la date de la confrontation n’était pas encore fixée, mais que cela ne saurait tarder.

— En attendant, suggéra-t-il, profitez-en pour visiter notre belle ville.

Encore une journée à tuer, dans l’inaction la plus totale. Seule distraction, aller déjeuner avec Brian King, à l’ambassade. En sortant de l’ascenseur, il repéra un homme qui venait de s’arracher d’un des fauteuils du hall en le voyant. Il serrait déjà la crosse du Tokarev lorsqu’il reconnut Pavel. L’homme qui lui avait remis son billet de train à la gare de Saint-Pétersbourg. Que faisait-il là ?

Le plus naturellement possible, Malko revint vers l’ascenseur, comme s’il avait oublié quelque chose.

Pavel se dirigea vers lui. Malko rentra dans la cabine et le Russe le rejoignit. Ce n’est qu’une fois les portes de l’ascenseur refermées que Malko demanda :

– C'est moi que vous cherchiez ?

– *Da*, fit le Russe. J'ai un message pour vous. De la part du chef. Il a appris que Kosta-la-Tombe va venir à Moscou. Il a une *zakasnoié* pour vous.

1. Bouclier.

CHAPITRE XVIII

L'ascenseur s'arrêta avec une petite secousse au cinquième et seul Malko en sortit. Pavel semblait pressé de redescendre et de partir.

– Voilà, fit-il, je vous ai dit l'essentiel. Je repars à Saint-Pétersbourg. Bien sûr, personne ne doit connaître ma visite. *Karacho* ?

– *Karacho*. Vous remercieriez aussi votre patron, Oleg. J'apprécie.

– Je lui dirai, promit Pavel.

Les portes de l'ascenseur se refermèrent et Malko demeura seul sur le palier. Il avait envisagé cette éventualité, mais désormais c'était une certitude, il ne s'agissait plus de penser, mais d'agir. À Saint-Pétersbourg, il avait pu constater la redoutable efficacité de Kosta-la-Tombe, qui n'avait pas volé son surnom. Un tueur aussi connu que lui devait avoir des « correspondants » à Moscou qui lui prêteraient main-forte pour la logistique... Malko avait peu de chances de lui échapper, avec un Tokarev où il ne restait que cinq cartouches. Un peu léger contre un fusil à lunette.

La seconde mâchoire du piège tendu par les protecteurs de Vladimir Poutine se refermait.

La sonnerie de la ligne fixe le fit sursauter. Ce devait être Irina. Il entendit une voix de femme, mais ce n'était pas celle d'Irina

– *Dobredin*, c'est Elena Koudrine. Vous vous souvenez de moi ?

– Bien sûr, répondit Malko. Nous nous sommes vus hier soir.

– Notre amie commune m'a donné votre téléphone, continua la directrice de « Chit ». Je pense que nous pourrions nous voir afin que vous m'expliquiez votre problème.

Un ballon d'oxygène !

– Voulez-vous que je vienne à votre bureau ? suggéra Malko.

– Il se trouve près de Ismaïlovo, répondit Elena Koudrine. C'est très loin... Mais je serai chez moi vers six heures ce soir. Nous pouvons prendre un verre et discuter. Ce n'est pas loin de chez vous.

— J’y serai, promit Malko.

À peine avait-il raccroché qu’Irina appela à son tour. Elle semblait de très bonne humeur et annonça :

– Je suis avec « l’araignée ». Elle est libre ce soir et propose que nous dînions tous les trois.

Malko hésita. En acceptant, il faisait courir un risque certain à cette call-girl. Il était certainement suivi et donc on la repérerait. Or, si elle avait été en contact avec Vladimir Poutine, on risquait de vouloir la faire taire, elle aussi.

– Je préférerais ne pas sortir en public avec elle, expliqua Malko. C’est possible ?

Il entendit un chuchotis de conversation et Irina annonça :

– Alors, à dix heures, chez moi. Je viendrai te chercher à l’hôtel. *Karacho* ?

– *Karacho*.

À vrai dire, la rencontre avec Ludmilla n’était plus de la première importance, mais Irina n’aurait pas compris qu’il refuse. Or, il ne savait toujours pas à quoi s’en tenir à son sujet. Autant être prudent. Ce qui pouvait passer pour une fantaisie sexuelle n’alerterait pas ceux qui le surveillaient dans l’ombre.

Malko redescendit. Il n’en pouvait plus d’être enfermé dans cette chambre et voulait rendre compte à Brian King de l’information précise transmise par Pavel et de sa dernière conversation avec la Milicija. Il s’arrêta quelques instants dans le hall. La sortie de l’hôtel était un endroit dangereux pour lui.

Le pont Moskovoreki, surplombant le *Kempinski*, offrait un parfait poste de tir pour un *sniper*, combiné à un itinéraire de fuite idéal : il n’était jamais bloqué par des embouteillages. Malko commanda une voiture à l’hôtel et attendit qu’elle soit arrivée pour se risquer dans l’espace qui isolait la rue du lobby. De là, il examina le parapet du pont sans rien voir de suspect, avant de plonger dans la limousine et de jeter au chauffeur :

— *Amerikanski posolskvo*.

Son pouls ne redevint normal que lorsqu’il roula sur le quai Sofiskaïa. Cela lui rappelait la sortie de l’*Holiday Inn* de Sarajevo, des années plus tôt, sous le feu des *snipers* serbes. Là aussi, il y avait

quelques secondes désagréables à passer lorsqu'on jaillissait du parking souterrain de l'hôtel...

Rencogné dans le siège arrière droit, il se retournait souvent, la main crispée sur la crosse du Tokarev. Les tueurs à moto représentaient le risque n°1. Il arriva enfin sans encombre à destination, pénétrant par la porte latérale, réservée aux employés de l'ambassade.



Brian King, le chef de station de la CIA, était consterné.

– Puisque vous ne voulez pas quitter Moscou en vous faisant exfiltrer par Vyborg, tout ce que je peux faire, c'est mettre à votre disposition une de nos Mercedes blindées, avec un chauffeur et un « baby-sitter ». La voiture étant en plaques CD, les Russes ne peuvent rien dire. En ce qui concerne la Milicija, je pense qu'une intervention de notre ambassadeur pourrait débloquer la situation...

– Si c'était une simple complication administrative, je le crois aussi, dit Malko. Mais nous savons tous les deux que ce n'est pas le cas. Merci pour la voiture, mais je ne veux pas exposer vos hommes.

Le chef de station parut surpris.

– Avec une voiture blindée...

Malko dut préciser :

– L'homme qui est chargé de m'abattre a une fois posé une mine antichar sur le toit de la voiture d'une de ses « cibles »... Alors, blindage ou pas... Ces gens ne reculent devant rien, d'autant qu'ils savent qu'à moins d'être pris sur le fait, ils ne risquent rien.

— Alors, qu'allez-vous faire ? demanda l'Américain.

– J'ai peut-être trouvé une parade, avança Malko.

– O.K. En attendant, je vous emmène déjeuner au *London Pub*, un peu plus bas sur Sadovaya.



Elena Koudrine avait dû se plonger dans un bain de parfum avant l'arrivée de Malko. Lorsqu'elle ouvrit la porte, un nuage odorant

enveloppa ce dernier, capiteux à souhait. La Russe avait réussi à faire tenir ses formes opulentes dans une robe bleu électrique très décolletée, qui offrait une poitrine abondante et légèrement fripée comme sur un plateau. Malko lui baisa la main et elle fondit littéralement.

– Venez prendre un peu de champagne, avant de parler affaires, suggéra-t-elle.

Malko la suivit jusqu'aux deux canapés installés face à la grande baie vitrée, séparés par une table basse où l'habituelle bouteille de Taittinger attendait dans un seau à champagne en cristal. Lorsque Elena Koudrine se retourna pour le précéder, Malko se dit qu'elle avait dû coudre sa robe sur elle tant elle était ajustée. On voyait nettement le dessin de sa culotte. Visiblement, ce n'était pas un rendez-vous d'affaires à 100 %. Il remarqua que le plancher de la pièce voisine disparaissait sous un véritable tapis de bouquets de fleurs, encore sous Cellophane. Elena Koudrine roucoula.

– C'était pour la Saint-Valentin. J'ai été très gâtée.

Si chacun de ses employés lui offrait un bouquet, elle pourrait en faire de la gelée de rose, comme la chanteuse du *Kempinski*. Galant, Malko fit sauter le bouchon de la bouteille de champagne et versa le liquide ambré et pétillant. Presque un rendez-vous d'amoureux. Elena Koudrine portait des bas noirs qui crissaient agréablement lorsqu'elle croisait et décroisait ses jambes un peu fortes. Lorsque la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne fut à moitié vide, elle passa aux choses sérieuses.

– Irina m'a dit que vous aviez des problèmes avec des gens qui ont un différend avec vous.

Malko retint un rire nerveux. « Différend » était une litote...

– En effet, confirma-t-il. Des gens m'en veulent sérieusement et j'aurais besoin d'une protection rapprochée.

Elena Koudrine, soudain, ne ressembla plus à une femme soumise et amoureuse.

– Vous avez des problèmes avec *qui* ? demanda-t-elle.

– Je suis obligé de vous le dire ?

– Ce serait préférable pour l'évaluation du risque. Puis, je suis spécialiste des négociations difficiles. S'agit-il de quelqu'un que vous avez volé, ou qui vous a volé ?

Pour elle, le monde était simple... Malko ne put s'empêcher de

sourire.

– Ni l'un ni l'autre. C'est quelqu'un qui veut se débarrasser de moi.

Elena Koudrine hocha la tête.

– Je vois. Un concurrent.

– Si on veut.

– Et que souhaitez-vous ?

– L'en empêcher. Cette personne a à sa disposition des tueurs professionnels. Des gens très dangereux. Il faudrait donc que je dispose d'une protection rapprochée et *armée*. Qui n'hésite pas à faire usage de ses armes. Est-ce le cas de vos hommes ?

– Absolument, affirma la Russe, mais...

Il la sentait un peu gênée.

– C'est ce que vous faites d'habitude, non ? insista Malko.

Elena Koudrine se resservit un peu de champagne et avoua :

– C'est vrai ! Seulement, la plupart de mes clients prennent une protection pour la frime, afin d'impressionner leur copine ou des concurrents. Certains se savent vraiment menacés, mais c'est une petite minorité. La protection que je fournis a pour but de décourager les mauvaises intentions et de pousser les gens à négocier. Or, dans votre cas, vous me dites qu'il n'y a pas de négociation possible.

– C'est exact, reconnut Malko.

– Je suis pourtant une *très* bonne négociatrice, insista Elena Koudrine.

Si elle avait su...

– Je suis prêt à payer, plaida Malko. Combien cela coûte-t-il pour quatre gardes, par jour ?

– 250 dollars chacun. 1000 dollars.

Il comprenait qu'elle ait un bel appartement. C'est ce que ses employés devaient gagner par mois.

– Eh bien, je les prends à partir de demain matin, décida Malko. Pour une dizaine de jours...

Elena Koudrine ne sauta pas en l'air de joie. Embarrassée, elle triturerait une de ses bagues.

– Je ne sais pas si je peux accepter, dit-elle enfin. C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui est *certain* qu'on va tenter de le tuer. Je ne veux pas envoyer mes hommes au massacre. Si vous ne me dites pas au moins *qui* est susceptible de s'attaquer à vous, je ne peux pas accepter de vous protéger.

Malko comprit qu'elle ne changerait pas d'avis.

– Je peux vous dire en tout cas *qui* a été chargé de m'éliminer. Quelqu'un que vous connaissez sûrement.

– Je connais tous les grands criminels de Moscou, confirma-t-elle.

– Celui-là n'est pas de Moscou. Mais de Saint-Pétersbourg.

L'expression d'Elena Koudrine changea.

– Kosta-la-Tombe.

– *Bolchemoi !* Vous en êtes certain ? Il ne vient jamais à Moscou.

– Il va venir. Ou il est déjà là. Il a déjà essayé de me tuer à Saint-Pétersbourg.

Il y eut un silence lourd et prolongé. Elena Koudrine semblait totalement déstabilisée. Elle secoua lentement la tête et fixa Malko. Toute sa joie de vivre s'était évaporée.

— Je ne peux pas prendre ce contrat, conclut-elle. Kosta est un fou. Il est capable d'utiliser un Poulimiot, de tuer des passants. Seul Dieu peut vous protéger.

Dieu avait beaucoup d'autres choses à faire en ce moment... Malko dissimula sa déception sous un sourire.

– *Dobre.* Je vais essayer de survivre tout seul.

– Vous ne m'en voulez pas ? protesta d'une voix suppliante Elena Koudrine. J'aurais tant voulu vous aider.

Elle lui aurait même fait un rempart de son corps. Malko balaya la menace d'un geste insouciant.

– *Nitchevo !* Finissons ce champagne.

Ils ne reparlèrent plus de travail jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte dans la bouteille de Taittinger. Il était presque huit heures. Irina devait attendre Malko au *Kempinski*. Il se leva et baisa la main d'Irina, qui fondit de nouveau et l'accompagna jusqu'à la porte. Au moment de le quitter, elle sembla prise d'une brusque inspiration.

– Je vais demander conseil à quelqu'un que je rencontre ce soir. Laissez-moi votre portable.

Malko le lui donna et se retrouva dans l'immense hall, un peu déprimé. Vladimir Poutine choisissait bien ses alliés.



Malko se demanda laquelle des deux blondes était la plus sexy. Ludmilla, l'ex-maîtresse de Poutine, avait des pommettes hautes, des yeux légèrement enfoncés d'un vert intense, comme des émeraudes. Ses longs cheveux blonds tombaient sur ses épaules. Sa bouche très rouge apportait une touche sensuelle dans un visage dur, mais parfait. Elle était vêtue d'un pull et d'un pantalon qui allongeait encore ses jambes immenses. À côté d'elle, Irina avait presque l'air d'une petite fille, avec ses nattes. Ludmilla jaugeait Malko d'un regard froid, un verre de vodka à la main. Installée sur un vieux canapé, dans la pièce principale de l'appartement d'Irina, elle semblait avoir déjà pas mal bu.

Elle posa son verre et se tourna vers Irina.

– *Davai ?*

Irina était venue chercher Malko au *Kempinski*, comme prévu, pour l'amener pour la première fois chez elle : un petit appartement pas loin du Koltso, dans un vieil immeuble qui sentait le chou. Avec l'inévitable rangée de boîtes aux lettres bleues et la cage d'escalier d'une saleté repoussante, mais avec un ascenseur. Ludmilla, « l'araignée » attendait en buvant de la vodka. Indifférente. Malko avait autant envie d'elle que d'aller se pendre, mais ne pouvait se dérober.

– C'es Zara qui t'a parlé de moi ? demanda Ludmilla à Malko.

— Elle m'a dit que vous étiez ensemble sur la Riviera, en 1999.

– C'est vrai. On s'est bien amusées, confirma Ludmilla. Qu'est-ce qu'elle devient ?

– Elle travaille à Londres.

Irina partit chercher de la glace à la cuisine et Ludmilla posa aussitôt une main possessive, aux doigts interminables, juste entre ses jambes.

– Alors, tu veux t'amuser ?

– Je suis là pour ça, répondit Malko.

Irina réapparut et ne sembla pas remarquer la main qui s'agitait doucement sur le ventre de Malko. Ses yeux verts plantés dans les siens, Ludmilla eut un sourire salace en sentant le sexe de Malko durcir sous ses doigts.

– *Karacho !* Le serpent relève la tête.

Elle se leva et, tout en se frottant à lui, le débarrassa de sa veste, de sa cravate et de sa chemise, reprenant ensuite sa caresse, cette fois à deux mains. Soudain, Malko sentit deux mains ramper sur sa poitrine et des doigts habiles pincer ses mamelons. Irina, debout derrière lui, se frottait contre ses fesses. Ludmilla le dépouillait de son pantalon, puis de ses chaussures. Lorsqu'il n'eut plus que son slip, elle glissa le long de son corps, se baissa et s'empara de son sexe, comme un oiseau avale un ver. Irina continuait son manège, augmentant l'excitation de Malko. Irina fit soudain passer son pull par-dessus sa tête, puis, en un clin d'œil, se déshabilla entièrement. Tandis qu'Irina le masturbait doucement pour entretenir son érection,

– Va sur le lit, ordonna Ludmilla.

Irina le mena jusqu'à l'alcôve abritant le lit où il s'allongea sur le dos. Ludmilla respira profondément puis, avec lenteur, commença un grand écart hallucinant. Lorsque ses jambes furent écartées au maximum, elle prit la gauche à deux mains et la ramena derrière sa nuque !

Incroyable !

Malko était fasciné. Ludmilla souffla quelques instants puis empoigna son autre jambe et la ramena en arrière à son tour. Elle était désormais repliée comme une araignée, les jambes nouées derrière sa nuque, son sexe rose offert.

— Baise-moi ! lança-t-elle à Malko. Vite !

Évidemment, elle ne pouvait pas rester indéfiniment dans cette position, complètement désarticulée.

Il y avait quelque chose d'obscène dans ce nœud humain au centre duquel se trouvait le sexe de Ludmilla. Malko sentit qu'Irina le poussait en avant jusqu'à ce que son sexe entre en contact avec celui de Ludmilla. Il s'y enfonça lentement et eut tout à coup l'impression de recevoir une décharge électrique. Ludmilla ne savait pas seulement se désarticuler : elle maîtrisait aussi parfaitement les muscles internes de son vagin. Ses parois se serraient et se desserraient autour de lui comme une main. Il n'avait même pas besoin de bouger.

Le plaisir monta de ses reins, fulgurant, et, d'un coup de reins réflexe, il pénétra Ludmilla jusqu'à la garde, sans aucun autre contact avec son corps. Étourdi de plaisir, il vit les yeux verts le fixer avec une expression étrange, teintée de fierté, puis Ludmilla lança d'une voix sèche :

— Laisse-moi maintenant.

Avec la même lenteur qu'elle avait mis à se nouer, Ludmilla ramena ses jambes une après l'autre dans une position normale. Les yeux fermés, ses jambes interminables encore ouvertes comme un compas, elle récupéra, respirant profondément.

Un véritable numéro de cirque.



Ludmilla s'était rhabillée et avait plié soigneusement les quatre billets de cent dollars avant de les glisser dans son string. Aussi calme qu'une infirmière qui vient de faire un piqûre. Une professionnelle à 100 %. Irina lui offrit une nouvelle vodka et elle parut se détendre.

Malko sauta sur l'occasion.

– Zara m'a dit que tu étais avec Vladimir Poutine sur la Riviera. Tu le connais bien ?

Les pupilles vertes rétrécirent un peu. Ses traits ne manifestaient aucune émotion. Elle dit d'une voix égale :

– Non, je ne le connais pas. Tu es mal renseigné.

Elle termina sa vodka d'un trait, lui adressa un sourire froid, remit son manteau et se dirigea vers la porte après un petit geste d'adieu. Quand la porte eut claqué, Irina demanda avec un sourire complice :

– Tu as aimé ?

– C'était étonnant, avoua Malko. Mais j'avais un peu l'impression d'être au cirque.

– Pourquoi lui as-tu parlé de Poutine ? En réalité, elle était avec un de ses amis, Guennadi. Elle me l'a dit. Mais elle ne veut pas en parler, elle a peur...

Guennadi. Malko sut qu'elle disait la vérité. Ainsi, il avait retrouvé la mystérieuse blonde qui accompagnait Vladimir Poutine lors de son escapade secrète. Ce qui ne l'avancait guère plus.

– On va dîner ? proposa Irina, ça m'a donné faim... Au *Ahshou*, un

nouveau resto.

– Va pour *Ahshou*.

Il avait gardé la voiture du *Kempinski* et, en sortant, inspecta la rue avec méfiance. Mais elle était vide, à part la Mercedes 600 Stretch. *Ahshou* se trouvait au sud de la Moskova, non loin du *Kempinski*. Une entrée sans aucun signe distinctif, donnant sur un sous-sol. C'était très rustique, avec un orchestre de jazz sur un petit podium, des tables de bois et beaucoup de barbus aux cheveux longs. Le vacarme était infernal. Heureusement, les harengs étaient bons, mais ils le sont toujours en Russie, et Malko parvint à obtenir des côtelettes de mouton pas totalement carbonisées. Il était en train de les finir quand son portable se mit à vibrer. Il dut le coller à son oreille pour reconnaître la voix d'Elena Koudrine.

– J'ai peut-être trouvé une solution à votre problème ! entendit-il. Vous pouvez venir me retrouver ? Je suis dans une discothèque, le Zima. Tout le monde connaît.

– J'arrive, dit Malko.

CHAPITRE XIX

Le *Zima* ressemblait à toutes les discothèques du monde. Avec son D.J. dans une cage de verre, la musique à fond la caisse, des boxes avec des banquettes circulaires, des couples qui s'agitaient sur la piste comme des pantins. Irina et Malko se firent conduire à la table d'Elena Koudrine. Une grande banquette ronde dans le coin des VIP, face à la piste de danse. La table disparaissait sous les bouteilles de vodka et de champagne.

Elena Koudrine se leva et vint au-devant de Malko. Elle avait troqué sa robe bleu électrique moulante pour un T-shirt noir où deux mains en strass semblaient enserrer sa grosse poitrine, une large ceinture de cow-boy et un jean clouté de strass lui aussi, s'enfonçant dans des bottes au bout pointu de dominatrice. Malko lui baisa quand même la main. Elle les amena à sa table où se pressaient quatre beaux jeunes gens aux épaules carrées et aux cheveux ras. Mais ce n'étaient pas les mêmes que la dernière fois... En leur honneur, elle fit ouvrir une bouteille de Taittinger et tout le monde trinqua.

Ensuite, Elena Koudrine hurla à l'oreille de Malko :

— Venez danser, c'est plus simple pour parler...

À peine sur la piste, elle se colla à lui de tous ses diamants. Toujours aussi parfumée. Malko, du coin de l'œil, vit que les jeunes gens s'étaient jetés sur Irina comme la pauvreté sur le monde. L'un d'eux l'entraîna à son tour sur la piste. Un très beau brun aux traits rustiques, un mètre quatre-vingt-dix au garrot.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, annonça Elena Koudrine, sa grosse bouche collée à l'oreille de Malko. Je me suis renseignée aussi, grâce à mes relations.

— Et alors ?

— C'est vrai, Kosta-la-Tombe est arrivé à Moscou. Il loge à l'hôtel *Kosmos* depuis hier.

— Comment l'avez-vous su ?

— Il a été obligé de prévenir de sa présence à Moscou certains groupes. Pour éviter les malentendus. Les bandits sont très pointilleux

sur les questions de territoire. Et Kosta n'a pas bonne réputation...

— Vous ne voulez toujours pas me protéger ?

Elena Koudrine lui jeta un regard un peu honteux.

– Je ne *peux* pas. Si je dis à mes hommes que vous êtes ciblé par Kosta, ils n'accepteront pas.

– Ils sont pourtant payés pour cela, objecta Malko.

La musique avait changé de rythme et ils ondulaient tout doucement sur place au son de *Strangers in the Night*. Pas vraiment nouveau, mais c'était le quart d'heure romantique.

– Non. Ils sont payés pour *dissuader*, rétorqua Elena Koudrine. Ils pourraient être six autour de vous, cela ne dissuadera pas Kosta-la-Tombe. C'est un autre job.

– C'est seulement pour me dire cela que vous vouliez me voir ce soir ? demanda Malko, un peu agacé.

Irina était pratiquement en train de se faire baiser un peu plus loin sur la piste. Son cavalier avait passé un bras possessif autour de sa taille et se frottait contre elle comme un fou. Malko détourna le regard. Elena Koudrine lui criait quelque chose dans l'oreille.

– Non ! J'ai rencontré un ami qui a peut-être la solution à votre problème.

— Laquelle ?

– Vous en parlerez avec lui.

– Quand ?

– Tout à l'heure, si vous voulez. Il est dans le box, là-bas.

De la tête, elle lui désignait un autre box où trônait une masse de chair incroyable, en face d'une montagne de chachliks et de riz. L'homme devait peser cent cinquante kilos et ne portait qu'un jogging gris avec le haut de son caleçon qui dépassait. Il était seul mais les boxes qui l'encadraient étaient occupés, chacun par quatre hommes. En veste de cuir noir, ils buvaient de l'eau minérale. Les gardes du corps. L'homme mâchait lentement et régulièrement, arrosant ses brochettes de vin rouge. Concentré sur sa nourriture. Un ours affamé.

– Qui est-ce ? demanda Malko.

– Piotr Sergueievitch Gavrilov. Il a débuté comme haltérophile, puis

il a fait de la lutte. On l'appelait le Boucher de Nijni-Novgorod. Après, il a été engagé comme garde du corps d'un grand bandit et il s'est mis à grossir. Depuis, il a fait du chemin et il a pris la place de son ancien *natchalnik*. C'est le patron du gang des Slaves. Ils sont dans les casinos, l'extorsion de fonds, l'immobilier et un peu de drogue qui arrive d'Afghanistan. Piotr Sergueievitch gagne beaucoup d'argent, mais il n'en a jamais assez.

Le gros mafieux continuait à s'empiffrer. Malko ne voyait pas comment il pouvait l'aider. La musique s'arrêta. Elena Koudrine lui souffla rapidement :

– C'est moi qui lui ai demandé de venir ce soir. Allez lui parler.

– Vous ne venez pas ?

La patronne du « Chit » secoua la tête.

– Non. C'est un business entre lui et vous. Je ne veux pas y être mêlée. Ce serait trop dangereux. Allez, *davai* !

Elle regagna son box, le laissant au milieu de la piste. Il se dirigea vers le box de Piotr Sergueievitch Gavrilov. Il en était encore à deux mètres quand quatre de ses gardes du corps se levèrent et lui barrèrent le chemin. Sans un mot. Le mafieux vit la scène et, sans cesser de mâcher, eut un geste discret. Aussitôt, les quatre gorilles regagnèrent leur place, comme des chiens bien dressés.

Malko se glissa dans le box.

– Dobrevece, Piotr Sergueievitch, dit-il poliment. Et bon appétit.

Le mafieux termina posément son chachlik, s'essuya la bouche, prit la bouteille de vodka Standarte posée sur la table, remplit deux verres et leva le sien.

– Na *zdarovié*. Si tu es l'ami d'Elena, tu es mon ami.



Piotr Gavrilov avait dévoré ses chachliks jusqu'à la tige d'acier, sans ajouter un mot de plus. Il rota, rebut de la vodka et fixa Malko de ses petits yeux rusés, disparaissant sous les plis gras de ses pattes d'oie.

– Elena me dit que tu as un problème avec Kosta ! lança-t-il. Ce n'est pas bon.

– Je sais, répliqua Malko. C'est la vie.

Le Russe sembla apprécier ce fatalisme et se dégela un peu.

— Ce problème, continua-t-il, tu ne peux le résoudre que de deux façons. Ou il te tue ou tu le tues.

C'était bien vu. Malko sourit.

– Je ne dispose pas de la logistique nécessaire pour le tuer.

Piotr Gavrilov hocha la tête, se reversa un peu de vodka et planta ses dents dans un quartier de pastèque. Dégoulinant de jus rougeâtre, il grommela :

– Kosta-la-Tombe n'est pas au mieux de sa forme. Il a perdu beaucoup d'influence, paraît-il, là-bas, dans le Nord. C'est peut-être pour cela qu'il vient à Moscou.

– Ah bon, fit Malko, sans se mouiller.

Le mafieux s'essuya la bouche avec une serviette à carreaux et le fixa.

– Je n'aime pas me coucher tard, alors il faut que nous fassions affaire très vite. Elena m'a dit que tu étais au Kempinski ?

– Da.

– Demain, je t'envoie quelqu'un. Tu lui remettras cent mille dollars. En billets de cent. Et tes ennuis seront finis. *Karacho* ?

Malko mit quelques secondes à réaliser. Son vis-à-vis lui proposait tout simplement d'assassiner Kosta-la-Tombe. Sans fioriture. Á la russe. Se méprenant sur son silence, le Russe demanda :

– Tu trouves que c'est trop cher ? Kosta est encore très connu et il se protège bien. D'ailleurs, ce n'est pas pour l'argent. Si tu n'étais pas un ami d'Elena, je ne serais pas là. Alors, tu es d'accord ?

Comme Malko ne répondait pas, le mafieux ajouta :

– Pour que tu sois sûr de ne pas te faire avoir, donne-moi un objet à toi. Celui qui viendra demain te le ramènera et il te le rendra contre l'argent.

Comme dédoublé, Malko prit dans sa poche son Zippo armorié et le posa sur la table. Piotr Gavrilov l'empocha aussitôt et demanda :

– Midi, c'est bon ?

– C'est bon.

– Karacho. Dobrevece.

Il glissa sur la banquette avec un grognement d'hippopotame

Il était un peu plus petit que Malko mais deux fois plus large. Ses gardes du corps derrière lui, il lui tendit une main alourdie d'une magnifique chevalière ornée d'une émeraude.

– Tu rentres à ton hôtel et tu n'en sors plus.

Il s'éloigna vers la sortie en se dandinant et Malko regagna le box d'Elena.

– Il..., commença-t-il.

La Russe lui posa un doigt sur les lèvres.

– Je ne veux rien savoir de ce que vous vous êtes dit. J'ai fait se rencontrer deux amis, c'est tout.

Irina, prise en sandwich entre deux beaux jeunes gens, jeta un regard de détresse à Malko.

– On y va, proposa celui-ci, en demandant l'addition.

Le maître d'hôtel vint se pencher à son oreille.

– Gospodine, vous êtes invité par Piotr Sergueievitch. Tout est réglé.

– Moi, je reste encore un peu, fit Elena Koudrine. J'ai envie de m'amuser.

Malko se demanda lequel de ses gardes du corps elle allait choisir pour finir la nuit. Dehors, Irina se serra contre lui et dit :

– Je savais bien que tu étais un *benditt*.

– Pourquoi ?

– Piotr Sergueievitch est un grand *benditt*. Si tu n'en étais pas un, il ne te parlerait pas. Et il nous a tous invités...

En montant dans la Mercedes 600 du *Kempinski*, Malko se dit que pour la première fois de sa vie, il allait commanditer l'assassinat d'un homme. Ce qui le perturbait, même si Kosta-la-Tombe avait fait couler assez de sang pour remplir une piscine. Ce n'était vraiment pas son éthique. Mais les données du problème était très simples. Ou il acceptait l'offre de Piotr Gavrilov ou il mourait.



Malko, sans rien montrer de ses soucis, s'enferma dans le « yellow submarine » du cinquième étage de l'ambassade américaine. Il n'avait pas beaucoup dormi et se préparait à réveiller Frank Capistrano en pleine nuit. Seulement, il n'avait pas le choix, devant remettre à midi les cent mille dollars à l'envoyé de Piotr Gavrilov. Il ne pouvait pas engager une somme aussi importante sans le feu vert du Special Advisor de la Maison Blanche.

Lentement, il composa le numéro personnel de Frank Capistrano. À Washington, il était deux heures du matin. Avec le Special Advisor, il ne pouvait pas tricher. Un peu lâchement, il décida que ce serait finalement lui qui déciderait... Comme toujours, la voix rugueuse du conseiller de la Maison Blanche lui réchauffa le cœur. Il avait décroché à la troisième sonnerie.

– Qu'est-ce qui se passe ? lança Frank Capistrano. Où êtes-vous ?

Malko le lui dit, expliquant pourquoi il était coincé à Moscou. Et l'offre de Piotr Gavrilov. Il ne s'attendait pas à la réaction de l'Américain.

– Jesus-Christ ! barrit Frank Capistrano, kill *that son of a bitch*². Pour une fois que l'argent des contribuables est bien utilisé. Il faut faire comme les Israéliens : ses ennemis, on les tue...

– C'est un meurtre, remarqua Malko. Un meurtre prémédité.

– *It's legitimate self-defence*, rétorqua Frank Capistrano. Goddamned *self-defence*. C'est comme si vous hésitez à tuer Bin Laden ! Vous avez ma bénédiction. Et, pour l'argent, je préviens Langley immédiatement. Je vais même prier pour que cela marche. Et si vous ramenez ces foutus documents, je vous embrasse sur la bouche.

Malko ressortit du « yellow submarine » rasséréné. Brian King, le chef de station, l'attendait dans son bureau.

– Bonne nouvelle ? demanda-t-il.

– En quelque sorte, oui, mais pas pour tout le monde. J'ai besoin avant midi de cent mille dollars en billets de cent. C'est possible ? Vous allez recevoir le O.K. de Langley.

– Il suffit que j'envoie quelqu'un à la banque, fit simplement l'Américain. Je suppose que vous ne me direz pas pourquoi vous avez besoin de cet argent ?

Malko sourit

– Vous supposez bien.



Rem Tolkatchev posa les yeux quelques secondes sur la pendule, arrêtée définitivement à onze heure dix, l'heure du décès de Félix Dzerjinski, posée en dessous de son poster, et lui adressa un remerciement muet. Il avait parfois l'impression que le fondateur de la Tchéka veillait sur lui, du fond de sa tombe.

Bientôt, il pourrait refermer définitivement ce dossier. Il n'en parlerait même pas au président. À quoi bon ? Le travail avait été fait, c'était l'important. Et les grands chefs n'aiment pas mettre les mains dans le cambouis. C'est la raison pour laquelle ils ont des fidèles. Ce sont eux qui doivent veiller à ce que la route soit toujours droite et la vie du chef un long fleuve tranquille.



L'homme qui se tenait à la porte de la chambre de Malko semblait parfaitement convenable, avec un type asiatique prononcé et des lunettes. Un banquier, portant une élégante serviette de cuir noir. Malko croyait déjà qu'il s'était trompé de chambre quand l'inconnu sortit un objet de sa poche et le lui tendit.

— Je crois que vous avez oublié ceci, l'autre soir, dit-il d'une voix douce.

C'était le Zippo armorié de Malko.

Ce dernier le prit et fit entrer l'inconnu, qui s'assit sagement devant le bureau. Malko ouvrit le petit coffre électronique scellé dans la penderie et en sortit une grosse enveloppe kraft remise une heure plus tôt par le chef de station. Son visiteur, sans l'ouvrir, la glissa dans sa serviette.

— Voilà ce que vous allez faire, fit-il. Tout à l'heure, vous descendrez au bureau des taxis et vous commanderez une voiture pour aller visiter le village de Sokol, les datchas de Staline. Départ à deux heures. Vous suivrez Tverskaïa, puis Leningradski Prospekt, puis vous tournerez dans Alabana Ulitza et enfin dans Biriuzova Marchala. À ce moment, vous demanderez au chauffeur de ralentir. Vous vous souviendrez ? C'est important.

— Je me souviendrai, assura Malko. Et ensuite ?

L'inconnu se leva et dit avec un léger sourire.

– Après, rien. *Dosvidanya, gospodine.*

Malko le raccompagna et le regarda s'éloigner dans le couloir.

Il avait compris. Une nouvelle fois, il jouait la chèvre. Le mafieux tendait un piège à Kosta-la-Tombe, en lui fournissant une occasion de liquider Malko dans un endroit désert. Évidemment, le tueur de Saint-Pétersbourg ne pouvait pas soupçonner que Malko était averti de sa présence à Moscou.

Cependant, ce plan brillant comportait deux inconnues : d'abord, un incident pouvait toujours se produire, ou une erreur. Si les hommes de Piotr Gavrilov n'intervenaient pas assez vite, Malko se retrouvait piégé. Fait comme un rat... Et il existait aussi une autre possibilité encore plus désagréable : que Kosta-la-Tombe soit de mèche avec Piotr Gavrilov, à l'insu de la douce Elena Koudrine. Après tout, ils appartenaient au même univers et Malko n'était, à leurs yeux, qu'un pigeon. Et même un pigeon d'argile...

Hélas, maintenant, il ne pouvait plus reculer.



Constantin Yacoulev, plus connu sous le sobriquet de Kosta-la-Tombe, prit place à l'arrière de la Nissan Maxima blanche qu'il avait louée à son arrivée à Moscou. Une belle et puissante voiture, mais il regrettait la Mercedes blindée dans laquelle il se déplaçait à Saint-Pétersbourg. Demis Starios, son garde du corps et tueur n° 1, prit place à côté de lui. Dans un sac de sport, il avait entassé deux pistolets-mitrailleurs Borko, avec chacun deux chargeurs. Son chauffeur habituel, Serguei Tikov, se glissa derrière le volant.

– Tu sais où on va ? demanda Kosta, inquiet, car l'autre connaissait mal Moscou.

– Da, da, affirma Serguei Tikov, vexé.

Ils gagnèrent le centre par Mira Prospekt, retrouvant le Koltso. Ils avaient pris une marge importante à cause de la circulation et arrivèrent quai Safryskaïa avec près d'une demi-heure d'avance. Ils se garèrent sous le pont Moskvoreki et Serguei Tikov descendit ouvrir le capot, comme s'il était en panne. Le Kempinski était juste derrière eux. Pour passer de l'autre côté de la Moskova, il fallait obligatoirement suivre le quai, pour remonter sur le pont Kammeny, en passant devant la Maison du Quai, où tant d'apparatchiks avaient

commencé leur dernier voyage du temps de Joseph Staline.

Kosta-la-Tombe et Starios restèrent sur les sièges arrière. Si une voiture du DPS passait par là, ses occupants ne verraient qu'une voiture en panne avec deux businessmen à l'arrière, attendant que leur chauffeur répare. C'était mieux d'être trois que quatre. Ils se mirent à fumer en silence tandis que Sergueï Tikov se gelait, penché sur le capot ouvert.

À deux heures dix, le portable de Starios sonna. La conversation fut très courte.

– Il vient de quitter l'hôtel, annonça Starios. Mercedes 500, plaque 543 HGF 77.

– Karacho, approuva Kosta.

Heureusement que tout s'achetait en Russie. Avec quelques centaines de roubles, on obtenait ce qu'on voulait. L'employé du Kempinski qui venait de téléphoner ignorait évidemment la raison de cette planque et s'en moquait. Il allait pouvoir rapporter un cadeau à sa femme...

Trois minutes plus tard, la Mercedes 500 noire passa devant eux. Ils attendirent qu'elle soit presque arrivée au pont Kammeny. Il y avait un feu très long et ils ne risquaient pas de la perdre.

Effectivement, ils se retrouvèrent trois voitures derrière la Mercedes et ils grimpèrent ensemble sur le pont, longeant ensuite le Manège pour tourner ensuite à gauche dans Tverskaïa, toujours aussi encombrée. Une demi-heure plus tard, ils se traînaient à vingt à l'heure dans Leningradski Prospekt. Personne ne parlait. Quand la Mercedes tourna dans Alabana, Starios se baissa et ouvrit le sac de sport, tendant un des deux pistolets-mitrailleurs à Kosta-la-Tombe, qui le posa en travers de ses genoux. Il prit l'autre, vérifia d'un coup d'œil le chargeur et attendit.

La grande avenue était peu fréquentée. Kosta-la-Tombe se retourna. Rien de suspect. C'était presque de la routine, mais il se faisait un ami puissant en remplissant ce contrat. Un *kricha* particulièrement précieux. Il vit les feux stop de la Mercedes s'allumer. Elle avait freiné avant de tourner dans une rue perpendiculaire. On entraînait dans une zone boisée : le village de Sokol où il n'y avait que les vieilles datchas de Staline. Et pratiquement pas de circulation.

La Mercedes roulait à faible allure. Il n'y avait pas un piéton en vue. Kosta se retourna : la rue était vide derrière aussi. Il tapa sur l'épaule de Sergueï Tikov.

– Davai !

Serguei Tikov accéléra. Il avait l'habitude de ce genre d'opération. Il allait doubler la voiture et se rabattre en lui faisant une queue de poisson. Kosta et Starios sauteraient à terre et arroseraient la Mercedes avec leurs armes automatiques. Liquidant le passager et le chauffeur dont ce n'était pas le jour de chance. On ne laissait jamais de témoin. Pour plus de sécurité, Kosta avait emporté une grenade défensive qu'il balancerait à l'intérieur de la Mercedes.



Malko, le poulx à 150, se retourna et aperçut la voiture blanche qui se rapprochait. C'était la minute de vérité. La rue était vide, à part les deux véhicules, et il se dit que sa seconde hypothèse était la bonne : le gros Piotr Gavrilov l'avait tranquillement attiré dans un piège et il allait mourir.

1. Chef.

2. Tuez ce fils de pute !

CHAPITRE XX

Malko se pencha vers le chauffeur, tout en sortant le Tokarev de la poche de son manteau. La voiture blanche se rapprochait rapidement.

– Accélérez ! lança-t-il. *Bistro*¹.

Surpris, le chauffeur ne réagit pas immédiatement, se retournant vers Malko. Celui-ci, le poulx à 200, se rencogna dans l'angle droit, prêt à tirer dès que l'autre véhicule serait à sa hauteur. Sans trop d'illusions, mais décidé, au moins, à se faire tuer les armes à la main. Soudain, il vit un point qui grandissait à toute vitesse derrière la voiture blanche. Une moto chevauchée par deux hommes.

Le chauffeur de la voiture l'avait sûrement vue aussi, car il donna un coup de volant vers la gauche, pour l'empêcher de passer. Aussitôt, le pilote de la grosse moto se rabattit à droite, se glissant entre les deux véhicules. Malko vit distinctement le passager braquer sur la voiture blanche une Kalach à crosse pliante. Maintenant, la moto roulait à hauteur de la Nissan. Les détonations claquèrent, en courtes rafales. Pulvérisant d'abord la glace arrière. Une vingtaine de projectiles. Personne ne pouvait avoir survécu à ce déluge de feu. La moto arriva à la hauteur de la portière avant et le feu reprit.

La Nissan zigzagua et partit vers la gauche, s'écrasant contre la clôture de bois d'une des datchas. La moto accéléra. Sa plaque couverte de boue, comme c'était fréquent à Moscou en cette saison, empêchait de lire son numéro d'immatriculation. Mécaniquement, le chauffeur de Malko, pâle comme un mort, continua tout droit.

Personne ne sortit de la voiture plantée dans la clôture. Comme son chauffeur ralentissait à nouveau, paniqué, Malko lui jeta :

– Davai, *davai* ! On rentre !

L'autre ne se le fit pas dire deux fois. Tandis que les battements de son cœur se calmaient, Malko lui lança :

– Nous avons été témoins d'un *razborka*² entre bandits. Vous voulez aller à la Milicija ?

– Niet, niet, balbutia le chauffeur.

– *Karacho*, conclut Malko. Nous n'avons rien vu.

Pour conclure leur pacte de silence, il lui tendit 2000 roubles. Tandis qu'ils redescendaient Leningradski Prospekt, en direction du centre, il se dit qu'il allait faire un beau cadeau à Elena Koudrine.

Finalement, il n'éprouvait aucun remords de la fin brutale de Kosta-la-Tombe. « Celui qui frappe par l'épée, périra par l'épée », disent les Écritures. Et, c'était vrai, il s'agissait de légitime défense. Sans cette moto, il ne serait pas ressorti vivant de cette rue calme.

Une demi-heure plus tard, il débarquait au Kempinski. Alors qu'il traversait le hall, l'employée de la Lufthansa le hêla.

– Gospodine ! annonça-t-elle, votre nom vient d'être rayé de la liste des interdictions de sortie du territoire de l'ordinateur. Il devait s'agir d'une erreur. Vous pouvez donc prendre une réservation quand vous voulez...

– Merci ! fit Malko. C'était en effet sûrement une erreur informatique.

Il monta directement dans sa chambre, prit la bouteille de vodka dans le minibar et s'en versa une bonne rasade. L'alcool glacé lui fit du bien. La levée de son interdiction de départ désignait clairement le commanditaire de Kosta-la-Tombe. Les « organes » qui protégeaient Vladimir Poutine et son passé avec férocité. Ils étaient tellement sûrs d'eux qu'ils n'avaient pas attendu le rapport de Kosta-la-Tombe. Son premier réflexe était de se précipiter à l'aéroport, mais il y avait encore une chance de récupérer les documents de Saint-Pétersbourg. Maintenant que le danger immédiat s'était un peu éloigné, il disposait d'un répit. Aussitôt, il appela Elena Koudrine sur son portable.

– Elena, annonça-t-il, j'aimerais vous inviter à dîner ! Votre ami s'est révélé très dévoué et je vous en remercie.

La Russe ne fit aucun commentaire.

– Allons au Basco Café, suggéra-t-elle. Sur la place Rouge. C'est très à la mode et ils ont du bon caviar. Je passerai vous prendre.

Malko redescendit. Il fallait rendre compte à l'ambassade et à la CIA. Pour la première fois depuis plusieurs jours, son poulx ne grimpa pas en flèche lorsqu'il franchit la porte du Kempinski.



Rem Stalievitch Tolkatchev avait depuis cinq minutes devant lui un

message du MVD lui annonçant la mort de Kosta-la-Tombe. Celui qui le lui avait envoyé ignorait évidemment tout de l'affaire, mais le prévenait systématiquement des événements importants concernant le crime organisé. L'éminence grise du Kremlin alluma une de ses cigarettes multicolores et fixa le portrait de Félix Dzerjinski, comme pour lui demander pardon. La liquidation de Kosta portait la marque d'un groupe criminel. Or, son « client » n'avait aucun lien avec ces gens-là. Quelque chose s'était passé qu'il devrait éclaircir. En attendant, l'opération d'élimination avait échoué et il lui fallait un peu de temps pour en organiser une autre.

Alors que, quelques heures plus tôt, la Milicija avait reçu l'ordre de clore son enquête sur la « mort » de Leonid Chevrikov. Et donc de lever l'interdiction de sortie du territoire du « témoin »... Bien sûr, Rem Tolkatchev pouvait, d'un seul coup de fil, la rétablir, mais la Milicija risquait de se poser des questions. Or, il s'attachait à ce qu'il n'y ait jamais aucun indice de ses actions clandestines.

Heureusement, il avait encore une arme secrète qui lui permettrait de se rétablir.

Il se mit au téléphone, explorant les deux hypothèses. Ou son « client » sautait dans le premier avion, et il serait difficile de l'en empêcher, ou il restait à Moscou. Dans ce cas, c'est qu'il avait une raison sérieuse qu'il faudrait découvrir. Rem Tolkatchev termina sa cigarette, savourant chaque bouffée. Il n'avait pas dit son dernier mot. C'était le moment de faire entrer dans le jeu son joker.



Le Basco Café avait un décor froid et impersonnel, mais une vue imprenable sur la place Rouge, déserte, et le mausolée de Lénine. Coincé entre les magasins du Goum, il donnait directement sur la grande place.

Cérémonieusement, le maître d'hôtel apporta une petite montagne de Beluga, et versa ensuite dans les trois flûtes le Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1995 commandé par Malko. C'était bien la première fois qu'il arrosait la mort d'un ennemi. Elena Koudrine s'était mis sur son trente et un, avec un tailleur noir orné d'une énorme broche représentant un perroquet multicolore prêt à s'envoler, et des bas noirs. Irina était égale à elle-même, en mini de cuir et bottes, avec un pull de soie fuchsia.

— À la vie ! fit Malko.

Les bulles lui agacèrent délicieusement le palais. Une main posée sur la cuisse gainée de nylon d'Irina, il jouissait d'être vivant. Son regard croisa celui d'Elena qui lui sourit. Il lui devait une fière chandelle. Même si le Beluga était à peine décongelé... Sur la banquette d'en face, un gros homme pelotait outrageusement une Bimbo, le portable collé à l'oreille, étincelante de vulgarité, à demi allongée sur la banquette. Son cavalier avait glissé la main entre son pantalon et sa peau, mais personne ne semblait s'en offusquer.

Elena Koudrine souffla à l'oreille de Malko :

– C'est Youri Kabalazé, l'ancien porte-parole du KGB. Il a fait fortune dans la banque et il en profite pour tromper sa femme comme un fou... Un de mes clients. Il a été menacé, un certain temps. Il voulait acheter un appartement trop bon marché, grâce à son ancien titre. Je l'en ai dissuadé et il est resté vivant. Il m'en est reconnaissant...

– Moi aussi, précisa Malko, je vous suis extrêmement reconnaissant...

Elena Koudrine eut un sourire ambigu.

– Ne me remerciez pas trop.

– Comment ?

— Maintenant, je peux vous le dire, avoua-t-elle, quand je vous ai présenté Piotr, il avait déjà été contacté pour liquider Kosta-la-Tombe...

Malko n'en croyait pas ses oreilles.

– Mais par qui ?

– Votre ami de Saint-Pétersbourg, Oleg Pavlovski. Depuis quelque temps, Kosta-la-Tombe était sur la pente descendante. Oleg Pavlovski voulait reprendre son business. Seulement, à Saint-Pétersbourg, Kosta-la-Tombe était encore bien protégé. Alors, quand il a su qu'il venait à Moscou pour vous liquider, Oleg a sauté sur l'occasion. Combien Piotr vous a-t-il demandé ?

– Cent mille dollars...

– Il est honnête, il aurait pu demander des euros... 20 % de plus. Comme Oleg Pavloski a dû le payer aussi, c'est une rafale qui rapporte gros.

— Vous voulez dire, précisa Malko, que, de toute façon, il faisait liquider Kosta ?

Elena Koudrine sourit.

– Ne regrettez rien. Cela aurait pu être après que Kosta vous aurait liquidé. Là, il faisait d’une pierre trois coups. Il touchait d’Oleg, il me faisait plaisir et il encaissait une prime de cent mille dollars... *Nitchevo*. Désormais, vous êtes tranquille. Kosta n’embêtera plus personne...

Ce fut toute l’oraison funèbre du bandit de Saint-Pétersbourg. Le Beluga commençait à se décongeler et ils continuèrent leur repas. Après avoir payé une addition monstrueuse - ici, l’unité était l’euro -, ils se séparèrent à la sortie du restaurant. Malko et Irina revenaient à pied au *Kempinski*, il n’y avait que le pont à traverser. Il avait quand même pris le Tokarev, par sécurité.

Accrochée à son bras, Irina demanda :

– Tu vas retourner à Saint-Pétersbourg ?

– Non, je ne pense pas.

– Tu vas quitter Moscou, alors ?

– Pas tout de suite, fit Malko.

Elle n’insista pas et, à peine dans la chambre, s’agenouilla en face de lui pour une admirable fellation. Tandis qu’il baisait sa bouche, Malko se dit que la vie était belle, mais, hélas, trop courte.

Il s’était donné encore trois jours. Après, il reprendrait l’avion. Il y avait eu assez de morts pour qu’il ne mette pas en péril la vie de Gregory Lissenko en le relançant. Même si on n’avait pas réussi à le tuer, il était toujours surveillé.



Il avait dormi. Jusqu’à onze heures. La réaction après l’effroyable tension des jours précédents. Même la télévision avait parlé de la fin tragique de Kosta-la-Tombe. Une photo montrait l’arsenal trouvé dans sa voiture : deux pistolets-mitrailleurs, quatre pistolets, des grenades, des cagoules. Bien entendu, aucune trace de ses assassins. Son corps allait être rapatrié à Saint-Pétersbourg pour un enterrement en grande pompe.

On frappa à sa porte.

Il alla ouvrir : c’était un groom de l’hôtel avec un paquet.

– On vient de déposer ceci à la réception pour vous, *gospodine*, annonça-t-il.

Malko prit le paquet et, le groom parti, l'examina, méfiant. Aucun bruit. Il était enveloppé de plastique blanc qu'il coupa, découvrant le couvercle bleu d'une boîte de caviar Beluga ! Une carte de visite était scotchée au couvercle, portant quelques lignes. « Mangez-le vite, il ne se conservera pas, mais il doit être *délicieux* ! À la santé de notre ami commun disparu hier, Oleg. » Le bandit de Saint-Pétersbourg avait le sens de l'humour et celui de la reconnaissance. Rassuré, Malko mit le caviar au réfrigérateur. Il essaierait d'en manger le plus possible avec Irina, le soir même. Il était pourtant déçu : Gregory Lissenko semblait avoir renoncé à lui faire parvenir les documents sur Poutine. Probablement avait-il peur...

Il s'habilla et partit ensuite vers le Goum, afin d'y acheter une belle montre pour Elena Koudrine. Les Russes en rafoaient, les leurs tenant plus du réveil que de l'extra-plate.



Malko avait fait monter des citrons, de la crème, des blinis, de la vodka et du champagne. La boîte de Beluga envoyée par Oleg Pavlovski trônait sur la table, pas encore ouverte. Il avait fait porter une heure plus tôt à Elena Koudrine une Patek-Philip qui valait le prix d'un jet dans un pays normal. Irina, resplendissante dans une robe décolletée noire, retenue par de fines bretelles, prit la boîte et commença à faire glisser le couvercle.

– Laisse-moi l'ouvrir ! Cela porte bonheur.

Ce dont elle s'acquitta facilement. Malko sentit soudain son poulx s'emballer. Posé sur les grains noirs, il y avait un petit sachet en plastique contenant un papier et une clef !

Il le prit entre deux doigts et l'ouvrit sous le regard étonné d'Irina. Le mot à la main ne comportait que quatre mots : *Leningradski vakzal*³, casier 28. Donc, la clef était celle d'un casier de la consigne privée de la gare de Leningrad. Il leva les yeux :

— Irina, il y a des casiers dans les gares pour laisser des bagages ?

– Bien sûr, fit-elle. Pourquoi ?

Il sourit.

— Je ne peux pas te le dire. Goûtons ce caviar, il a l'air délicieux, meilleur que celui d'hier.

Donnant l'exemple, il en entassa une petite montagne sur un toast. Jamais il n'avait trouvé un caviar aussi fantastique. Ainsi, Gregory Lissenko avait tenu sa promesse : les documents sur le passé de Vladimir Poutine l'attendaient à la gare de Leningrad. Ensuite, les sortir de Russie serait un jeu d'enfant, avec la valise diplomatique. D'autant que ses mystérieux adversaires ne se doutaient de rien... Il en aurait crié de joie. Jamais Irina ne lui avait paru aussi appétissante.

– Ce soir, dit-il, je vais te faire l'amour comme jamais.



Malko eut du mal à ouvrir les yeux. Il avait bu beaucoup de vodka la veille et, à deux, ils avaient vidé la moitié de la boîte de Beluga.

Surpris de ne pas sentir Irina près de lui, il regarda vers l'entrée et l'aperçut dans la pénombre, une main dans la penderie. Déjà habillée.

– Où vas-tu ? demanda-t-il.

– J'ai un rendez-vous.

Il vit sa main sortir de la penderie et glisser quelque chose dans son sac. Son poulx grimpa au ciel. D'un bond, il sauta du lit.

– Irina, attends !

La jeune femme réalisa qu'elle n'aurait pas le temps d'ouvrir la porte avant qu'il la rattrape. Sa main plongea de nouveau dans la penderie et ressortit, tenant le Tokarev qui se trouvait dans la poche du manteau de Malko.

– Laisse-moi partir ! dit-elle d'une voix calme et lasse. *Niépizdi*⁴.

Malko s'arrêta net. Furieux d'abord contre lui-même. Ainsi, sa première intuition était la bonne : Irina travaillait pour « eux ». Et ce qu'elle venait de prendre dans la penderie, c'était la clef de la consigne où se trouvaient les *kompromat*, le dossier secret de Vladimir Poutine.

Ils se toisèrent quelques secondes, sans un mot. Que dire ? Puis, il fit un pas en avant et il y eut un claquement métallique : elle venait d'armer le chien du Tokarev.

– Si tu essaies de m'empêcher de quitter cette chambre, je suis obligée de te tuer, dit-elle d'une voix empreinte de tristesse.

Malko comprit à l'expression froide de ses yeux cobalt qu'elle le ferait. En Russie, la vie humaine ne comptait pas beaucoup. Et Irina

avait dû en baver, depuis le fin fond de la Sibérie jusqu'à Moscou. Il ne l'aurait pas par les sentiments. Les Russes étaient durs comme du titane. Trop de souffrances, trop de problèmes. C'était chacun pour soi. Il lui restait un seul argument. S'il essayait de la contrer, elle le tuerait. Sans difficulté.

– Attends, dit-il, je te fais une proposition. Tu m'as dit que ton rêve c'était de partir aux États-Unis ? C'est vrai ?

– *Da*. Pourquoi ?

– Si tu baisses ce pistolet et si tu m'aides, tu partiras demain avec moi. Tu auras même un passeport américain. Et de l'argent. Beaucoup d'argent. Si tu leur obéis, une fois que tu ne seras plus utile, ils te tueront.

Il sentit qu'il avait fait mouche.

— Pourquoi ?

— Tu en sais trop, expliqua Malko. Tu es dans une affaire d'État. En Russie, on ne laisse jamais de témoin vivant de ce genre d'affaire. Même si on te jure le contraire. Ceux qui t'emploient feront de même.

— Qui es-tu vraiment ?

— Je suis un officier de renseignements, répondit Malko. Je travaille pour les États-Unis d'Amérique. Il y a à la gare de Leningrad des documents extrêmement importants qui concernent Vladimir Poutine. À cause d'eux, beaucoup de gens sont déjà morts. Tu seras la dernière.

Il la sentait ébranlée mais le Tokarev le menaçait toujours.

– Comment savoir si tu me dis la vérité ? demanda-t-elle. Si je te laisse partir, là, ils me tueront.

– Non, je serai ton *kricha*. À la seconde où tu baisseras ce pistolet. Et j'ai derrière moi l'Amérique.

De nouveau, ils se fixèrent en silence, puis Irina abaissa lentement le Tokarev, les traits tirés, le regard vide.

– *Nitchevo* ! fit-elle à voix basse. Je suis fatiguée.

D'elle-même, elle posa le pistolet sur l'étagère et revint au milieu de la chambre. D'un geste automatique, elle plongea la main dans sa poche et tendit à Malko le sachet contenant la clef de la consigne.

– Très bien ! dit-il. Désormais, tu ne me quittes plus. Dis-moi une

chose : quand as-tu reçu l'ordre de t'emparer de cette clef ?

– Ce matin, dit-elle. J'ai appelé, comme tous les jours, pour dire ce que j'avais fait. J'ai mentionné l'histoire de la clef et on m'a dit de m'en emparer à tout prix. Dès que ce serait possible.

– Donc, « on » ne sait pas encore que tu en as eu la possibilité ?

– Non.

– Tu leur as dit où c'était ?

– Non, je n'ai pas lu ce qui était écrit.

Malko eut l'impression qu'on lui insufflait de l'oxygène pur dans les poumons. Il avait encore une petite marge de manœuvre.

– Attends-moi, dit-il.

En cinq minutes, il fut prêt. Il récupéra le Tokarev et ils descendirent, sortant à pied de l'hôtel, comme pour se promener. Ils remontèrent jusqu'au pont Moskvoreki, où Malko arrêta une voiture à qui il donna l'adresse de l'ambassade américaine.

Irina ne desserrait pas les lèvres. Malko posa une main sur la sienne.

– Je vais tenir ma promesse. Dans deux jours, tu seras aux États-Unis.



Brian King, le chef de station de la CIA, avait été un peu surpris de voir débarquer Malko en compagnie d'Irina. Celui-ci avait vite mis les choses au point, expliquant l'histoire de la clef.

— *Nous* allons maintenant à la gare de Leningrad récupérer ces dossiers, dit-il. Avec une escorte et une voiture blindée. Pour les ramener ici et ensuite, c'est *votre* responsabilité. Je veux un passeport américain pour la fin de la journée à un nom que vous choisirez. Vous aurez la photo tout à l'heure. Vous me donnerez le nom pour que je fasse une réservation.

Irina écoutait, bouche bée.

– Je vais faire établir le passeport au nom d'une de nos employées qui est partie récemment, fit le chef de station.

– D'accord. Maintenant, on y va.

Dix minutes plus tard, ils quittaient l'ambassade dans une Mercedes

blindée aux vitres fumées, escortés par six gardes de sécurité des Marines. Direction, la gare de Leningrad. Malko comptait les secondes. Quand ils furent dans le parking, sur la place Komsomolskaïa, il lança à Irina :

– Attends-nous dans la voiture.

Il entra dans la gare, escorté du chef de station et de deux Marines en civil.

Les casiers se trouvaient sur le mur du fond, loin des trains. Malko regarda autour de lui et enfonça la clef dans la serrure du numéro 28. La porte pivota et il aperçut un gros carton qui tenait tout l'espace. Il tint à le sortir lui-même et le tendit à un des Marines.

– *Davai !* fit-il, oubliant qu'il parlait à un Américain.

Trois minutes plus tard, le carton était dans le coffre de la Mercedes. Ils repartirent. Malko avait envie de chanter. Il se tourna vers Irina.

– Tu sais où tu peux te faire faire des photos d'identité ?

– Oui, sur Sadovaya-Spasskaïa.

– O.K., tu nous guides.

Elle s'arrêta, un kilomètre plus loin, devant un nouveau centre commercial.

– On t'attend.

Dix minutes plus tard, Irina était de retour avec des photos d'identité.

– On va au consulat, fit Malko en tendant les photos au chef de station. Vous faites établir un passeport tout de suite. C'est un passeport de Service. Ce sera plus facile avec l'Immigration.

Irina, blanche comme un linge, dépassée, ne répondit même pas. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le parking de l'ambassade, Malko se tourna vers elle.

– Tu attends dans la voiture et tu repars avec ton passeport.



Malko tendit le passeport bleu tout neuf à Irina, qui s'appelait désormais Florence May, employée au State Department.

– Tu as une réservation sur le vol Lufthansa de Francfort demain à

12 h 30, annonça-t-il.

Elle semblait affolée.

– Qu'est-ce que je vais faire d'ici là ?

– Rien, dit Malko. Nous allons revenir au *Kempinski* comme si nous étions partis nous promener. Ensuite, on ne bougera pas de l'hôtel jusqu'à demain matin. Moi, je n'ai aucune réservation.

– Je vais partir seule ? Je ne connais personne à Francfort. Je ne suis jamais sortie de Russie.

Malko sourit.

– N'aie pas peur. Tu seras accueillie là-bas. Et moi, j'arriverai par le vol suivant. Je ne prendrai mon billet qu'une fois que tu seras en sécurité, dans l'avion.

– Il faut que je téléphone, dit-elle.

– Dis-leur que tu n'as pas pu me prendre la clef, mais que je l'ai toujours.

– Bien, dit-elle avec un pâle sourire.



Malko comptait les heures depuis six heures du matin. À côté de lui, Irina avait aussi les yeux ouverts. La veille, ils n'avaient pas fait l'amour. Trop stressés. Ils se levèrent et s'habillèrent. Irina était très pâle. Malko la prit dans ses bras.

– *Dobre*. Tu vas partir d'ici et aller chez toi. Tu y restes un moment, puis tu repars, *sans* prendre aucun bagage. Comme si tu allais faire une course. Ensuite, tu prends un taxi et tu vas à Cheremetievo II. Là-bas, un ami, celui que tu as vu hier, t'attendra avec une valise. Si tu portais sans rien, cela attirerait l'attention. Il te donnera aussi ton billet. Et ensuite, tu prends l'avion. *Karacho* ?

– *Karacho*.

– Alors, à ce soir, à Francfort.



Irina était partie depuis une heure quand le téléphone sonna.

– Quelqu'un vous attend à la réception, *gospodine*, annonça un employé.

Malko descendit. Brian King l'attendait en bas. Ils gagnèrent sa voiture. L'Américain exultait.

– J'ai jeté un coup d'oeil sur ce qu'il y avait dans les cartons, dit-il. C'est le jackpot.

– Parfait, dit Malko. Je vous accompagne à l'aéroport, mais je resterai dans la voiture pendant que vous donnerez sa valise et son billet à Irina. Moi, je partirai sur le vol suivant. Comment allez-vous transmettre les documents ?

– La valise diplomatique. Après avoir tout photocopié. Bien sûr, ce ne sont pas des originaux...

Les bureaucrates étaient extraordinaires. Non seulement il fallait mettre sa tête dans la gueule du tigre, mais, en plus, lui tirer les moustaches...

Cette fois, il n'y avait pas de voiture d'escorte, mais deux gardes de sécurité. Il gagnèrent Tverskaïa où la circulation était un peu meilleure que d'habitude. Soudain, au début de Leningradski Prospekt, là où d'habitude cela roulait mieux, il y eut un nouveau bouchon. Pendant vingt minutes, ils se traînèrent sur une file.

Malko trépignait. Pourvu qu'Irina ne s'affole pas, toute seule à l'aéroport. Enfin, ils passèrent devant la cause du ralentissement. Un accident. Un énorme Kamaz avait embouti un taxi qui gisait, complètement broyé, au bord de la chaussée. Comme la Mercedes prenait de la vitesse, Malko, pris d'un brusque pressentiment, cria au chauffeur :

– *Pull to the curb*⁵ !

Le Marine obéit. À peine la voiture fut-elle stoppée que Malko bondit dehors et courut vers le lieu de l'accident, en se disant que c'était idiot. Brian King, abasourdi, cria derrière lui :

– Hé, qu'est-ce qui se passe ? On va arriver trop tard à Cheremetievo !

Malko ne l'écoutait pas, écartant les badauds attroupés. Deux corps étaient étendus sur le trottoir. Un homme dont on ne voyait que les chaussures et, à côté, une femme, reconnaissable aux longs cheveux blonds qui dépassaient de la bâche la recouvrant. Une vieille *babouchka* se signa, comme Malko soulevait la toile.

Irina avait les traits calmes et les yeux ouverts. Leur bleu était plus fade. Elle n'avait sûrement pas eu le temps d'avoir peur. Un filet de sang s'écoulait de sa bouche, coagulé instantanément par le froid sec.

1. Vite.
2. Règlement de comptes.
3. Gare de Leningrad.
4. Ne déconne pas.
5. Arrêtez-vous !

**Désormais
vous pouvez commander
sur le Net :**

**SAS.
BRIGADE MONDAINE. L'EXECUTEUR
POUCE DES MŒURS. BLADE
JIMMY GUIEU. L'IMPLACABLE
FAITS DIVERS. COMMISSAIRE LEON
LES EROTIQUES
De Gérard de VILLIERS**

**LES NOUVEAUX EROTIQUES. SERIE X
LE CERCLE POCHE. THRILLER NOIR**

en tapant

www.editionsgdv.com